

A MADAME

ABRAHAM LINCOLN



Paris. — Typ. Walder, rue Bonaparte, 44.

ABRAHAM

LINCOLN

SA NAISSANCE, SA VIE, SA MORT

AVEC UN

RÉCIT DE LA GUERRE D'AMÉRIQUE

D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

PAR

ACHILLE ARNAUD

Rédacteur à l'*Opinion nationale*

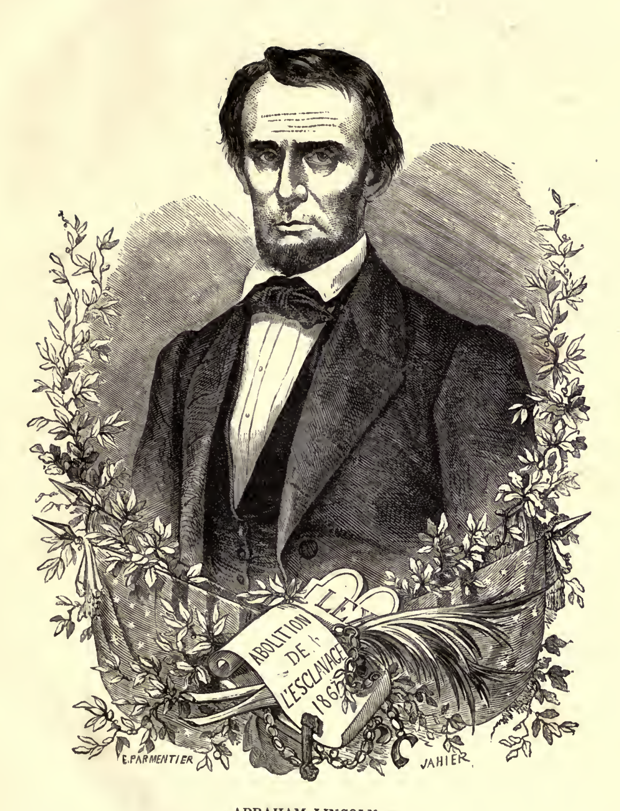
PARIS

CHARLIEU FRÈRES ET HUILLERY, LIBRAIRES-EDITEURS

10, RUE GÎT-LE-CŒUR

—

1865



ABRAHAM LINCOLN,

Né le 12 février 1809, mort le 15 avril 1865.



La vie d'un honnête homme, d'un citoyen qui, comme Abraham Lincoln, marche depuis ses premiers ans jusqu'au jour de sa mort dans la voie que lui tracent la loi et la morale; qui, dans quelque circonstance qu'il se trouve, humble ou puissant, simple bûcheron ou chef d'Etat, n'oublie jamais ce que l'on doit à Dieu, à ses semblables et à soi-même; la biographie de cet apôtre du devoir doit être un enseignement salutaire pour tous, pour les premiers comme pour les plus petits parmi le peuple. Tous peuvent méditer utilement les péripéties d'abord douloureuses, glorieuses plus tard, d'une existence où l'adversité retrempe le courage dans le travail, où la victoire ne trouve dans le succès qu'un argument en faveur de la réconciliation.

Oui, la vie de Lincoln doit être un exemple pour ceux aux yeux desquels la première qualité de l'esprit est le sérieux; la première condition de la vie, la simplicité. Cette vie, commencée par le dévouement, mûrie dans les devoirs rigoureux du citoyen, s'est terminée par le sacrifice. La postérité n'en demande pas toujours autant pour faire un héros; les faiseurs de légendes sont moins exigeants alors qu'il s'agit de décerner l'immortalité à un pourfendeur de Turcs ou de Sarrasins.

L'histoire a fait large place à ces conquérants antiques qui, sur la Voie Sacrée, traînaient derrière leur char les nations vaincues et enchaînées; elle a couronné Octave, ce triumvir romain qui, après avoir étayé son trône avec les cadavres des guerres civiles, sacrifia les libertés du peuple romain sur la première marche du palais d'Auguste. Quelle page réservera-t-elle au président Lincoln qui n'a vu dans ses ennemis abattus que des citoyens de l'Union américaine et qui, dans

les moments les plus difficiles d'une guerre terrible, n'a jamais pensé à sacrifier une seule prérogative démocratique au dieu jaloux des batailles? Sous quel jour lumineux nous montrera-t-elle la grande figure de Lincoln, mourant dans son triomphe, le jour où la justice rayait définitivement, avec la pointe de son épée victorieuse, le Code Noir de la Constitution américaine?

Si les guerriers triomphants, si les conquérants de pays et de peuples excitent l'enthousiasme de quelques-uns, je suis convaincu que le libérateur des esclaves du Sud trouvera dans le cœur de tous les hommes de bien et de sentiments généreux l'admiration qui revient de droit aux bienfaiteurs de l'humanité.

Pour étudier et écrire l'histoire de César, il faut être César lui-même ou avoir le génie de Plutarque; pour comprendre et raconter la vie d'Abraham Lincoln, il faut simplement sentir le bien et l'aimer. En retraçant ici l'existence du dernier Président des Etats-Unis, je n'ai qu'une ambition, celle de faire estimer et admirer par les autres, comme je l'estime et l'admire moi-même, le grand homme que tous, même ses ennemis, appelaient « l'honnête. »

Jamais je n'ai été plus fier d'être homme que lorsque cette mort m'a montré combien, pendant les troubles de son administration, les vertus publiques et privées d'Abraham Lincoln s'étaient gravées d'une manière lente et silencieuse dans le cœur des hommes.

BIGELOW.

NAISSANCE DE LINCOLN. — LES QUAKERS. — LES PIONNIERS.

Abraham Lincoln naquit le 12 février 1809, dans une condition des plus humbles. Ses ancêtres, établis dans le comté de Hardin (Kentucky), appartenaient à la secte des *quakers*, secte qui prend le nom, parmi les initiés, de *Société chrétienne des amis*. Georges Fox en avait été le fondateur en Angleterre vers l'an 1657. Les persécutions exercées par le fameux protecteur Cromwell poussèrent à l'émigration la majeure partie des adeptes, qui débarquèrent, l'an 1650, en Amérique. Trente ans plus tard, Guillaume Penn, converti à la doctrine de Fox, échangea une créance de 400,000 francs que lui devait le gouvernement anglais contre la propriété et la souveraineté du vaste territoire contigu à New-Jersey à l'ouest de la Delaware. Ce territoire, entre les mains des quakers, devint l'Etat de Pensylvanie. Là, libre de toute entrave gouvernementale, Penn appliqua le premier principe politique de la secte. Il voulut que les indigènes donnassent leur sanction au nouveau gouvernement, et il admit les Indiens pour un quart dans la représentation nationale. Le nouveau colonisateur, comme il le dit lui-même, « cherchait à donner force au pouvoir par rapport au peuple, et à garantir le peuple de tout abus de pouvoir, afin qu'il fût libre par l'obéissance légale; car la liberté sans l'obéissance est confusion, et l'obéissance sans liberté est l'esclavage. »

Quand on étudie un homme de l'importance politique de Lincoln, il est nécessaire de connaître quels principes il a sucés avec le lait, quelles sont les

doctrines qui, s'inculquant dans le cerveau de l'enfant, ont dirigé le caractère de l'homme mûr. En analysant la foi politique et religieuse des aïeux du jeune Abraham, il sera plus facile de saisir la vigoureuse et droite nature de l'ex-Président des Etats-Unis.

Dans la vie ordinaire comme dans la carrière de l'homme d'Etat, nous verrons reparaître, transformées peut-être, mais identiques quant au germe, les idées inspirées par Fox et ses disciples.

Ainsi par la constitution de Penn, résumée par lui-même en une phrase que nous venons de transcrire, il ressort clairement que les quakers devaient être les ennemis naturels du despotisme. L'histoire nous apprend en effet qu'ils furent les premiers à se soulever contre l'Angleterre, lorsque éclata la guerre de l'Indépendance. Leur croyance religieuse leur défendait bien de prendre les armes et de verser le sang humain, mais, dans cette circonstance, l'amour de la liberté domina le sentiment humanitaire. Plus loin, nous verrons Lincoln faire le sacrifice à la nécessité de son horreur pour le sang, marcher un moment contre les Indiens, mais se hâter de rentrer dans la vie privée une fois l'expédition finie. Le métier de soldat lui a toujours été antipathique. Évidemment cette répulsion lui venait de son éducation première.

La grande idée qui a dominé Lincoln toute sa vie est celle de l'abolition de l'esclavage. Les principes abolitionistes ont pris naissance chez les quakers. Un publiciste anglais nous apprend que « la traite des noirs fut toujours odieuse à la Société chrétienne des amis et que ce fut de l'Amérique du Nord, imbue des doctrines des quakers, que partit le signal de la grande croisade contre l'esclavage. » Ils en demandèrent l'abolition dès 1783.

Le caractère distinctif des quakers est la bonhomie, l'intelligence industrielle. Le nom donné à Lincoln par le peuple américain, qui l'appelait familièrement *Old Abe* (le père Abraham), témoigne assez de la douceur de caractère que tous reconnaissaient au Président. L'intelligence industrielle de sa race, il la possédait également, puisque, parti de rien, il était arrivé successivement à être bûcheron, épicier, maître d'école, avocat.

Ce sont encore les quakers qui poussent l'idéal de l'honnêteté jusqu'à proscrire le serment comme une chose illégitime et qui ont inscrit dans leurs dogmes qu'une simple déclaration négative ou affirmative suffit.

Le fond du caractère de Lincoln a été l'honnêteté, et cette vertu était un article de foi pour la secte dans laquelle vécurent ses ancêtres, tous pionniers.

Le Yankee se fait naturellement pionnier. Cette appellation, dont l'Amérique possède aujourd'hui l'usage presque exclusif, est d'origine toute française. On désignait sous ce nom, du temps de François Ier, les soldats chargés d'exécuter les travaux matériels qu'exigeaient l'attaque et la défense des places. En 1803, Bonaparte, premier consul, fit des militaires noirs et de couleur, provenant de nos colonies, un bataillon de pionniers qu'on nomma les *pionniers noirs*. Les soldats et les sapeurs du génie sont aujourd'hui les pionniers chargés, lorsque

l'armée est en marche, de couper les haies, d'aplanir les fossés et de frayer un passage dans les lieux sans routes ni communications. L'analogie a fait donner ce nom aux hardis travailleurs qui, dans l'Amérique du Nord, s'avancent dans les immenses forêts vierges pour les défricher et y apporter la culture et la civilisation.

Le pionnier américain est forcé de ne compter que sur lui-même. Armé de sa hache, il est assez fort pour mépriser les obstacles et dompter la nature. Arrive-t-il dans un lieu désert, il se fait ouvrier et ingénieur. En cinq ou six heures il s'est construit un abri pour lui et sa famille. Quelques branches d'arbre lui ont fourni les murailles et le toit de sa cabane. Le lendemain il incendie la forêt et crée un champ dans lequel il sème du maïs et des pommes de terre. Il éclaircit les environs le plus qu'il le peut, car, dans cette vie toute de hasards dangereux, il faut voir venir de loin l'ennemi. Outre les bêtes fauves, il y a surtout à redouter l'Indien, l'ennemi implacable du blanc, de cet envahisseur acharné qui chaque jour le repousse plus loin. Le pionnier se regarde comme légitime possesseur du sol qu'il défriche; l'indigène, lui, se croit le propriétaire naturel de ce sol envahi. De là une guerre atroce entre colons et Indiens, qui dure depuis la découverte de l'Amérique.

Dans cette vie où tout est danger, le Yankee, abandonné à lui-même, n'ayant pour protecteur que son riffle, apprend le courage et la prudence à chaque pas. Souvent même, malgré ce courage et cette prudence, il succombe sous les coups de ses ennemis, qui guettent chez lui un instant de défaillance, un moment d'oubli. C'est dans une minute de confiance fatale que le grand-père d'Abraham Lincoln, l'un des premiers pionniers du Kentucky, fut surpris et tué par les Indiens, pendant qu'il était à la chasse. Son petit-fils, qui pendant quelques années mènera comme lui la vie de pionnier, échappant à la haine des Indiens, devait tomber frappé par une balle américaine.

La famille Lincoln, privée de son chef, se décida à quitter le Kentucky et à chercher dans l'Indiana les ressources nécessaires. Elle se fixa dans le comté de Spencer, qui était alors une solitude presque inhabitée. Le père d'Abraham vit, comme avant, la misère s'attacher à ses pas, et une mort prématurée, arrivée en 1819, vint l'enlever à sa femme et à ses trois enfants, qu'il laissait sans ressources.

Abraham Lincoln avait dix ans.

ÉDUCATION DE LINCOLN. — SES PREMIÈRES ANNÉES.

Le jeune Lincoln se trouvait, dès ses premiers ans, l'unique soutien de sa mère malade, d'un frère et d'une sœur plus jeunes que lui. Pour venir en aide à cette famille abandonnée, Abraham n'avait que des bras aux muscles à peine formés. Mais Lincoln, élevé par des pionniers, dans la sobriété et la fermeté d'âme des quakers, avait une volonté de fer. On lui avait enseigné, à lui tout enfant,

ce qu'il devait pratiquer comme homme. Ses aïeux et son père lui avaient appris l'homogénéité des idées, la consistance du caractère.

Les pères américains s'étudient à faire des hommes. Ils prennent à cœur leur devoir et n'abandonnent pas aux hasards d'une éducation mercenaire le soin d'élever leurs enfants. Le Yankee se réserve toute la responsabilité que lui impose le devoir. Comme le Français, par exemple, il n'accepte pas la paternité facile.



Mort du père d'Abraham Lincoln.

Chez nous tout cela est bien différent.

Il ne faut pas qu'une vertu embarrasse notre existence. Nous sommes légers, on nous le dit tous les jours, et nous en tirons vanité comme s'il y avait de quoi. Oubliant volontiers que l'*obligation est l'expression necessaire du droit*, notre instabilité rationnelle nous a dotés d'une conscience bon-enfant, qui nous bourrèle doucement de remords émoussés et nous laisse vivre notre vie sans nous en douter, absolument comme M. Jourdain faisait de la prose.

Dans le rôle de père, comme dans tous ceux que nous imposent les lois civiles et morales, nous admettons le plaisir, nous n'acceptons pas la gêne.

Aussi, que faisons-nous de nos enfants? — Des impuissants, des inutiles.

Abraham Lincoln ne devait être ni l'un ni l'autre. Elevé à l'école du travail, il accepta vaillamment le devoir de travailler. Ses ancêtres et son père lui avaient appris la dignité humaine en lui inculquant, comme premier principe, que l'homme ne doit compter que sur lui-même; il ne chercha que dans sa volonté et son énergie le moyen de gagner son pain et celui de la famille. Il se fit successivement garçon de charrue dans une ferme, manœuvre dans une scierie, apprenti charpentier.

La vie était dure, mais il se battait contre la vie. Il mena cette difficile existence jusqu'à l'âge de vingt et un ans, dans l'Indiana. En 1830, il se sentit pris de ce besoin de mouvement qui est, chez le Yankee, un besoin nécessaire, impérieux. L'idée lui vint de sauter à quelques centaines de lieues, dans l'ouest, pour y faire fortune; il émigra dans l'Illinois, sur les bords du Mississipi.



Lincoln, flotteur de bois, descendent la rivière Wasbash.

IL ÉMIGRE DANS L'ILLINOIS.

L'Illinois est un pays plat, semé de bois, de marais, de prairies. Son sol très-fertile, son climat très-doux, sa position entre les rivières le Mississipi, l'Illinois, le Kaskaskia, l'Ohio, le Wasbach, le Muddy-River et le Rock, en font un des plus beaux pays de l'Amérique. Les fleurs sauvages que l'on rencontre partout, au

bord des grandes routes, dans les champs, et principalement au milieu des prairies, forment, par leur variété et le luxe de leurs couleurs, le plus bel échantillon de la flore des deux mondes. Les grands arbres et les longues lentisques qui croissent le long des grandes rivières dénotent une puissance de végétation devant laquelle la pensée humaine ne peut s'empêcher de s'incliner.

Si, maintenant, on remonte le passé historique de l'Illinois, on rencontre les peuplades indiennes occupant le pays, élevant çà et là quelques huttes de peaux de bêtes et vivant dans leur indolence primitive. La civilisation arrive avec des Français venus du Canada en 1593. Ces Français se groupent et bâtissent au sud le fort de Chartres. Ce fort n'était pas alors une redoutable citadelle. Son enceinte quadrangulaire occupait à peine deux arpents. Aujourd'hui, il est moins qu'une ruine, car les fermiers du voisinage ont pris toutes les pierres du fort de Chartres pour en faire les murailles pacifiques d'une bergerie ou d'une étable à bœufs. Il faut couper les arbustes et les vignes sauvages qui la recouvrent pour reconnaître l'empreinte guerrière que la France a laissée à cette place.

Ce fut encore un Français, le père Gravier, qui fonda la première ville dans l'Illinois. A quelques lieues du fort, une station de missionnaires créa la cité de Kaskaskia qui fut longtemps la capitale du pays, et qui n'est plus à l'heure qu'il est qu'un pauvre village de 4 à 500 habitants. Un autre père missionnaire français, Pinet, fonda la seconde ville, qui prit d'abord le nom de Cahokia, transformé plus tard en celui de Cahos, mieux approprié à l'état du pays plein de mares d'eau, d'accidents de terrain, de constructions sans symétrie élevées à la diable, et dont les propriétaires semblaient s'être donné le mot pour faire un assemblage étrange.

Ce fut l'astucieux et entreprenant Mazarin qui désigna l'Illinois aux colons français. Le malin cardinal avait un plan, celui d'enserrer les Anglais, avec lesquels nous étions en guerre, dans un réseau de colonies françaises qui, se resserrant de plus en plus, auraient fini par les refouler sur les plages de l'Atlantique.

Malheureusement, Mazarin mourut sans avoir pu fortifier ce système de colonisation agressive, et, deux ans après sa mort, en 1663, le honteux traité de Fontainebleau se signait et la France cédait à l'Angleterre le Canada et la Louisiane occidentale comprenant alors l'Illinois, le Missouri, etc. L'Amérique reprit à l'Angleterre ce territoire, comme le reste des Etats-Unis, lors de la guerre de l'Indépendance en 1783.

Un rapport du capitaine anglais Pittman, à la date de 1710, fait connaître qu'à cette époque l'Illinois était le plus important grenier d'abondance des deux hémisphères. D'après ce statisticien, qui nous semble sacrifier un peu trop à l'enthousiasme, un fermier de l'Illinois fournissait à lui tout seul une quantité de farine suffisante pour nourrir pendant une année les troupes d'Angleterre. Il est vrai qu'à cette époque, pas plus chez nos voisins que chez nous, les né-

cessités de la guerre ne créaient pas, comme de nos jours, un besoin aussi développé de régiments et d'escadrons, et que, dans cette circonstance, le capitaine Pittman n'a voulu parler que des troupes anglaises qui occupaient le pays. Un fait non moins curieux que rapporte le même auteur est celui-ci : « L'abondance était telle dans ces régions fertiles, et la main-d'œuvre si rare qu'un ouvrier était nourri et entretenu pendant le cours d'une année, pourvu qu'il donnât deux mois de travail à la ferme, l'un à l'époque des semailles, l'autre à celle des moissons. »

Ces temps-là étaient bien changés au moment où Lincoln arrivait dans l'Illinois. Abraham reprit d'abord son métier de garçon de charrue dans une ferme où on demandait un long travail pour un faible salaire. L'énergie américaine avait peuplé largement le pays ; les bras des travailleurs ne manquaient pas et la concurrence était assez forte pour empêcher les ouvriers de la campagne de devenir subitement millionnaires.

Au milieu du paisible et monotone travail auquel la destinée le condamnait, Lincoln rêvait à l'indépendance un peu sauvage de ses premières années. A l'arrière de cette charrue qui se traînait péniblement dans le sillon, il se rappelait la libre existence de pionnier qu'avaient menée son grand-père et son père. Cette rude vie de défricheur où on est exposé tous les jours à tomber sous la flèche invisible de l'Indien, où l'on se bat corps à corps avec la nature, n'avait que des attraits pour lui. Le joug de la domesticité lui pesait aussi lourdement que celui sous lequel se courbait l'encolure puissante de ses bœufs. La dure loi du besoin avait beau s'imposer à lui fatale et impérieuse, il ne pouvait étouffer ses aspirations d'indépendance; il voulait bien subir la misère, mais il demandait la liberté dans la misère. Enfin, par un beau jour de généreux soleil, par une de ces matinées où les oiseaux voyageurs ressentent l'irrésistible désir de locomotion et la soif de l'espace, dans la saison où la caille, par exemple, se brise quelquefois le crâne contre le plafond de sa cage, parce que des barreaux rendent impuissants les efforts acharnés de ses ailes, par une aurore de printemps enfin, Abraham Lincoln sentit se réveiller en lui l'instinct national, le besoin des grandes solitudes de l'ouest. Il partit pour la frontière qui sépare l'Illinois des territoires indiens. Là il vécut de sa chasse et de sa culture comme avaient vécu ses pères.

Il mena pendant deux ans ce qu'on appelle *la rude vie de frontière*. Dans ce genre d'existence où pourvoir à ses besoins matériels est le premier soin, Lincoln cultivait du maïs, se livrait à la chasse dans les bois et les prairies. Maïs la chasse devient de plus en plus difficile. La chair ou la dépouille des animaux sauvages est ardue à conquérir. Les fauves, traquées d'un côté par les Indiens, par les colons de l'autre, s'enfoncent de plus en plus dans les forêts. Il faut souvent de longues courses pour les atteindre; le plus souvent il faut échanger un coup de carabine avec l'indigène qui les poursuit comme le traqueur. C'est dans ce moment et sur le terrain de chasse que la haine innée entre Américain et Peau-Rouge éclate. Un duel de ruse et de courage se livre dans ces vastes soli-

tudes où l'homme pâle est souvent la victime. Rien ne peut réconcilier ces deux ennemis qui sur la frontière se disputent le même butin.

Lincoln devait avoir non-seulement du courage, mais de bons yeux. Cette vie de pionnier devait forcément lui apprendre la circonspection, car tous les jours sa vie était menacée et il fallait la défendre contre la ruse des sauvages qui lui avaient appris, en tuant son grand-père, que, pour un traqueur, la plus légère imprudence est le suicide. Tout en développant ses forces physiques, Abraham fortifiait son caractère déjà si bien trempé. A cette école de laborieuse mais d'attrayante liberté, il apprenait la prudence.

IL SE FAIT BATELIER SUR L'OHIO.

Il est bien rare que l'on s'enrichisse dans la rude vie de frontière. Pas plus que ses ancêtres, pas plus que son père, Abraham n'avait amassé quantité de dollars dans l'existence à demi sauvage de pionnier. Pour les siens et pour lui-même, le coureur de bois voulait acquérir. Il ne recherchait pas la fortune en avare, il ne plaçait pas le bonheur absolu dans une pépite d'or. Non. Dans l'aisance qu'il enviait, Lincoln n'aspirait qu'à l'indépendance. Il savait que dans un pays libre comme l'Amérique, il n'y avait que la pauvreté qui pût vous forcer à abdiquer jusqu'à un certain point cette liberté, en vous plaçant sous l'autorité d'un autre. Il savait aussi qu'il n'y a pas aux États-Unis de sot métier, et que les bras et la volonté étaient un capital facile à placer; il pouvait comme tant d'autres en tirer parti.

Il se décida donc à rentrer dans la vie civilisée et repassa la frontière de l'Illinois. Il accepta un compromis entre son besoin d'indépendance et la nécessité: il se fit batelier sur l'Ohio et le Wasbach. Tout en descendant ces grandes rivières, soit sur un radeau, soit sur des bateaux chargés de farine, Lincoln, en véritable Anglo-Saxon, ne perdait pas son temps. Son esprit positif, comme celui de tous ses compatriotes, ne se laissait pas aller à la rêverie, à la contemplation de cette luxuriante nature. L'idée de l'art et du beau n'est pas ce qui enflamme d'ordinaire les intelligences américaines. Le Yankee qui a pris pour devise : *Times is money*, n'est pas contemplatif comme un Oriental. Il a tout un monde à défricher, à civiliser; il n'a pas le loisir de s'abîmer dans des rêveries improductives. Il faut du pratique en tout à cette nation qui a une sainte horreur de la concentration. Lincoln était de son pays et de son époque : non pas pour tuer le temps, mais pour l'utiliser, il lisait sur son radeau.

La littérature américaine reflète nécessairement le caractère national. « C'est, « dit M. Philarète Chasles, une littérature aussi éloignée que possible du repos « classique. C'est une littérature d'informations, de renseignements; éminem- « ment périodique, éminemment journalière, changeante, cherchant l'avenir, « voulant s'enquérir du présent et ne comprenant pas la quiétude de l'artiste « qui demande à de longues veilles la reproduction exacte, savante, absolue de « sa pensée. La variété, le renseignement, la nouveauté, l'éclat et même le

« tapage remplissent tout l'espace; tout est mobile et pressé; tout fuit, tout se « transforme. L'écrivain classique ressemble au sculpteur qui veut graver sur la « pierre, et pour l'avenir; la nouvelle littérature américaine est un télégraphe



Lincoln bûcheron (*rail spitter*).

« électrique dont le seul emploi est de transmettre rapidement la nouvelle « l'image et l'idée. »

Ce genre de littérature, qui est surtout celle du journalisme, aide puissamment l'activité nationale. Par leur multiplicité et leur bon marché, les journaux,

qui tirent à plus de cinq cents millions d'exemplaires par an, pénètrent dans toutes les classes de la société, initient chacun à la vie politique, entretiennent chez tous cette ardeur civique qui fait que le Yankee ne se laisse point aller aux hébétements de l'indifférence. Dans les natures élevées comme celle de Lincoln, a périodicité, qui effleure toutes les questions, éveille le besoin de connaître et 'excite.

Abraham le batelier, sollicité dans son ardeur d'apprendre par les excitations salutaires des publications à bon marché, s'attacha à connaître la science vers laquelle le portait plus particulièrement la tendance de son esprit. Il médita les lois, étudia la politique et les principes du gouvernement de son pays. Tout en amenant ses trains de bois ou ses chargements de farine dans le Mississipi, le futur homme d'Etat mûrissait son esprit dans l'étude de la Constitution et du Code américain.

Son intelligence qui, sous une responsabilité précoce à la mort de son père, avait pris de la fermeté, s'était assouplie à la prudence dans ses épreuves de pionnier, s'habituait aujourd'hui à la méditation. Abraham Lincoln se faisait homme.

LINCOLN ARPENTEUR, BUCHERON, ÉPICIER, MAÎTRE D'ÉCOLE, AVOCAT.

Quelques livres de géométrie élémentaire attirèrent plus particulièrement l'attention d'Abraham. Ces études absorbèrent un moment les aptitudes de son esprit positif. Son génie pratique lui fit bientôt comprendre tout le parti qu'il pouvait tirer de l'art qui consiste à mesurer les lignes droites ou les angles. Le jour où il comprit que son éducation était faite en géométrie, il songea à appliquer pratiquement cette science et il s'écria courageusement : *Go head!* en avant! Une fois que le Yankee a prononcé ce mot qui préside à toutes les phases de sa destinée, il ne recule plus. Il marche bravement là où sa résolution le conduit. Lincoln se fit arpenteur. Il était alors dans le comté de Sangamon. Cette profession commençait à apporter quelque petit bien-être à sa condition, lorsque éclata, en 1837, la crise financière qui enleva aux propriétés toute leur valeur. Les ventes ou les échanges de terrains furent suspendus et le nouveau métier d'Abraham devint une sinécure ruineuse. Peu à peu ses ressources s'épuisèrent, et un jour il en fut réduit à vendre ses instruments, ses jalons, ses fiches, sa chaîne d'arpentage, son graphomètre.

Voilà donc encore une fois le pauvre Lincoln réduit à la misère. Mais il était fort, il était robuste. La vie à demi sauvage qu'il avait menée, soit sur la frontière en face des Jowa, des Kan, des Nébraska, soit comme batelier sur l'Ohio et le Wasbach, avait fortifié ses muscles et lui avait fait une solide constitution.

En effet, pour que l'éducation soit fructueuse et complète, il faut qu'elle prenne l'enfant au berceau. Pour créer un homme aussi complet que possible,

dont les facultés physiques soient en harmonie avec les facultés morales, il faut le cultiver *ab ovo*, le prendre dans l'œuf, comme dirait Sterne.

Si, au lieu d'être élevé dans le travail quotidien, par un père pionnier; si, au lieu d'avoir accepté dès l'âge de dix ans la responsabilité de nourrir sa mère, sa jeune sœur et son jeune frère, Lincoln eût été fils de bourgeois et eût reçu l'éducation de nos colléges français, sous une discipline faite pour annihiler sa nature physique, il aurait, comme tant d'entre nous, payé de l'énervement de son corps, de la virilité de son énergie morale, et du tiers de son existence, le mince bagage intellectuel dont l'Université dote ses élus.

Le premier devoir de l'homme est de se bien porter. Lincoln était riche d'une santé robuste. Aussi n'hésita-t-il pas un seul instant à reprendre son ancien métier. Ses bras, habitués à manier la hache du bûcheron, firent de nouveau évoluer l'instrument dont chaque coup ébranle ces vieux géants des forêts du nouveau monde. Redevenu *rail spitter*, il se mit à débiter des traverses pour les chemins de fer. Comme il était déjà un peu connu dans l'Illinois par son intelligence et les quelques applications qu'il avait pu faire de ses connaissances, le sobriquet de *rail spitter* fut accolé à son nom de Lincoln et lui est resté jusqu'à la fin.

Il trouva encore l'occasion de s'engager comme portefaix et manœuvre sur les bateaux à vapeur du Mississipi qui font le service de la Nouvelle-Orléans. Comme quelques années auparavant, les pérégrinations fluviales ramenèrent l'ardeur de la lecture. Ses épargnes lui servaient à acheter des revues et des livres à bon marché, dans lesquels il s'absorbait lorsque la manœuvre lui laissait quelque repos.

Les économies momentanées qu'il avait réalisées dans la profession d'arpenteur lui avaient donné du goût pour les positions indépendantes. Il avait compris qu'à lui, tout comme aux autres, il pourrait lui arriver, avec quelques efforts, de sortir de la subordination à laquelle, pour la quatrième fois, l'assujettissait la misère. Il résolut de tenter encore la fortune, abandonna la batellerie et vint s'installer épicier dans la petite ville de Decatur.

Toujours ambitieux de s'élever, Abraham chercha à utiliser les connaissances dont la lecture avait meublé sa mémoire, et une fois son magasin d'épicerie fermé à la nuit tombante, il appelait à lui les petits enfants et les adultes et leur enseignait un peu de ce qu'il avait appris tout seul. Pour parler plus simplement, il se fit maître d'école. Il inculqua à ses élèves les principes de cette religion sobre et sans faste que lui avaient enseignés ses pères. Avec cet esprit lucide, cette diction claire qu'il apporta dans la suite à l'exposition des questions les plus ardues, il développa devant les enfants et devant les jeunes gens qu'on lui confiait les idées saines et droites qui ont fait la gloire de sa trop courte carrière. En instruisant les enfants, il cherchait à faire des hommes.

Dès que ses élèves savaient lire, il leur faisait étudier les articles de la Constitution américaine et leur expliquait les droits et les devoirs du citoyen.

Combien les hommes qui ont appris à lire sous Lincoln doivent être fiers aujourd'hui d'avoir reçu les leçons d'un pareil maître! Quel exemple de persévérante énergie il a légué à ses disciples de l'Illinois!

De maître d'école à procureur il n'y a que l'épaisseur du code. La distance était à moitié franchie par Lincoln qui avait déjà étudié les lois de son pays. Le hasard lui fournit le moyen de passer de la chaire du pédagogue au bureau de l'avocat. Une place de clerc se trouvait vacante chez un de ses voisins, propriétaire d'un office. Il remplaça le clerc et se fit homme de loi. Par son travail et sa persévérance, il acquit une connaissance approfondie du droit. Il s'établit pour son compte et bientôt son instruction solide, sa grande réputation de droiture, ses manières affables lui valurent une clientèle importante. Il quitta la petite ville de Decatur pour Springfield, et là, sa renommée le suivant, il devint l'avocat le plus distingué du barreau. Il avait alors 26 ans (1837) et exerçait sa profession de concert avec son associé John T. Sewart.

Par sa seule volonté, par sa ténacité dans une noble ambition, le simple *rail spitter* est devenu l'homme distingué à qui tous les plaideurs de l'Illinois veulent confier leurs causes. Il a dignement captivé la considération, cette considération si enviable qui va le lancer dans la vie politique.

C'est ici que la grande histoire d'Abraham Lincoln commence; c'est maintenant que nous allons le voir aux prises avec les difficultés d'un tout autre ordre. Mais Lincoln sera toujours le même homme, il ne variera ni d'allures ni de sentiments : le travail et la misère, le quakerisme et l'étude en avaient fait un homme complet. Il était prêt pour ses hautes destinées.

VIE POLITIQUE DE LINCOLN. — LA CONSTITUTION DES ÉTATS-UNIS. — RÉPUBLICAINS ET DÉMOCRATES.

Pour apprécier les événements, pour juger les hommes, il est essentiel de connaître le milieu politique dans lequel ils se meuvent, dans lequel ils vivent. Le document national qui résume le caractère d'un peuple, son passé, ses aspirations vers l'avenir, c'est la constitution de ce peuple. On a dit, et avec raison : « Une nation n'a que le gouvernement qu'elle mérite. » Voyons donc, avant d'étudier l'homme politique dans Abraham Lincoln, quelles sont les bases sur lesquelles le grand fondateur de la république américaine avait posé l'édifice social et politique des États-Unis. Étudions sa Constitution.

En Amérique, la commune existait avant l'Etat, et la république étant l'image de la famille, qui n'est qu'une commune en petit, devait être fatalement la forme d'un gouvernement librement discuté et facilement accepté. La commune, aux États-Unis, est un individu distinct dans l'Etat. Elle est complétement maîtresse de prendre toutes les mesures qui lui paraissent convenables sans que le gouvernement central ait à intervenir. Il est d'axiome politique que chaque individu est le meilleur juge, en ce qui ne touche que lui-même, de ce qui lui

convient ou ne lui convient pas. Aussi la souveraineté réside-t-elle dans le peuple qui nomme ses *select-men,* magistrats auxquels est confié le soin de la commune, et qui ne représentent que le pouvoir exécutif chargé d'appliquer les mesures votées par tous les électeurs réunis.

Le peuple nomme également les officiers publics chargés de prélever les taxes, ceux dont les attributions sont de faire exécuter les règlements de police; il nomme même le greffier et le caissier de la commune. Une indemnité est allouée à chacun, et nul ne peut, sous peine d'amende, refuser l'emploi dont l'a honoré la confiance de ses concitoyens.

L'État a cependant une certaine action, mais bien limitée, sur la commune. Si la législature vote des travaux et la perception d'un impôt, la commune est forcée d'obéir. Mais la manière dont cet impôt est perçu ne regarde pas l'État. On lui envoie l'argent que la loi a décrété, il n'a pas à exiger davantage.

Tout est combiné, dans l'organisation de la commune, pour laisser à chacun son indépendance aussi complète que possible. Aussi aux Etats-Unis l'homme est citoyen. « Cette préoccupation de l'indépendance personnelle, dit M. Belloc, a fait que l'autorité des magistrats a été restreinte autant que possible. Pour cela on a employé deux moyens : d'abord on n'a concédé les fonctions municipales que pour un temps extrêmement limité, une année, par exemple; ensuite on a disséminé l'autorité dans un grand nombre de mains. Chacun s'accoutume à regarder la prospérité de la commune comme son propre ouvrage; il y prend intérêt et l'aime en raison de l'importance qu'il y a acquise et de la somme de bien-être qu'il en retire. »

Au-dessus de la commune est l'*État.* Chaque État a une existence propre. C'est une république indépendante dans la grande république. L'État a ses lois, ses administrateurs, qui ne relèvent d'aucune autorité supérieure. Dans chaque État, le pouvoir législatif est exercé par deux assemblées élues. L'une est le Sénat, l'autre la Chambre des représentants. Les représentants sont nommés pour un an, les sénateurs restent deux ou trois années en fonctions. La Chambre est renouvelée intégralement, le Sénat par tiers, de telle sorte que cette dernière assemblée renferme toujours des hommes habitués aux affaires.

Au sommet de l'édifice constitutionnel se trouve placé le Congrès, composé d'un Sénat et d'une Chambre des représentants. Tout le pouvoir législatif réside dans leurs votes. Le pouvoir exécutif est confié au Président des Etats-Unis qui, de même que le Vice-Président, est nommé pour quatre ans.

C'est à la Constitution fédérale rédigée par Washington que les Américains doivent le développement exceptionnel qui, en soixante ans, a fait de leur nation une nation de premier ordre. La liberté est comme le soleil, tous les peuples aujourd'hui veulent se réchauffer à ses rayons. La Révolution française, en la faisant luire sur l'Europe, a été pour les États-Unis le plus puissant agent de colonisation. En Amérique, les colons trouvent plus de liberté, plus d'avantages matériels, plus de privilèges sociaux et politiques que ne leur en offre

la terre natale : ils y émigrent en masse; la guerre même n'a pas arrêté ce mouvement.

Dans ce pays, où l'individualité est laissée à toute son initiative, personne ne rougit de sa position, quelque infime qu'elle soit. Tel marchand qui s'en va par les rues, traînant son haquet et criant des pommes du Canada, sera millionnaire demain, pour redevenir pauvre quelques mois après et refaire définitivement fortune si, au milieu de toutes ses péripéties, l'intelligence et la probité n'ont jamais été entamées. Les Orientaux regardent les choses les plus étonnantes sans être jamais surpris, mais ce n'est là que de l'indifférence apathique; c'est réellement pour l'Américain que le poëte Horace a écrit son proverbe : *Nil mirari*, ne s'étonner de rien. Le Yankee, qui ne doute de rien, ne saurait, par simple logique, avoir les dédains niais que les races aristocratiques professent pour ce qu'elles appellent *un homme de rien*, elles qui ne sont plus grand'chose. La réussite d'un homme de volonté et d'intelligence n'a rien qui étonne dans ce pays de liberté.

Les parvenus, dans cette démocratie, sont d'essence nationale.

Le succès d'Abraham Lincoln comme avocat n'a donc rien de surprenant aux États-Unis. Il était honnête, conciliant, ferme dans le droit comme dans ses devoirs, et aussi légiste qu'aucun avocat de Springfield. Il avait alors trente ans. En politique il était rangé dans la fraction des whigs avancés. Pour les whigs, l'unité de la république marche avant tout. *Un pour tous, tous pour un*, voilà leur devise. Nous verrons combien Lincoln a été fidèle à ce principe sauveur qui, grâce à son énergie tenace, a été maintenu par un temps de guerre civile où l'indivisibilité des États-Unis a été si terriblement menacée.

Les whigs, plus rationnellement appelés républicains, forment le parti opposé à celui des démocrates, annexionistes forcenés qui poussent le libéralisme jusqu'à vouloir démocratiser tout le continent américain. Par une étrange inconséquence, ces torys ou démocrates, si fanatiques de liberté, sont les soutiens des esclavagistes.

LINCOLN EST ENVOYÉ REPRÉSENTANT AU CONGRÈS DE WASHINGTON. — IL EST ÉLU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

Lincoln, qui avait siégé pendant trois années consécutives à la législature de son État, fut envoyé au Congrès, en 1847, par le parti républicain de l'Illinois. Il entra pour la première fois à la Chambre des représentants, à Washington, le premier lundi de décembre. Il fut un de ceux qui, dans cette enceinte, blâmèrent la guerre que les Etats-Unis venaient d'entreprendre contre le Mexique. Il la désapprouva énergiquement comme injuste et inconstitutionnelle. Ce respect de la Constitution, qui éclate ici publiquement, nous le verrons dominer sa vie politique.

L'abolition de l'esclavage trouva en lui un rude champion et il ne laissa pas

échapper une occasion sans affirmer dans ce sens sa conviction de famille confirmée par les réflexions de l'âge mûr.

« Deux ans plus tard, » dit A. Malespine, l'homme de France qui connaît le mieux les États-Unis et qui a toujours si courageusement défendu la cause du Nord, « Lincoln soutint, en 1858, contre le sénateur esclavagiste Douglas (Stephen), une mémorable lutte oratoire. Il le suivit de ville en ville, prenant la parole après lui devant le même public, traitant à fond la question de l'esclavage, et rétorquant tous ses arguments avec tant d'énergie, de netteté d'esprit et d'éloquence entraînante, qu'il attira sur lui tous les regards et se plaça au premier rang des hommes politiques de son pays. Il faut surtout rechercher dans les discours de Lincoln, du tact, de la méthode, une logique serrée, une bonne humeur spirituelle. Un journal de Chicago disait de lui en 1858, *qu'il avait une lucidité toute française.* Lorsqu'il abordait une question, il l'épuisait; ses adversaires auraient pu, sans regret, rendre les armes avant d'engager la lutte. Il est vrai que jamais il ne s'est fait l'avocat d'une mauvaise cause. »

Au commencement du printemps de 1860, il n'y a plus en Amérique de partis, ni whigs, ni torys, ni républicains, ni démocrates. Après la généreuse tentative et l'exécution de John Brown, le premier martyr de la cause abolitioniste, deux intérêts étaient en présence. La grande République menaçait de se scinder en deux confédérations, celle du Nord, celle du Sud; celle de l'abolition, celle du maintien de l'esclavage. On était à la veille de l'élection présidentielle.

Le 23 avril 1861, trois cent trois délégués assistent à la convention qui, sur la désignation du parti démocratique, se tient à Charleston (Caroline du Sud). Plusieurs candidats sont sur les rangs, mais la division se met dans le camp sudiste, et le sénateur Douglas ne peut obtenir la majorité après dix séances très-agitées.

La convention du parti conservateur-unioniste s'ouvre, de son côté, le 10 mai, à Baltimore. Au premier scrutin, le sénateur Bell est nommé *candidat* à la présidence et M. Edward Everett à la vice-présidence.

Le 16, les républicains tiennent leur convention à Chicago (Illinois). Treize candidats se présentent. Les plus sérieux sont Seward, Lincoln et Frémont. Quatre cent soixante-six délégués prennent part aux séances, qui durent trois jours. Seward et Lincoln se disputent la majorité, qui finit par rester à ce dernier avec 354 voix. La nomination de Lincoln comme candidat à la présidence est déclarée unanime. Par le choix qu'ils font, les républicains veulent accuser leur modération et ménager les susceptibilités de leurs adversaires.

Une seconde convention esclavagiste et démocratique se réunit, le 18 juin, à Baltimore, sans plus de succès qu'à Charleston. Une double élection porte à la candidature de la présidence Douglas et Breckinridge.

On touche au 6 novembre. Quatre candidats se disputent la présidence : Abraham Lincoln, John Bell, Stephen Douglas, John Breckinridge. Les électeurs

spéciaux, élus par chaque Etat, dont le nombre total doit être égal à celui des membres du Congrès, Chambre des représentants et Sénat réunis, les électeurs émettent leurs votes. Ils sont au nombre de 303 : 183 pour 18 Etats libres; 120 pour 15 Etats à esclaves. L'élection ayant lieu à la majorité absolue, cette majorité est de 152. Le soir même, à minuit, le télégraphe annonce à toute l'Union que 180 suffrages appellent Abraham Lincoln à la présidence des Etats-Unis.

Un cri de colère, parti du Sud, répond à cette nouvelle. La Caroline la première donne le signal de la sécession. Ses deux sénateurs au Congrès envoient leur démission. La Géorgie, l'Alabama, la Floride, le Mississipi proposent résolûment la scission. La convention de la Caroline du Sud s'ouvre le 17 décembre, et le 20 elle adopte l'acte par lequel « l'Union entre la Caroline du Sud et les « autres Etats, connus sous le nom d'Etats-Unis d'Amérique, est dissoute. » Le 24, les six représentants de l'Etat au Congrès se retirent, et les préparatifs militaires sont poussés avec la plus active énergie.

LES PREMIERS ACTES D'HOSTILITÉ.

Il est des noms qui portent malheur. La Caroline du Sud avait été baptisée ainsi du nom de Charles IX, roi de France, l'auteur responsable de cette tuerie huguenote qu'on appelle la Saint-Barthélemy. Ce fut le navigateur Jean Ribault, qui, fondant, en 1562, le premier établissement français dans le pays, lui donna ce nom de sinistre origine.

C'est de la Caroline, nous l'avons vu, qu'est parti le premier coup porté à l'indivisibilité de l'Union; c'est de la Caroline encore que sera tiré le premier boulet fratricide lancé contre les Nordistes.

Cet Etat, un des plus riches en plantations de coton et de riz, possède sur l'Atlantique le magnifique port de Charleston. La ville de ce nom, bâtie sur une pointe de terre qui s'avance dans la baie, est enserrée par deux rivières : l'*Asley river* et le *Cooper river*. L'édifice qui attire le plus l'attention et le plus significatif est la Sugar House, prison des nègres, où se tient le marché aux esclaves. Dans cette espèce de caverne ou dans ces catacombes à l'air infect, humide et malsain, des hommes sont enchaînés et pourrissent pendant des mois, des années. Mais ces hommes sont des nègres et la pitié des Caroliniens n'est pas faite pour la race africaine. La moindre infraction, un retard de quelques minutes dans les rues après le couvre-feu, les amènent à la Sugar House, où ils sont condamnés à recevoir de vingt-cinq à cent coups de fouet.

Quatre forts sont chargés de défendre la rade : le fort Moultrie, le fort Sumpter, le château Pinkney et le fort Johnson.

Le fort Moultrie, du nom du colonel qui mit en complète déroute l'escadre anglaise de l'amiral Peter Parker, en 1776, est entouré de fossés. Les murailles, construites en pierres et en briques, sont remplies de terre à l'intérieur et ont seize pieds d'épaisseur.

Le fort Sumpter, qui commande l'entrée même du port Charleston, a vu bâtir ses murailles de soixante pieds de hauteur sur un îlot artificiel. Il est armé de 42 canons à la Paixhans, de 24 mortiers et de 76 canons de gros calibre. Il peut,



Supplice du collier infligé aux esclaves marrons.

selon les circonstances, bombarder à la fois la ville, les autres forts et les navires qui chercheraient à forcer la passe.

Au mois de décembre 1861, le major Anderson occupait le fort Moultrie. Se voyant dans une position difficile, grâce au peu de forces dont il disposait en face de l'insurrection carolinienne, il se décida à l'abandonner et, le 27, il partit

et fut avec ses troupes s'enfermer dans le fort Sumpter. Ce départ fut accompli nuitamment, sans aucun bruit, et le lendemain seulement les habitants s'aperçurent que celui qu'ils croyaient tenir entre leurs mains avait au contraire sur eux un immense avantage. Ils agirent alors par représailles et s'emparèrent non-seulement du fort Moultrie, mais encore du château Pinkney, de l'arsenal, de la douane et de l'hôtel des postes.

Ces édifices, à part l'arsenal, appartenaient au gouvernement fédéral; aussi ce coup de main fit-il une profonde impression dans le Nord, et la presse libérale se hâta-t-elle de demander le ravitaillement du fort Sumpter.

A cet effet, on envoya le steamer *the Star of the West* avec des troupes et des munitions. Arrivé à l'entrée du port, le navire essuya le feu des batteries caroliniennes. Il reçut trois boulets dans sa coque. Le capitaine commanda de virer de bord et revint à New-York.

C'était bien là une flagrante déclaration de guerre, et cependant le gouvernement des Etats-Unis, toujours animé de l'esprit de conciliation, se contenta de demander satisfaction de cet outrage dans une lettre qu'il adressa au commissaire carolinien. Cette lettre contenait simplement un blâme énergique contre ce qui venait de se passer. La législature de la Caroline du Sud déclara qu'elle approuvait complétement l'attaque dirigée contre le *Star of the West* et que la première tentative faite pour ravitailler le fort Sumpter serait considérée par elle comme une rupture, un acte d'hostilité. Aucun renfort ne fut envoyé au major Anderson jusqu'à la nomination du nouveau Président.

AVÉNEMENT D'ABRAHAM LINCOLN A LA PRÉSIDENCE. — SON INSTALLATION.

La ville de Washington, capitale des États-Unis, est située dans le district de Colombie, et appartient à l'Etat de Maryland. Elle s'étend au pied des collines sur lesquelles s'élèvent les charmantes villas de Georgetown, où demeurent la plupart des membres du corps diplomatique. Une belle avenue d'arbres relie le faubourg aristocratique à la première cité républicaine.

Le Capitole est le plus imposant édifice de la capitale américaine. George Washington en posa la première pierre, le 18 septembre 1793. Il venait d'être complétement terminé, lorsque, le 25 août 1814, l'amiral anglais Cochrane s'empara de la ville, la livra au pillage et à l'incendie.

Le Capitole est aujourd'hui reconstruit sur la colline *Capitol Hill*, sur l'emplacement primitif. Un magnifique jardin, riche d'arbres séculaires et des plantes les plus variées, se développe en avant de sa façade. Deux ailes ont été ajoutées, en 1851, à l'édifice. L'une, celle de gauche, est occupée par la salle du Sénat, et l'autre, par celle des représentants. Les séances du Congrès sont publiques. Les tribunes, qui peuvent contenir douze cents personnes, sont ouvertes à tout le monde. Ni à l'entrée, ni à l'intérieur, aucun garde, aucun huissier ne vous

demande votre billet. Dans ce pays tout se fait au grand jour et sans le secours de la réglementation.

C'est au Capitole que s'accomplit la cérémonie de l'installation présidentielle. Le 4 mars 1861 était le jour où Abraham Lincoln, nouveau Président des Etats-Unis, devait y prêter serment à la Constitution.

Le drapeau fédéral, orné de ses trente-quatre étoiles (une pour chaque Etat), flottait sur les édifices publics et à tous les balcons. Une foule sympathique et immense se pressait aux abords du Capitole.

Buchanan, le Président dont les pouvoirs expiraient ce jour-là, quittait la résidence présidentielle, appelée la *Maison Blanche*, et allait prendre Lincoln à l'hôtel Willard. Là, les deux magistrats sont montés en voiture et, précédés d'une procession patriotique, se sont rendus au Sénat.

Les vétérans de la guerre de 1812 ouvraient la marche. Ils entouraient le porte-étendard, qui tenait un vieux drapeau, *par la victoire usé*, celui que Washington lui-même avait agité dans les combats, pendant la guerre de l'Indépendance.

La voiture présidentielle suivait les vétérans. Derrière elle venaient les ex-présidents des Etats-Unis, les juges de la Cour suprême, le Corps diplomatique, les membres de l'Association républicaine, les membres du Congrès, les secrétaires d'Etat, les gouverneurs et les ex-gouverneurs des Etats et des territoires, les officiers de l'armée et de la marine en uniformes, les délégués des Etats.

L'Association républicaine, qui triomphait dans l'élection du *rail spitter*, avait décoré un char allégorique qui rappelait les fêtes de notre première révolution. Sur ce char, attelé de quatre chevaux blancs, tout brillant de dorures, de tentures, de drapeaux et de trophées, deux jeunes filles de quinze ans se tenaient par la main. L'une, vêtue d'une tunique bleue recouverte de fourrures, symbolisait le Nord; l'autre portait une tunique blanche et semblait s'alanguir sur les touffes de fleurs qui foisonnaient autour d'elle; cette brune jeune fille représentait le Sud. Trente-quatre autres jeunes filles de dix ans, les trente-quatre Etats de l'Union, portaient chacune la bannière de l'Etat dont elle était l'emblème.

Arrivés au Capitole, les deux Présidents furent reçus par une députation du Sénat, et se dirigèrent, suivis de leur cortége, vers l'estrade élevée sur le portique oriental du Capitole. C'est alors que Lincoln s'avança, présenté au peuple par M. Baker, sénateur, qui, s'adressant aux cinquante mille personnes formant le public, dit simplement ces paroles : « *Allow me to introduce to you Abraham Lincoln, the President elected of the United States of America.* Permettez-moi de vous présenter Abraham Lincoln, le Président élu des Etats-Unis d'Amérique. » Ces mots furent couverts d'une immense acclamation, de hourras frénétiques.

Le silence rétabli, Lincoln prend la parole, et, s'adressant au peuple américain, prononce ce discours dans lequel se résument tous ses sentiments et toutes ses convictions :

« Concitoyens des États-Unis,

Conformément à une coutume aussi ancienne que le gouvernement lui-même, je me présente devant

vous pour vous entretenir brièvement et prêter en votre présence le serment que la Constitution des États-Unis prescrit au Président avant son entrée en fonctions.

Je ne considère pas comme nécessaire en ce moment de discuter les matières administratives qu n'excitent spécialement ni anxiété, ni agitation. Les populations des États du Sud semblent appréhender que l'inauguration d'une administration républicaine ne mette en danger leurs propriétés, leur tranquillité et leur sûreté personnelle : il n'y a jamais eu aucune cause raisonnable à de telles appréhensions. La plus complète évidence du contraire a même toujours existé, comme chacun a été libre de s'en assurer. On la trouve dans presque tous les discours publics de celui qui vous parle en ce moment.

J'ai constamment déclaré ne vouloir intervenir ni directement ni indirectement contre l'esclavage, dans les États où cette institution existe. Je n'en ai ni le désir ni le droit. Ceux qui ont contribué par leurs votes à m'élever à la présidence ont eux-mêmes placé dans le programme soumis à mon acceptation une résolution ainsi conçue : « Le maintien intact du droit des États, et spécialement des droits de chaque État de régler et de contrôler exclusivement les institutions domestiques suivant sa manière de voir, est essentiel à cet équilibre de pouvoir d'où dépendent la perfection et la durée de notre édifice politique — et nous dénonçons l'invasion, au mépris des lois, par une force armée du sol de tout État ou territoire, sous quelque prétexte que ce soit, comme le plus grand des crimes. » Quant à moi, je prête serment sans restrictions mentales, sans dessein d'interpréter dans un esprit de parti la Constitution et les lois.

Un démembrement de l'Union fédérale, jusqu'ici à l'état de menace seulement, est aujourd'hui devenu une tentative formidable. Je maintiens que, dans l'extension de la loi universelle et de la Constitution, l'union de nos États est perpétuelle. La perpétuité est implicitement, sinon expressément, dans la loi fondamentale de tous les gouvernements nationaux. On peut affirmer avec certitude qu'aucun gouvernement proprement dit n'a eu dans sa loi organique une clause relative à sa propre extinction.

L'Union est bien plus ancienne que la Constitution. Elle a été formée de fait par les articles d'association de 1776. Elle a mûri et s'est développée dans la déclaration d'indépendance de 1776. Elle a mûri encore, et la foi de tous les treize États d'alors fut engagée pour sa perpétuation, par les articles de confédération de 1778. Finalement, en 1787, un des buts déclarés pour promulguer et établir la Constitution fut de former une Union plus parfaite. Mais si la destruction de l'Union, par un seul ou par une partie seulement des États, est légalement possible, l'Union est amoindrie, la Constitution ayant perdu l'élément vital de la perpétuité.

Il suit de là qu'aucun État ne peut légalement sortir de l'Union de son propre mouvement ; que les résolutions et les ordonnances à cet effet sont légalement nulles, et que les actes de violence, dans n'importe quel État ou quels États, contre l'autorité des États-Unis, sont insurrectionnels, ou révolutionnaires selon les circonstances.

Je considère donc qu'au point de vue de la Constitution et des lois, l'Union n'est pas rompue, et autant qu'il sera en mon pouvoir, je veillerai, comme la Constitution me l'enjoint expressément, à ce que les lois de l'Union soient fidèlement exécutées dans tous les États.

Sans recourir à la violence et à l'effusion du sang, je considérerai, comme mon devoir, de tenir, d'occuper, de posséder les propriétés et les points de territoires qui appartiennent au gouvernement ; de percevoir les droits et les impôts ; en dehors de ce qui peut être nécessaire pour arriver à ce but, il n'y aura aucune invasion, aucun emploi de la force contre le peuple de n'importe quel État.

Là où l'hostilité contre les États-Unis sera si grande et si universelle qu'elle empêchera des citoyens résidants et capables de remplir des emplois fédéraux, on ne tentera pas d'imposer par la force aux populations des étrangers dont elles ne voudraient pas.

Bien que le gouvernement puisse, dans la stricte légalité, être en droit de tenir à ce que ces postes aient leurs titulaires, essayer d'agir ainsi serait tellement irritant et presque si impraticable que je crois meilleur, pour le moment, de laisser vacants les emplois en question.

Le service postal, à moins qu'il ne soit repoussé, continuera à se faire dans toutes les parties de l'Union.

Si, par la force numérique, une majorité privait une minorité quelconque d'aucun des droits constitu-

tionnels franchement établis, cela pourrait, à un point de vue moral, justifier la révolution, et cela la justifierait pleinement s'il s'agissait d'un droit vital. Mais tel n'est pas le cas.

Tous les droits vitaux des minorités et des individus leur sont si pleinement assurés par des affirmations et des négations, par des garanties et des prohibitions, dans la Constitution, qu'il ne s'élève jamais de controverse à ce sujet. Mais aucune loi organique ne peut être faite avec une provision spécialement applicable à chaque question qui surgit dans l'administration pratique. Aucune prévoyance n'empêchera cela, aucun document de longueur convenable ne contiendra des clauses spéciales à toutes les questions possibles.

Les fugitifs du travail servile seront-ils rendus par les autorités nationales, ou par les autorités d'État? La Constitution ne le dit pas expressément. De ces sortes de questions sont nées toutes nos controverses constitutionnelles, et elles nous divisent en majorités et en minorités. . . . .

. . . .

Réfléchissons avec calme. On ne saurait rien perdre à prendre son temps. Serait-il possible de rendre les rapports entre le Nord et le Sud plus avantageux après une séparation définitive? Des étrangers peuvent-ils faire des traités plus aisément que des amis ne peuvent faire des lois?

Si l'on a un but quelconque en vous pressant en toute hâte de faire une démarche que vous ne feriez pas de propos délibéré, ce but sera déjoué en prenant du temps.

Aucun but utile ne saurait être compromis par la temporisation. Ceux d'entre vous qui sont mécontents ont encore entre les mains la vieille Constitution intacte, et les lois que vous mêmes avez faites en vertu de cette Constitution. De son côté, l'administration nouvelle n'a aucun désir immédiat, ni aucun pouvoir, alors même qu'elle en aurait le désir, de changer l'une ou les autres.

C'est dans vos mains à vous, mes concitoyens mécontents, et non dans les miennes, que se trouve la terrible question de la guerre civile. Vous n'aurez pas de conflit si vous n'êtes pas les agresseurs.

Vous n'avez point de serment enregistré au ciel de détruire le gouvernement, tandis que moi, j'aurai le serment le plus solennel de *le maintenir, le protéger* et *le défendre.*

Nous ne sommes pas des ennemis, mais des amis. Nous ne devons pas être ennemis. Bien que la passion ait tendu à l'extrême nos liens d'affection, elle ne doit pas les briser.

Les cordes mystiques du souvenir qui vont de chacun de nos champs de bataille, du tombeau de chacun de nos compatriotes à chaque cœur qui bat et à chaque foyer de ce vaste pays, vibreront encore en chœur pour l'Union. »

Ce discours est vivement applaudi. Immédiatement après, Lincoln prête serment entre les mains de M. Royer B. Taney, juge président de la cour suprême des Etats-Unis, devant le peuple en masse, sur une estrade élevée à cet effet en avant de la façade orientale du Capitole.

Les mains dans les mains de ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans, Lincoln, d'une voix haute et nette, prononce le serment présidentiel :

« MOI, ABRAHAM LINCOLN, JE JURE SOLENNELLEMENT DE MAINTENIR, PROTÉGER ET DÉFENDRE LA CONSTITUTION DES ÉTATS-UNIS. »

Nous connaissons la fermeté de caractère, l'honnêteté de Lincoln, nous savons, d'avance comment il tiendra sa solennelle promesse.

PRISE DU FORT SUMPTER PAR LE GÉNÉRAL BEAUREGARD.

Pendant un mois encore après l'installation de Lincoln à la présidence, le Nord resta dans son état de tranquillité, et, malgré cela, le bruit d'une prochaine attaque contre le fort Sumpter se propageait. Le danger paraissait imminent.

Toutefois l'attaque n'eut lieu que le 12 avril, à quatre heures et demie du matin.

Le 11, le général Beauregard intima l'ordre au major Anderson d'abandonner la citadelle. Sur le refus de celui-ci, on commença le feu. La résistance se prolongea pendant trente-huit heures. — Les 70 hommes composant la garnison du fort firent des prodiges de valeur, mais les magasins à poudre ayant sauté, le feu se communiqua à des constructions en bois, servant de casernes, et les hommes durent abandonner leurs pièces d'artillerie pour combattre l'incendie qui allait toujours grandissant.

Enfin, après une héroïque résistance, le major Anderson, convaincu de l'inutilité d'une plus longue défense, fit hisser le drapeau blanc et se rendit. Il obtint les honneurs de la guerre et sortit avec armes et bagages. Comme il voulait remettre son épée, le général Beauregard lui répondit « *qu'il ne saurait désarmer un aussi brave officier.* »

Chose étrange et digne de remarque, malgré la violence de l'attaque et la vigueur de la défense, pas une goutte de sang n'avait coulé. Les suites démentiront le prélude de cette guerre de géants infatigables, qui devait ébranler la fortune de l'ancien monde et désoler le nouveau.

La facile conquête du fort Sumpter enthousiasma les États Confédérés, mais elle causa, dans les Etats du Nord, une profonde impression de colère. Les Fédéraux répondirent en proclamant le blocus des côtes du Sud et en appelant sous les armes la milice, soit : 75,000 hommes. Une session du Congrès fut convoquée pour le 4 juillet.

L'argent et les hommes abondent dans le Nord; on sent qu'il faut, malgré la raison humanitaire, pousser la guerre avec énergie et promptitude. Le Sud fait en même temps un appel de 150,000 hommes, et annonce qu'il délivrera des lettres de marque. Quatre nouveaux Etats, l'Arkansas, la Caroline du Nord, le Tenessee et la Virginie se joignent au parti séparatiste. Le Kentucky garde la neutralité.

Le Sud arme un corps de 6,000 hommes qui se met en marche sur Washington. Cette démonstration était peu sérieuse, quoique la capitale se trouve dans une position qui peut être facilement compromise.

Les États du Nord envoient des défenseurs sur le point menacé. C'est du Massachussets que part le premier régiment de milice ; mais arrivé à Baltimore (*Maryland*), il est assailli à coup de pierres par une vile populace. Il avait pensé entrer dans un pays ami et il se voyait au contraire forcé de faire le coup de pistolet. La mort de 12 hommes, tel fut le résultat de cette journée.

Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans le Nord et une juste indignation remplaça les sentiments de conciliation dont il avait été animé jusque-là.

A cette époque, plusieurs États à esclaves avaient déclaré ou déclarèrent leur séparation :

l'Arkansas,	la Louisiane,
l'Alabama,	le Mississipi,

la Caroline du Sud,
la Floride,
la Georgie,
le Texas,
la Caroline du Nord,
le Tenessee,

puis enfin la Virginie. Le Nord s'émeut et rugit, car cette dernière rupture était d'une gravité telle, que si déjà onze sur quinze États à esclaves s'étaient déclarés contre l'Union, il fallait s'attendre à ce que les quatre autres, hésitant depuis trois mois, ne tarderaient pas, eux aussi, à faire cause commune avec la révolte.

Le Maryland refuse encore de se joindre au Sud. Cependant une certaine partie de la population prend une attitude plus que menaçante et deux régiments sont reçus à Baltimore comme l'avait été déjà le régiment du Massachussets. Ils sont accueillis par une grêle de pierres, de coups de fusil et de pistolet.

BATAILLE DE BULL'S RUN. — INCIDENT SLIDELL ET NASON.

Lorsque le fort Sumpter fut au pouvoir des confédérés, toute l'attention se porta sur le fort Pickens, le seul point de la Floride occupé par les troupes fédérales. Il fallait à tout prix conserver ce fort; aussi on donna l'ordre aux six navires de guerre : *le Gowhatan*, *la Sabine*, *le Wyandot*, *le Brooklin*, *le Crusader et le Water-Wich*, de défendre le fort, si les séparatistes venaient à l'attaquer. Un steamer illinois réussit à renforcer la garnison du fort, qui était insuffisante, et à ravitailler la place; puis le steamer *Mohawk* débarqua cinquante pièces de canon pour les batteries avancées défendant les approches de la citadelle[1], du côté de la terre ferme. Par suite de la position du fort, les assiégeants ne pouvaient livrer qu'un assaut, lequel présentait peu de chances de succès, ou se décider à faire un siége en règle, ce qui eût été une énorme dépense d'hommes et d'argent; aussi le général Bragg, commandant les forces du Sud, hésitait.

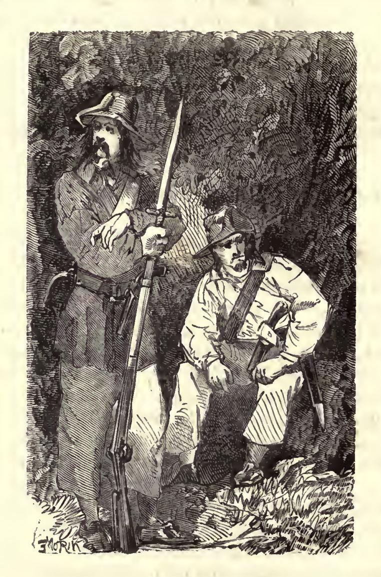
Bientôt, Saint-Louis fut le théâtre d'une lutte des plus sanglantes. Le général confédéré Frost, commandant environ huit cents séparatistes, se retirait au camp Jacksons; mais à peine était-il arrivé, que le colonel fédéral Lyons cerna général et soldats, et les prit sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Ils furent conduits à Saint-Louis par les volontaires, mais ceux-ci eurent à essuyer de la part de la population une grêle de coups de pierre et de coups de revolver. L'énergique capitaine Blankowski, commandant la colonne, ordonna immédiatement de faire feu, et vingt-six émeutiers furent frappés mortellement.

Vers cette époque, les Virginiens tentèrent une sortie contre le fort *Monroe*; ils furent repoussés par les troupes fédérales; puis deux combats eurent lieu, l'un à l'est, l'autre à l'ouest: tous deux également malheureux pour les fédéraux.

Enfin, le 21 juillet 1861, on livra la grande bataille qui tira son nom d'un petit cours d'eau appelé *Bull's Run*, bataille qui se termina par un désastre pour l'armée du Nord, commandée par le général Mac-Dowel. Les généraux Jonhston et Beauregard étaient à la tête des confédérés.

Le général Beauregard avait successivement abandonné *Fair-Fax, Court-House* et *Centreville*, mais ce n'était là qu'une ruse de guerre pour attirer le général



Types de volontaires.

Mac-Dowel dans un piége. En effet, depuis trois mois cette position, prise par l'armée confédérée, près de la rivière Bull's Run, avait été fortifiée par les Sudistes, et 66,000 hommes y étaient réunis.

Le général commandant les troupes du Nord avait divisé son armée, forte seulement de 35,000 hommes, en trois corps. Il attaqua les confédérés de front et sur les deux flancs.

Les troupes du Sud formaient un triangle dont le sommet se trouvait au Bull's

Run et la base à Manassas. Les ailes de l'armée se déployaient en ligne continue, allant de l'une à l'autre de ces deux positions.

Malgré l'infériorité du nombre, le succès de la bataille, pendant les premières heures, semblait devoir appartenir au Nord. A deux heures, les confédérés battus sur tous les points envoyèrent au général Mac-Dowel un parlementaire, à qui il fut répondu que l'on ne pouvait accepter qu'une reddition sans condition.

En ce moment arrivait par le chemin de fer de Richmond le président du Sud,



M. Seward, secrétaire d'État aux affaires étrangères des Etats-Unis.

Jefferson Davis, qui prit le commandement du centre. Presque au même instant, le général confédéré Johnson venait du côté opposé, amenant avec lui 25,000 hommes de troupes fraîches. La bataille commença avec plus d'acharnement que jamais. L'armée du Nord fit encore des prodiges de valeur. Fatiguée par les marches forcées des jours précédents, par les efforts inouïs qu'elle venait de faire pour conserver l'avantage sur un ennemi bien supérieur en nombre, démoralisée par les renforts arrivant aux confédérés, elle se vit dans la nécessité de battre en retraite.

Malheureusement, une sorte de panique se répandit dans l'armée; elle fut causée par les fourgons de bagages qui se mirent à fuir précipitamment et

en désordre. Ils causèrent un tel bruit que les troupes à portée d'entendre rompirent leurs rangs et coururent pêle mêle dans toutes les directions, entraînant avec elles l'armée entière.

A la suite de cette bataille, le commandement fut retiré au général Mac-Dowell et donné au général Mac-Clelland, qui s'occupa activement de la réorganisation de l'armée pour laquelle Abraham Lincoln fit un appel de 500,000 hommes.

Dans d'autres endroits, les fédéraux éprouvaient de nouvelles défaites. Dans le Missouri, les soldats, après la mort du général Lyon, prennent la fuite dans toutes les directions; à Ball's Bluf les unionistes sont culbutés, dans le Potomac, par l'armée placée sous le commandement de Jackson; enfin, dans le Maryland, la présence seule de nombreuses troupes nordistes réussit à comprimer les populations; mais l'attention est toujours et surtout portée sur la Virginie, où les deux armées sont en présence, et où, pense-t-on, un engagement plus sérieux encore que ne l'a été la bataille de Bull's Run ne peut tarder à avoir lieu.

A l'embouchure du Mississipi, une flotte confédérée, composée du steamer le *Manassès*, armé d'un éperon, de nombreux brûlots et de six canonnières à vapeur, profite des ténèbres pour attaquer l'escadre de blocus des États-Unis, comptant trois steamers, *Rishmond*, *Huntsville*, *Water-Wich*, deux sloops de guerre, *Vincennes* et *Preble*, et le transport *Nightingale*.

L'éperon de fer du *Manassès* pénètre dans la coque du *Richmond*, pas assez profondément cependant pour lui causer de sérieuses avaries, aussi cherche-t-il, ainsi que le reste de l'escadre, à gagner la mer, mais il échoue sur la barre, en même temps que le *Greble* et le *Nightingale*. Ce dernier reçoit un coup d'éperon qui le fait couler; un boulet se loge dans la coque du *Richmond*, le *Vincennes* est obligé de jeter à la mer son armement, ses chaînes et ses ancres.

Nous ne pouvons passer ici sous silence l'incident Mason et Slidell; aussi allons-nous donner quelques détails sur le départ de ces personnages, détails que nous prenons dans le *Charleston-Mercury* :

« Les deux envoyés choisirent, pour quitter Charleston, le petit steamer *Theodora*. Tous les préparatifs faits, les passagers s'embarquèrent, le 12 octobre avant minuit. Ces passagers étaient : M. E. Mason et M. Mac-Farlane, son secrétaire; M. Slidell, sa femme, son fils, ses deux filles; M. Eustis, son secrétaire; Mme Eustis et diverses autres personnes.

« La nuit était tout à fait noire, et, vers minuit, une pluie fine commença à tomber, ce qui ajoutait aux chances qu'avait la *Theodora* de ne pas être aperçue. A une heure du matin, la *Theodora* leva ses câbles et se dirigea silencieusement vers la sortie du port. En passant devant le fort Sumpter, toutes les lumières furent éteintes à bord, et le navire passa au milieu de l'escadre de blocus pour gagner la mer.

« Le 16, la *Theodora* arrivait à Cardenas, l'un des ports de l'île de Cuba, et mettait à terre ses passagers qui se rendaient en chemin de fer à la Havane. Une fois chaque mois, un petit bateau à vapeur, le *Trent*, transporte de la Havane

à Saint-Thomas les voyageurs à destination de l'Angleterre. Les passagers de la *Theodora* s'embarquèrent le 7 novembre à bord du *Trent*, et le lendemain, vers huit heures du matin, ils se trouvaient vis-à-vis le phare du Paradon-Grande, au plus étroit de l'ancien canal de Bahama, lorsqu'ils firent la rencontre d'un grand navire de guerre tout noir, qu'ils apprirent plus tard être le San-Jacinto.

« Le *San-Jacinto* tira, dans la direction du *Trent*, deux coups de canon, et, presque aussitôt, une chaloupe portant deux officiers et dix hommes, vint se ranger auprès du navire anglais. L'un des deux officiers, le lieutenant Fairfax, demanda alors au capitaine Moir du *Trent* de lui remettre MM. Slidell, Mason, Eustis et Mac-Farlane. Sur le refus du capitaine, M. Fairfax fit de la main, vers le San-Jacinto, un signe convenu, et trois grandes chaloupes, montées par trente hommes de marine et soixante matelots, vinrent aborder le *Trent*. Les hommes montèrent à bord, le fusil au port d'armes, et le lieutenant Fairfax leur donna l'ordre de s'emparer des quatre passagers qui venaient de se réfugier dans leurs cabines. MM. Mason, Slidell, Eustis et Mac-Farlane furent amenés sur le pont. Enfin, les quatre passagers durent descendre dans une des chaloupes du San-Jacinto, après avoir fait leurs adieux à leurs familles et à leurs compagnons de voyage. »

Le *San-Jacinto* se dirigea vers les Etats-Unis ; il arriva le 16 novembre au fort Monroe. De là, les dépêches annonçant l'arrestation de MM. Mason et Slidell furent envoyées à Washington, puis le San-Jacinto repartit et transporta les prisonniers à New-York, pour les reprendre encore et les amener au fort Warren.

Après de nombreuses réclamations émanant de l'Angleterre, il fut répondu par les États-Unis que le gouvernement n'avait « que des dispositions amicales, que le capitaine Wilkes avait agi sans ordres, et qu'ainsi cet acte se trouvait dégagé de l'embarras qui aurait pu en résulter. »

M. John Russel adressa alors la dépêche suivante, qui précéda la mise en liberté des passagers du *Trent*.

« Le gouvernement anglais est disposé à croire que cet acte n'a pas été autorisé, et qu'il ne peut être que le résultat d'un malentendu..... Le gouvernement de la reine espère que le gouvernement des Etats-Unis accordera de lui-même la seule réparation qui puisse être satisfaisante : la liberté de MM. Mason et Slidell et une excuse convenable. »

A la suite de cette dépêche, M. Seward répondit, le 26 décembre, qu'ordre avait été donné pour le relâchement des prisonniers. Voici le texte de cette dépêche :

« Le gouvernement anglais ne s'est pas trompé lorsqu'il a pensé que le capitaine Wilkes n'avait agi que selon les inspirations de sa conscience, sans ordres ni instructions. Aucun ordre n'avait été donné ni à M. Wilkes ni à aucun officier d'arrêter MM. Slidell, Eustis, Mason et Mac-Farlane, ou toute autre personne, soit à bord du *Trent*, soit à bord de tout autre navire anglais. Le cabinet

de Washington n'a jamais formé le projet, et n'a même jamais eu la pensée de soulever une semblable discussion qui pourrait éveiller la susceptibilité de la nation anglaise. »

M. Seward annonça en outre à lord Lyon, ministre anglais à Washington, qu'il désirait conférer avec lui au sujet des mesures à prendre pour que les prisonniers fussent rendus et placés sous la protection de la Grande-Bretagne.

Ainsi se termina cet incident, qui aurait pu amener un changement des plus sérieux dans la guerre américaine.

A peu près à l'époque où l'on arrêtait MM. Mason et Slidell, les fédéraux remportèrent deux victoires, l'une sur les côtes de la Caroline du Sud, l'autre sur les côtes de la Caroline du Nord.

Dans la Caroline du Sud, le fort du cap Hatteras fut bombardé; la garnison, se composant de 800 hommes et de 50 officiers, se rendit au général Buttler.

Quant à l'avantage remporté sur les côtes de la Caroline du Nord, voici le rapport qu'adressait le commodore Dupont au secrétaire de la marine :

« J'ai l'honneur de vous informer que j'ai attaqué hier les batteries ennemies établies sur Bay-Point et Hilton-Head, ainsi que les forts Walker et Beauregard. J'ai réussi à les réduire au silence après un engagement de quatre heures, et la petite escadre des steamers rebelles du commandant Tatuall a dû fuir à toute vapeur. L'ennemi a pris la fuite dans une grande confusion. Les quartiers et ses campements ont été abandonnés sans même qu'il essayât de sauver aucune propriété publique ou privée. Le terrain sur lequel il avait opéré sa fuite était couvert d'armes; les officiers ont fui si précipitamment qu'ils n'ont pas voulu s'embarrasser de leur sabre. »

Quelques jours après, les fédéraux s'emparèrent encore de la ville de Beaufort.

Tous ces événements se passaient, il ne faut pas l'oublier, à la fin de l'année 1861 ; nous allons entrer maintenant dans la relation de la campagne de 1862.

Le Sud comptait 40,000 hommes dans les villes principales : 40,000 sur les bords du Mississipi, 60,000 dans le Missouri, 90,000 dans une partie de la Virginie, 117,000 dans le Tenessee et le Kentucky et 150,000, sur les bords du Potomac.

Le Nord répondait à cette formidable armée par une armée non moins formidable : 500,000 combattants étaient sous les armes prêts à se sacrifier pour le plus grand triomphe du principe défendu par eux. Les fédéraux comptaient en outre plusieurs flottes dont la plus considérable était, la dernière, sortie du port de Hampton. Elle se composait de vingt-six navires à voiles, trois frégates à vapeur, quinze canonnières, six grands steambots de rivière, deux puissants remorqueurs, douze ferry-boats armés de six canons; les transports à vapeur le Vanderbitt de 3,370 tonneaux, l'Atlantic de 2,845, l'Océan-Queen de 2,802, le Baltic de 2,723, l'Illinois de 2,123, le De Soto, le Philadelphia, le Coatzacoaleos, l'Ericson, plus une vingtaine d'autres dont nous ignorons les noms.

On l'a vu : pendant l'année qui vient de s'écouler, les fédéraux ont compté de nombreux revers; celle qui commence semble au contraire se présenter pour eux dans de favorables conditions.

De tous côtés l'on fait des préparatifs immenses et l'on semble vouloir pousser la guerre plus vigoureusement encore que cela n'avait été fait jusqu'à ce moment.

A l'ouest de la Virginie, on trouve le corps du général Rosencranz, au sud le général Burnside, au nord les généraux Banks et Mac Clellan, avec de grands corps d'armée; l'est est protégé par le fort Monroe; de plus, une grande expédition sous les ordres du commodore Foot et du général Grant se dispose à agir dans le Tennessee. Le général Buell tient le nord du Kentucky.

Le général Mac Clellan veut former un cercle qui, se rétrécissant peu à peu, doit finir par étouffer tout germe de révolte dans les Etats confédérés. Ce plan réussit presque et l'on compte de prompts et nombreux succès.

Une bataille est livrée le 19 janvier 1862, à Mill-Spring, le général confédéré est tué; le désordre se met dans les rangs des esclavagistes. Le général Thomas commandant les forces fédérales compte une victoire.

L'expédition, commandée par le commodore Foot et par le général Grant pour opérer dans le Tennessee, commence par s'emparer du fort Henry et du fort Donelson.

Le général Burnside commandant le corps de débarquement de l'expédition du Sud, soit 30,000 mille hommes, s'empare de Newbom, d'Edenton, d'Elisabeth-City et de l'île Roanoke. Il n'attend plus que l'ordre de marcher soit sur Norfolk, soit sur Charleston.

Mais deux événements autrement importants allaient fixer l'attention publique : le combat naval de *Newport-News* et la bataille de Pittsburg-Landing.

COMBAT DE NEWPORT-NEWS. — MONITOR ET MERRIMAC. — BATAILLE DE PITTSBURG-LANDING. — SUITE DE LA GUERRE.

Quatorze bâtiments prirent part au combat de *Newport-News*, six du côté du Sud :

le *Yorktown*,
le *Jamestown*,
le *Beaufort*,
le *Raleigh*,
le *Teaser*,
puis enfin le *Merrimac*.

Le premier jour, le Nord comptait également six bâtiments :

le *Congress*, le *Roanoke*,
le *Cumberland*, le *Wittehal*,
le *Minnesota*, et le *Reindeer*.

Ce fut le 9 mars, vers midi, que le *Merrimac*, cette sombre machine à l'aspect sinistre, effrayant, descendit la rivière Elisabeth. Immédiatement les bâtiments fédéraux se préparèrent au combat, la garnison du fort Montroe prit les armes.

Après quelques démonstrations, le *Merrimac* se précipita sur le *Cumberland* et enfonça son long éperon de fer dans les flancs de la belle frégate. Le *Cumberland* fit feu de toutes ses pièces et cette décharge sembla pendant un instant devoir arrêter le monstre-machine, mais, les boulets rebondissaient sur sa carapace. A son tour, il s'éloigna pour faire feu; puis il s'élança de nouveau sur son ennemi, lui fit une nouvelle ouverture où l'eau s'engouffra et le fit couler. Le *Cumberland* s'enfonça noblement et, le pavillon cloué au plus haut de ses mâts, se montrait encore lorsque déjà le navire avait disparu englouti par la mer.

Le *Congress* était aux prises avec le *Yorktown* et le *Jamestown*. Depuis longtemps déjà il soutenait une lutte inégale, lorsqu'il vit arriver vers lui le *Merrimac*. Comprenant qu'il ne pouvait continuer plus longtemps à se défendre, le *Congress* amena son pavillon et hissa le drapeau blanc. Le *Jamestown* se rapprocha de lui et prit à son bord les officiers comme prisonniers. Les confédérés firent sauter le *Congress*.

Confiant dans son invulnérabilité, le *Merrimac* passa la nuit au milieu de ses ennemis, comptant reprendre le lendemain son œuvre de destruction. En effet, à sept heures du matin, il recommenca l'attaque contre le *Minnesota*, échoué sur la rive, mais il vit venir à lui, prêt à défendre la frégate fédérale, un bâtiment informe, noir. Ce bâtiment était long de 172 pieds et large, au centre, de 41; rien sur le pont, qu'un abri pour le pilote et une tour placée au milieu du navire. C'était le *Monitor*, construit par l'ingénieur Erickson.

Le *Merrimac* s'élanca sur le *Monitor*, et ce choc sembla devoir faire couler ce dernier; il s'enfonça en effet, mais pour reparaître bientôt plus effrayant que jamais. Personne à bord, et cependant à chaque instant un sabord s'ouvrait et un boulet venait frapper le navire confédéré qui, par deux fois, chercha inutilement à enfoncer son éperon dans les flancs du *Monitor*.

Après cinq heures d'un combat inutile, le *Merrimac*, qui s'était vainement épuisé en tentatives d'abordage, fut obligé de se retirer; deux boulets avaient pénétré par ses sabords. Il battit en retraite, quoique pouvant à peine tenir la mer, et se dirigea vers la rivière Elisabeth pour rentrer au port. 17 hommes furent tués et le bâtiment presque désemparé.

Quant au *Monitor*, il n'éprouva pas la moindre avarie. Un des officiers du bord écrivait après le combat :

« Les boulets du *Merrimac* ont à peine éraillé notre peinture. »

Ce fut le premier combat naval entre navires cuirassés, et quoique les pertes

des fédéraux aient été grandes en navires et en hommes, on peut dire que le désavantage a été pour le Sud.

La bataille de Pittsburg-Landing, livrée près de Corinth, fut très-meurtrière. Comme pour le combat naval de New-York-News, les confédérés eurent le dessus pendant la première journée, mais l'arrivée d'un corps d'armée commandé par Buels change et décide le sort de la bataille.

Les forces des confédérés étaient ainsi divisées : 30,000 hommes sous les ordres de l'évêque Polk, 20,000 sous les ordres de Nathan-Evans, 20,000 sous les ordres de Johnston et 30,000 sous les ordres de Braxton Bragg : l'armée était commandée en chef par le général Beauregard.

L'armée du Nord était le premier jour inférieure en nombre, mais l'adjonction du corps de Buels vint le lendemain rétablir l'équilibre et donner de l'énergie aux soldats de Grant.

A trois heures du matin, l'armée du Sud rencontra la division commandée par le général Crentil, qui, croyant à une simple démonstration, engagea la bataille et fut fait prisonnier. Sa division battit en retraite et rencontra bientôt celle placée sous les ordres du général Sherman.

L'engagement devint alors tout à fait sérieux ; on fit de part et d'autre les efforts les plus grands, et peut-être les fédéraux auraient-ils été écrasés par le nombre sans les deux canonnières *Tyler* et *Lexington*, qui firent feu de toutes leurs pièces et obligèrent les séparatistes à reculer.

La bataille continua cependant. Les généraux du Sud, après de nouvelles tentatives pour remporter la victoire, se retirèrent sur la route de Corinth dans une excellente position. Ce fut à cette heure qu'arriva le général Buels. On plaça les deux divisions qu'il commandait à la tête de l'armée fédérale, et comme la nuit venait, on dut attendre au lendemain pour reprendre les hostilités un moment interrompues.

A six heures du matin, la bataille recommence avec plus d'acharnement encore que la veille. Fédéraux et confédérés font des prodiges de valeur ; on se prend corps à corps, l'artillerie tonne pendant huit heures consécutives, enfin les esclavagistes finissent par faiblir puis battent en retraite, mais en reformant leurs rangs et en profitant de toutes les positions pour harceler l'armée du Nord.

Grant, à la tête de son régiment, s'élance alors sur les restes de l'armée du Sud, culbute tout ce qui se trouve sur son passage, et les Sudistes effrayés fuient dans toutes les directions.

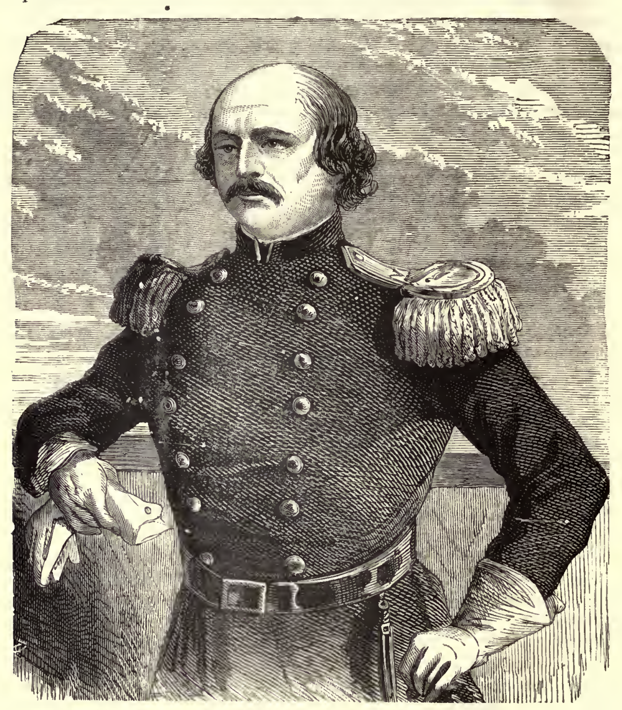
Cette bataille coûta aux confédérés 12,000 tués, blessés ou prisonniers. Le général Johnston fut retrouvé parmi les morts.

L'attention était partagée pendant ce temps par deux expéditions navales.

La première, avec un corps de débarquement commandé par le général Burnside, s'empare de plusieurs points importants dans la Caroline du Nord. Les îles Roanoke tombent au pouvoir des Nordistes.

La seconde, dirigée par l'amiral Farragut pour la partie maritime, et par le

général Butler pour le corps de débarquement, se porte vers la Nouvelle-Orléans, la cité qui depuis le commencement de la guerre a toujours été le centre d'approvisionnement du Sud.



Le général Buttler, commandant la Nouvelle-Orléans et la Louisiane.

La Nouvelle-Orléans est défendue du côté de la mer par le fort Pike, à l'entrée du lac Pontchartrain; le fort Livingston, à l'entrée de la baie de Barataria; les forts Saint-Philippe et Jackson sur le Mississipi.

La flotte de l'amiral Farragut se composait de huit steamers : — ***Brooklyn***, ***Hartford***, ***Mississipi***, ***Richmond***, ***Pensacola***, ***Varema***, ***Iroquois*** et ***Oneïda***; de seize

canonnières : *Katahdin*, *Westfield*, *Cayuga*, *Pinda*, *Itaska*, *Clifton*, *Kanawha*, *Meami*, *Sciota*, *Winona*, *Owasco*, *Kineo*, *Wissahickon*, *Harriett-Lane*, *Kittatinny*, et vingt-deux bombardes.

En tout 286 canons et 22 mortiers.



Carte du théâtre de la guerre. Les parties noires indiquent les Etats ou les parties d'Etats où l'esclavage n'est pas aboli par la proclamation du président Lincoln.

Le 14 avril, le bombardement du fort Jackson commença et fut continué sans interruption pendant plusieurs jours avec un acharnement constaté par la

lettre suivante, écrite par le général en chef commandant le département de la Louisiane au général Dunkan, commandant le fort Jackson :

« Dites à vos hommes que leur conduite héroïque pendant l'un des plus terribles bombardements dont l'histoire fasse mention leur vaut une admiration et une sympathie générales. Leurs parents et leurs amis ont une confiance aveugle dans leur habileté et dans leur courage. »

A quoi le général Dunkan répondit :

« Le bombardement continue. Plusieurs fois nos canons en barbette ont été démontés. Nous réparons de notre mieux nos dommages. Vingt-cinq mille bombes ont été lancées par les fédéraux depuis dix jours; mille environ sont tombées dans le fort. »

Le 23 seulement, une canonnière força le passage, et le 24, toute la flotte dépassa le fort Jackson qui, dès lors, se trouva pris entre deux feux. Il n'aurait pu évidemment continuer à se défendre, si le commodore Farragut n'avait poussé son expédition pour ne s'arrêter que devant la Nouvelle-Orléans. Il demanda la reddition de cette ville en ces termes :

« *Les droits des individus et la propriété seront assurés*; *je demande donc la reddition sans réserve de la ville, et je demande que les emblèmes de la souveraineté des Etats-Unis soient arborés aujourd'hui à midi, à l'Hôtel de Ville, sur la Monnaie et sur la Douane.* »

M. Monroe, maire de la Nouvelle-Orléans, fit la réponse suivante :

« Je ne saurais trouver, parmi mes administrés, un renégat assez insensé et assez misérable qui osât souiller de sa main l'emblème sacré des Etats confédérés, et il n'y a pas un homme parmi nous dont la main et le cœur ne se paralyseraient à la pensée d'arborer un drapeau auquel nous n'avons pas solennellement prêté serment. »

Nous ne pouvons que laisser cette lettre à l'appréciation du lecteur; cependant nous devons dire que ce même M. Monroe avait, un an auparavant, prêté serment au drapeau fédéral.

Le commodore Farragut fit alors occuper la ville par un bataillon de soldats de marine. Bientôt après, le 1er mai, les forts Saint-Philippe et Jackson se rendirent au commodore Porter.

Le général Buttler, qui avait été nommé commandant du département du Golfe, opérait en même temps que le commodore Farragut, et, après avoir pris et détruit les forts qui défendaient le lac Pontchartrain, il y pénétrait pour débarquer avec son corps d'armée à Lakeport. Il ne restait plus aux confédérés, sur les bords du Mississipi, que la ville de Wicsburg.

Dans la Virginie, l'armée connue sous le nom d'armée du *Potomac*, dont le principal corps était commandé par le général Mac Clellan, avait commencé ses opérations. Après avoir quitté Martinsburg, Charlestow, Bolivar, le général Banks avait battu le général Jackson près de Vinchester.

Cette victoire, remportée sur les confédérés, lui donnait la vallée de Shenandoah.

La ligne du Bull's Run et du Manassas avait été abandonnée par les séparatistes; aussi Mac Clellan s'avança-t-il près de Fairfax, Centreville et Court-House sans rencontrer l'armée confédérée, qui s'était retirée sur les bords du Rapahannoc, pour revenir ensuite vers Richmond.

Le général Mac Clellan changea son plan de campagne et fut avec son armée au fort Monroe pour agir dans la péninsule virginienne. 120,000 hommes se tenaient sous ses ordres.

On donna le commandement de l'armée du Rapahannoc au général Mac-Dowell, plus le commandement de la portion de pays située entre les montagnes Bleues, le Potomac et le chemin de fer de Frédéricksburg, ainsi que le commandement du district de Colombie.

Le général Banks garda le commandement de la Shenandoah.

La ville de Yorktown que défendait l'armée confédérée, et qu'attaquait le général Mac-Clellan, était parfaitement fortifiée et pouvait être défendue avec succès. L'attaque au contraire en était difficile, car il fallait tout un matériel de siége, que les fédéraux n'hésitèrent pas à faire venir pour s'emparer d'une position aussi importante.

A peine commençait-on les préparatifs d'attaque, que les séparatistes, pris d'une sorte de panique, évacuèrent la place où l'armée fédérale entra le 2 mai.

Le surlendemain un combat acharné eut lieu entre les deux armées, à trois milles de Williamsburg, ville que les esclavagistes n'essayèrent pas même de défendre, quoiqu'ils eussent des moyens très-puissants et très-considérables.

Le général Mac-Clellan, victorieux sur toute la ligne, transporte son armée par la voie du Potomac, arrive à la presqu'île formée par les rivières York et James, puis il établit ses forces sur les bords du Chickahominy.

A ces divers succès, vint bientôt s'en ajouter un nouveau, suivi promptement d'une défaite sur un autre point.

Le 8 mai, le *Naugatuck*, le *Seminol,* le *Sucquehannah,* le *Vanderbilt,* le *Monitor*, le *San-Jacinto* et le *Dacotah*, qui tenaient le blocus devant Norfolk, ville très-importante, occupée par les confédérés, bombardèrent les batteries ennemies toute la journée et une partie de la nuit.

Le 9 et le 10 mai, le général Wool, à la tête de son corps d'armée, débarqua et fit ses préparatifs pour prendre Norfolk par terre. Le maire de la ville envoya immédiatement un parlementaire, lequel déclara que l'on ne voulait faire aucune résistance.

Voici pour la victoire.

Le revers fut éprouvé par le général Banks, dans la vallée de Shenandoah.

Il avait été obligé d'envoyer 18,000 hommes de renfort au général Mac-Dowell qui craignait un engagement sur le Rapahannoc. Bien au contraire, ce fut lui qu'on attaqua, avec des forces trois fois supérieures, et malgré sa belle conduite

et l'énergie déployée par les hommes placés sous ses ordres, il fut repoussé jusqu'au delà du Potomac.

Ce ne fut qu'avec le secours des généraux Frémont et Mac-Dowell, qu'il put réparer ce désastre. Mais cette complication nouvelle devait une fois de plus changer tous les plans du général Mac-Clellan. En effet, il comptait sur la jonction que devait opérer avec lui le général Mac-Dowell, jonction empêchée par suite des événements qui avaient eu lieu dans la vallée de Shenandoah.

Richmond recevait à chaque instant des renforts nouveaux. Mac-Clellan se vit dans la nécessité, pour être sous la protection des canonnières fédérales, de se diriger vers la rivière James. Il commençait à effectuer son mouvement de retraite, lorsque la division Mac-Call fut attaquée par le général sudiste Jackson. Le combat dura toute la journée ; on ne put reprendre les opérations interrompues que pendant la nuit, mais le lendemain, Mac-Call fut attaqué de nouveau, et cette journée put prendre sa place parmi les plus malheureuses pour les fédéraux.

Voici, du reste, ce qu'écrivait à cette époque un officier de l'armée de Mac-Clellan. « Cette scène n'est pas de celles qu'on peut oublier. Des masses de chevaux sans cavaliers fuyaient dans toutes les directions. Les boulets sifflaient dans l'air. Les fourgons, les ambulances et les canons encombraient la route ; des blessés, boîtant et gémissant, d'autres sanglants et couchés au milieu de la mêlée ; des officiers dont la voix n'était plus écoutée, criant et menaçant, au milieu de ces masses effrayées ; le sublime fracas de la canonnade ; les nuages de fumée, et le soleil disparaissant à l'horizon, rouge comme une large tache de sang. Voilà ce que je ne puis peindre, mais je le vois encore et le verrai toujours. Je ne puis être sévère pour nos soldats. Ils avaient combattu et marché le jour et la nuit d'auparavant ; la chaleur était accablante, ils étaient épuisés. »

Cette bataille reçut le nom de Gaineshill, ville près de laquelle elle s'était livrée.

Le 28, la journée se passa en escarmouches. Les fédéraux eurent donc la possibilité de continuer leur retraite. Ils traversèrent le Chickahominy, et commencèrent à s'ébranler vers la rivière James.

Le lendemain 29, les divisions Richardson et Sedgwick furent attaquées par les confédérés qu'elles repoussèrent en leur faisant subir des pertes très-considérables, dans les marais de *Whit-Oak*. Trois engagements partiels eurent lieu dans cette même journée ; les fédéraux restèrent maîtres du champ de bataille.

Le soir, Mac-Clellan se mit en marche pour gagner le pont de Turkey-Island, sur la rivière James, mais il y avait une longue distance à parcourir par des chemins étroits, mauvais, et ce ne fut qu'à dix heures que le gros de l'armée put arriver sur les bords de la rivière.

Les confédérés attaquèrent le lendemain, 30 juin, l'arrière-garde fédérale qui se trouvait encore dans les marais de Whit-Oak. Le combat dura toute la journée. Tantôt les Sudistes avaient le dessus, tantôt les Nordistes reprenaient l'avan-

tage, de manière que le sort de la journée fut à peu près partagé. Pendant ce temps, Mac-Clellan qui pensait être encore attaqué le 1er juillet s'était fortifié dans sa position. Il avait disposé son-armée de façon qu'elle pût, si le besoin s'en faisait sentir, être appuyée par les canonnières.

Le général nordiste ne s'était pas trompé dans ses prévisions, car le lendemain, à midi, les séparatistes commencèrent l'attaque, et quoiqu'ils fussent plus nombreux et en meilleure position que les fédéraux, ils éprouvèrent un échec. Cette bataille, dite de Turkey's Grove, fut une des plus meurtrières. Les Sudistes avaient une armée de cent quatre-vingt mille hommes. Les fédéraux comptaient à peine cent mille combattants. Il est vrai que leur artillerie était bien supérieure à celle des ennemis.

Ces diverses batailles, livrées consécutivement, prirent le nom de Seven-Days (*Les Sept Journées*).

Les pertes subies par les deux armées s'élevèrent à 80,000 hommes.

50,000 pour le Sud et 30,000 pour le Nord.

Le général Lee, commandant en chef les forces séparatistes, détacha un de ses meilleurs lieutenants pour attaquer et disperser l'armée fédérale, commandée par Pone.

A la même époque, Braxton-Bragg repoussait les fédéraux en remportant plusieurs avantages sur les bords de l'Ohio. De plus il menaçait la capitale du Kentucky et Cincinnati.

Lee traverse de son côté le Potomac et le Maryland pour s'emparer de la capitale fédérale, mais il est arrêté dans sa marche victorieuse par Mac-Clellan, qui vient au secours de Washington, sur un ordre du président Lincoln.

Les fédéraux éprouvent un cruel revers à Harper's Ferry qui capitule et se rend avec sa garnison de 10,000 hommes. Murfordsville se rend également.

Ce n'est partout que désastres nouveaux pour les Etats de l'Union, lorsque le 15 septembre, l'avant-garde des confédérés subit un échec dans le Maryland. Hooker, surnommé *le Batailleur,* culbute les ennemis, les met en déroute, et les oblige à reculer. Il les poursuit pendant trois jours, et livre enfin une bataille générale sur les bords de l'Antieman.

C'était à la date du 18. L'aile gauche des ennemis était commandée par Jackson; Hooker engage le combat avec ce général qui faiblit bientôt. Hooker fait des prodiges de valeur, il va même jusqu'à la témérité; mais il tombe grièvement blessé et dès lors Jackson reprend l'avantage. Burnside se distingue, lui aussi par sa bravoure; il repousse les confédérés malgré leurs vives attaques, oblige Lee à repasser le Potomac et à rentrer dans la Virginie.

Les fédéraux comptent deux nouveaux succès, l'un à Cornilh et l'autre à Gerryville. Braxton-Bragg depuis longtemps était heureux dans cette partie du Kentucky qui se trouve au nord du Mississipi, mais Rosencranz le bat et le force d'abandonner ses positions.

Ce fut à cette époque que l'on projeta une expédition contre Richmond, la

capitale des Etats confédérés. Le général Mac-Clellan remit le commandement en chef de l'armée du Potomac à Burnside.

Celui-ci accepta la responsabilité et s'occupa activement du passage de ses troupes sur le Rappahannock qui, à l'endroit où il voulait le traverser, compte 170 mètres de profondeur. Cette première difficulté vaincue, il fallait encore prendre Fredericksburg pour arriver jusqu'à Richmond.

C'était là vraiment une tâche à la hauteur des plus grandes audaces.

BATAILLE DE FREDERICKSBURG.

On commença par transporter le matériel de ponts, on braqua 178 canons sur Fredericksburg, et l'on se mit en devoir de rétablir le pont du chemin de fer.

Les séparatistes répondirent à ces préparatifs par une décharge qui obligea les ouvriers à s'éloigner. Le général Burnside ordonna alors de bombarder la ville, et l'on essaya de reprendre les travaux ; mais le feu des confédérés était si terrible que de nouveau il fallut les abandonner. Plusieurs fois les fédéraux firent de nouveaux essais infructueux, et l'on comprit qu'il fallait détourner l'attention des Sudistes par une manœuvre hardie.

Cent cinquante volontaires s'embarquèrent dans de petits bateaux, et au milieu d'une grêle de balles ils atteignirent la rive opposée. Cette opération permit aux Nordistes de terminer deux ponts et de pénétrer dans la ville.

Les confédérés avaient envoyé des forces au bas de la rivière, ne s'attendant pas à ce que l'armée du Nord passerait toute entière devant Fredericksburg ; de son côté, Burnside voulait séparer ces mêmes troupes ennemies de celles placées sur les hauteurs ; mais, malgré l'énergie de son attaque, il ne put arriver à ce but.

L'artillerie des séparatistes décima les fédéraux qui se trouvaient pris entre deux feux. Burnside comprit que résister plus longtemps serait la ruine complète de son armée, aussi se hâta-t-il de repasser les ponts.

Les confédérés le laissèrent tranquillement opérer sa retraite.

Il perdit 12,000 hommes à cette funeste bataille.

Burnside avait eu contre lui non-seulement des forces supérieures, mais encore la position avantageuse de son ennemi, et cependant il se retirait comme le lion blessé, mais non vaincu, effrayant encore dans sa faiblesse.

Sherman, le 27 décembre, avait éprouvé le même sort devant le fort Wicksburg : Ses pertes furent très-importantes, car il se battit longtemps et avec un grand courage, mais un obstacle imprévu l'arrêtant dans sa marche le força de s'éloigner.

Dans le Tennessee, cinquante mille hommes, sous les ordres du général unioniste Rosencranz se trouvent en présence de cinquante mille hommes commandés par le général séparatiste Braxton-Bragg qui devait, disait-il, «purger l'Amérique des armées fédérales. »

On livre la sanglante bataille de Mufrestoro qui, comme tant d'autres, est, le premier jour, fatale pour le Nord ; 35 canons tombent au pouvoir des ennemis, l'aile droite est enfoncée, culbutée ; c'est en vain que les fédéraux cherchent à se défendre; l'élan des séparatistes est irrésistible, il faut plier quand même. Courage, énergie ne servent de rien. Une sorte de fièvre s'est emparée de l'armée de Braxton-Bragg: aucun obstacle, aucun danger ne peut l'arrêter. Les fourgons, les ambulances, les magasins volants, tout le matériel d'armée tombe au pouvoir des Sudistes.

Enfin, la nuit vient, il faut suspendre le combat ; mais les deux armées restent en présence. Les unionistes savent qu'ils ont un désastre à réparer; les confédérés veulent profiter d'une victoire, chèrement acquise, en finissant d'écraser l'armée ennemie.

Pendant deux jours entiers la bataille continue sans amener pourtant de résultat décisif. Le troisième jour, Rosencranz, qui avait concentré ses forces, assuré ses lignes, prévu le fort et le faible de sa position, engage lui-même le combat. Sa valeur électrise l'armée placée sous ses ordres, son habileté comme général assure la victoire : il va toujours en avant. Son adversaire faiblit et fait des efforts inutiles pour conserver les positions qu'il occupe. Rosencranz le poursuit, le bat sur chaque point, et l'oblige à se retirer à quarante milles en arrière.

Ces journées successives coûtèrent aux deux armées 20,000 combattants; elles commencèrent le 7 janvier.

Le général Burnside comprit, après l'affaire de Fredericksburg, qu'il ne pouvait conserver le commandement en chef de l'armée du Potomac. Il remit ses pouvoirs à Hooker, qui employa trois mois entiers à la réorganisation des malheureuses troupes commandées tour à tour par M. Dowel, M. Clellan et Burnside.

Hooker, lorsque ce laps de temps fut écoulé, voulut reprendre l'offensive. Il pensa tout d'abord à déloger les Sudistes des hauteurs fortifiées de Fredericksburg; mais craignant d'avoir le sort de Burnside, il employa une ruse de guerre qui réussit complétement.

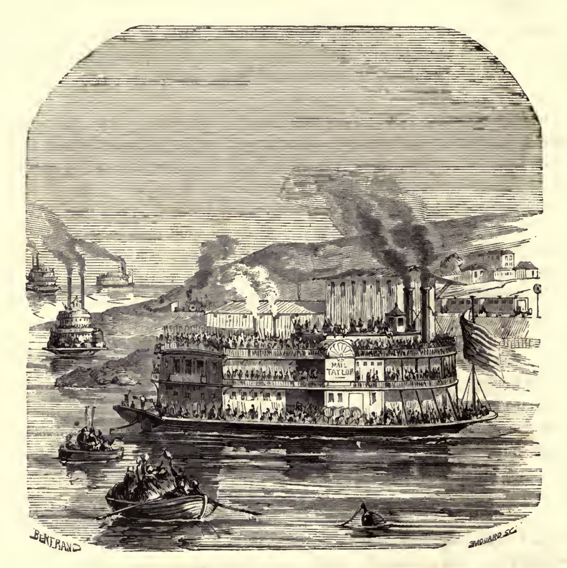
Il passa le Rappahanock, et sembla vouloir se diriger sur Richmond. Lee, se croyant obligé d'abandonner sa position pour arrêter Hooker, descendit des hauteurs et amena son armée sur la route. Le général unionniste ne perdit pas une minute, il donna l'ordre à Sedgwich, un de ses lieutenants, d'occuper les postes évacués, et attaqua avec sa cavalerie l'arrière-garde des ennemis. Lee continua son mouvement, laissa Sedgwich s'installer sur les hauteurs et vint camper sur la route.

Le 3 mai, une grande bataille s'engagea près de Chancellorsville. Jackson, général confédéré, chargea avec fureur. Les cris que poussaient ses soldats effrayèrent les fédéraux, qui, ahuris, ne trouvèrent d'autre parti à prendre que de fuir dans le plus grand désordre.

Au milieu de ce désastre, Hooker perdit la tête. Il ne chercha même pas à

rallier ses troupes, qu'il laissa canonner par les batteries ennemies cachées dans le bois. Enfin, après plusieurs heures d'un combat où les confédérés eurent tout l'avantage, le général unioniste se rapprocha de la division commandée par Beng, qui seul se battait vaillamment et faisait tous ses efforts pour contenir les séparatistes.

La nuit suspendit la bataille.



Bateaux à vapeur construits pour le transport des troupes fédérales.

Les fédéraux éprouvèrent des pertes très-grandes, mais ce n'était rien encore auprès de celles qu'ils devaient subir le lendemain. Ils campèrent sur la route de *Plane-Road*.

Le 4, à 8 heures du matin, Jackson recommença à ouvrir le feu, puis il se précipita sur l'armée ennemie, et porta, par la vigueur de son attaque, la terreur dans les rangs unionistes.

Lee, pendant ce temps, faisait de nombreux efforts pour débusquer Sedgwich. Il y parvint après plusieurs heures d'un combat dans lequel il perdit, par suite

de l'énergique résistance des fédéraux, un grand nombre de ses soldats. Ce succès, quoique chèrement acheté, permit à Lee de disposer des batteries et de recommencer, comme la veille, à canonner les Nordistes, qui perdirent dans cette bataille 25,000 hommes.



Le général Lee.

Les confédérés avaient vaincu, mais la perte de dix batailles leur aurait été moins funeste peut-être que celle qu'ils firent en la personne de Jackson.

Ce général semblait être l'incarnation de la victoire pour le Sud. Partout où il se trouvait, les armées séparatistes étaient certaines du succès. Lui mort, la fortune devait abandonner les sécessionistes.

Lee, sur un ordre du président Jefferson Davis, porta la guerre dans l'intérieur même des pays appartenant au Nord.

Son plan était de prendre Washington.

Pour cela il traverse la vallée de Shenandoah, passe le Potomac et se dirige sur la capitale.

Hooker comprit, comme l'avait fait Burnside, qu'après sa défaite il lui fallait remettre le commandement en d'autres mains.

Un jeune général, complétement inconnu, est investi, par ordre de Lincoln, de tout pouvoir sur l'armée qu'avait si mal conduite le *Batailleur*.

Le 2 juillet, une bataille est livrée qui doit décider du sort de la capitale des États-Unis.

Les fédéraux s'emparent du village de Gettysburg. Bientôt ils sont repoussés et poursuivis par les confédérés qui prennent un moment l'avantage pour le reperdre ensuite. Longstreet, un des meilleurs généraux de l'armée du Sud, s'élance sur les Nordistes, les culbute, en fait un carnage effroyable ; mais il est obligé de s'arrêter ; le feu des batteries du général Meade est si terrible qu'il décime plus de la moitié des divisions du général séparatiste.

Lee, en voulant s'emparer du cimetière où se trouve l'artillerie ennemie, perd ses meilleurs soldats, et bientôt se voit obligé de battre en retraite.

Il passe le Potomac sans être inquiété par les fédéraux, et c'est le grand reproche que l'on fit au général Meade.

On l'accusa de n'avoir pas su profiter de sa victoire.

A cela il est facile de répondre.

Le général Meade pensait comme ses prédécesseurs.

Pour lui, la guerre entreprise par les confédérés était préjudiciable aux intérêts de tous. Si le Nord, puissant et riche, était dans un état de souffrance par suite de ces batailles multipliées, le Sud devait souffrir bien davantage encore.

N'était-ce pas la ruine des deux pays que ces armées qui, à peine sur pied, se trouvaient décimées ?

N'était-il pas horrible d'égorger des hommes auxquels on donnait le nom d'amis, de frères, quatre ou cinq années auparavant ?

Poursuivre une victoire, lorsque de sang-froid on voyait les pertes subies de part et d'autre, n'était-ce pas le comble de la cruauté ?

Faiblesse ! dira-t-on. Eh bien soit, faiblesse, nous préférons ce mot à celui que l'on aurait pu appliquer si les généraux unionistes avaient agi différemment.

Pour nous, la raison humanitaire est là qui doit présider à toutes nos actions ; pour nous, nous pensons que, même après la victoire, il faut considérer

chaque créature comme faisant partie de ce grand tout auquel Dieu a défendu de toucher.

Le Nord attaqué par le fer et le feu ne devait et ne pouvait répondre que par le feu et le fer. Il se trouvait dans la nécessité de manquer à la loi générale de Dieu, loi qui ne peut cependant exister lorsqu'il y a cas de légitime défense ; mais il devait le faire loyalement, noblement, c'est-à-dire en s'efforçant de vaincre les ennemis qui venaient l'attaquer, mais en ne profitant pas de sa victoire pour écraser ensuite ces mêmes ennemis.

Du reste, ont-ils jamais manqué d'énergie, de courage, ces généraux que l'on accuse ? Ont-ils jamais refusé une bataille? Ne se sont-ils pas toujours conduits honorablement sur le champ du combat?

Courage, énergie, savoir, ils possédaient tout cela; mais leur plus beau titre à l'admiration des hommes, c'est leur magnanimité.

Ils n'étaient d'ailleurs que la représentation vivante de la pensée de Lincoln.

« Nous combattons contre nos frères, il faut les vaincre. Attaqués, nous sommes obligés de nous défendre; cependant notre affection pour ceux qui croient avoir à se plaindre de nous ne doit pas diminuer. »

Grant avait été chargé par le Président du Nord de s'emparer de Wicksburg.

Malgré les difficultés que présentait cette opération, il voulut s'ouvrir un passage par la rivière Rouge.

Efforts inutiles !

Il veut faire traverser l'amiral Porter avec les canonnières, sous le feu des batteries ennemies.

Ce plan ne réussit pas.

Farragut arrive à son secours. Grant transporte alors son armée devant Port-Gibbon, qu'il enlève. Il s'empare également de Jackson, livre et gagne une bataille à Champson-Hills, puis revient devant Wicksburg qui résiste.

Pimberton, cependant, se rend trois mois après avec trente mille hommes.

Devant Charleston, le général Gilmore pousse plus vivement que jamais l'état de siége.

Il oblige les conférérés à évacuer le fort Wagner.

On organise des batteries contre le fort Sumpter, qui bientôt est complétement démantelé.

Une sorte de combat singulier est engagé entre les navires cuirassés et les forts défendant Charleston. Malgré les prodiges d'habileté des fédéraux, la capitale du Sud continue à tenir bon, et les attaques réitérées des soldats de débarquement demeurent infructueuses.

Dans le Tennessee, Rosencranz, après la bataille de Murfresboro, marche vers le Sud. Il rencontre les armées de Bragg, de Longstreet et de Hood sur la petite rivière de Chickahominy.

Rozencranz, battu, est obligé de se réfugier sous les murs de Chattanaoga.

Le général Thomas, qui commandait la ville, fit heureusement une défense si

belle, qu'il sauva Rosencranz et qu'il obligea les confédérés à se retirer à quelques milles et à entreprendre un siége régulier. Ce siége durait depuis plusieurs jours lorsque Sherman et Hooker arrivèrent et battirent complétement les séparatistes sur les hauteurs de *Missionary Rdige* et de *Lookout Mountuwr*.

Avant cette bataille, Longstreet avait quitté l'armée de Brag et s'était dirigé vers Knoxville pour chasser Burnside. Il ne put y parvenir.

La campagne de 1863 était terminée.

On ne doit compter sur une reprise vigoureuse qu'au printemps prochain. *Cedant arma togæ*. Au moment où les armées sont réduites au repos, le gouvernement de Washington, par la voix du président Lincoln, fait un nouvel appel à la concorde. Il proclame l'amnistie pleine et entière pour tous ceux qui voudront rentrer dans l'Union. Cette proclamation est mal reçue dans le Sud, qui se croit humilié en pensant qu'on lui accorde un pardon alors qu'il nè se bat que pour soutenir la cause de justice, qu'il croit être la sienne.

Des deux côtés on se prépare à la lutte et on attend la belle saison. Les fédéraux poursuivent toujours le siége de Charleston, qui est bombardé par Gilmore le 24 et le 25 décembre, repris le 12 janvier, sans grand résultat.

La cavalerie fédérale remporte une victoire complète, le 27 décembre, sur la cavalerie confédérée à dix milles de Sevierville, et Maccook chasse les Sudistes de leurs positions, leur prend deux canons et fait 100 prisonniers. Les rebelles s'emparent de Scottseville dans le Kentucky, et de Memphis sur le Mississipi, mais ce ne sont là que des avantages partiels qui n'amènent aucun résultat sérieux.

Dans le mois de février 1864, Lincoln ordonne une nouvelle levée de 200,000 hommes. Le Nord s'agite déjà pour les prochaines élections présidentielles et la convention du Maryland porte comme candidat à la présidence le citoyen Abraham Lincoln. Le général Mac Clellan est choisi par les démocrates.

Au moment où va s'ouvrir la campagne de 1864, le gouvernement fédéral avait définitivement reconquis le Tennessee, le Mississipi, l'Arkansas, la Louisiane, une partie de la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud, de la Géorgie, de la Floride.

Le Sud s'arme pour le combat, et son président, Jefferson Davis, annonce par une proclamation énergique la prochaine ouverture de la campagne. Jamais le président de la confédération sudiste n'avait montré tant de confiance : « Soldats, dit-il en s'adressant à l'armée, un succès assuré couronnera notre sainte lutte pour la liberté, l'indépendance et tout ce qui rend la vie chère à des hommes honorables. »

Mais ces hommes honorables du Sud, que pensaient-ils de la liberté des nègres dont ils avaient fait un bétail humain, pour lesquels ils avaient en Virginie des haras fournissant d'esclaves toute l'Amérique du Sud ? Jefferson Davis et ses concitoyens comprenaient à leur manière la liberté et l'indépendance des autres quand ils faisaient fouetter jusqu'au sang l'esclave paresseux ou rebelle, lorsqu'ils lui passaient au cou le collier de force à trois branches qui garantissait le

maître contre le marronnage, et était destiné à empêcher le nègre de courir les bois.

Etrange amour de la liberté et de l'indépendance que celui qui consiste à ravir aux autres celle-ci et celle-là.

L'humanité aurait à rougir si une pareille cause, parce qu'elle se pare des mots de liberté et d'indépendance, en venait un jour à triompher.

Si les Sudistes sont assurés du succès, les fédéraux vont essayer de l'amener dans leur camp.

Meade prélude à la campagne du printemps et passe le Rapidan le 27 février. Il se dirige sur Richmond où va arriver également le général Kilpatrick, dont la mission est de couper le chemin de fer et les communications télégraphiques, qui relient la capitale confédérée au sud. Meade tourne l'armée de Lee et pousse sa cavalerie jusque sous les murs de Richmond. Les habitants sont épouvantés de tant d'audace et ne se rassurent qu'en voyant arriver de puissants renforts qui les débarrassent des attaques du général nordiste.

Le gouvernement de Washington a résolu d'en finir avec la rébellion, de frapper de grands coups et pour cela de choisir une main vigoureuse dans laquelle seraient concentrées toutes les forces fédérales. Lincoln appelle au commandement suprême de l'armée le major général Grant, qu'il nomme lieutenant général et dont la nomination est confirmée par le Sénat. Le haut grade de lieutenant général avait été créé exceptionnellement pour le général Scott.

Le nouveau généralissime, Ulysse Grant, a aujourd'hui quarante-trois ans. Il est né le 27 avril 1822, à Point-Pleasant, dans l'Ohio. En 1839, il entrait à l'école militaire de West-Point, d'où il sortait second lieutenant du 4e régiment d'infanterie. Dans la campagne du Mexique, il gagna sur le champ de bataille ses épaulettes de lieutenant et de capitaine. Mais une fois la guerre finie, il se trouva que l'existence de garnison ne lui plut guère, et, comme beaucoup d'autres aux Etats-Unis, il rentra dans la vie civile pour se faire fermier dans l'Illinois et directeur d'une corroierie. Lorsque la guerre éclata, il offrit son épée à la République et fut nommé colonel du 24e régiment des volontaires de l'Illinois. Après la prise du fort Donelson, le Président lui confia le grade de major général. En le choisissant aujourd'hui comme lieutenant général, Lincoln n'a fait que donner raison à la grande popularité dont Grant jouit dans tous les Etats du Nord. Le Président ordonne une nouvelle levée de 200,000 hommes. Il fallait agir promptement et puissamment. Grant prend en main l'armée du Potomac et fait confier le commandement des armées du Tennessee, de l'Ohio et de l'Arkansas au *terrible marcheur*, le général Sherman. Il se rend à son quartier général vers le milieu de mars, s'occupe de la réorganisation de ses troupes et donne ses instructions aux généraux placés sous ses ordres.

De leur côté, les confédérés ne restent pas inactifs. Lee fait construire d'imposantes fortifications aux abords de Richmond et sur le chemin de fer. Ces

fortifications traversent le fleuve Rapidan à 80 milles de la capitale. Lee occupe ses anciennes lignes du Mississipi sur les rivières Bihlok et Yazoo.

Richmond est menacé. Grant marche en suivant le cours du Rapidan; Smith, par la péninsule, Burnside par la Caroline du Nord.

Le général confédéré Forrest prend d'assaut le fort Pillow, sur le Mississipi, et fait tuer la garnison, qui se composait de 600 hommes, dont 300 et plus étaient des noirs. Il fait égorger même les malades dans leurs lits et brûler les ambulances.

Le soir du 4 mai, la grande armée fédérale avait passé le Rapidan sur des ponts de bateaux. Le jeudi 5, les deux armées sont en présence. A six heures du matin les éclaireurs apprennent aux fédéraux que les troupes de Lee s'avancent en masse. Grant et Meade font couronner les hauteurs qui dominent les deux routes suivies par l'ennemi. Les rebelles étaient fortifiés et retranchés sur une colline boisée. Il était une heure de l'après-midi et l'action était engagée au centre. Un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie fit rage pendant plus d'une heure. Les confédérés se retirèrent pour opérer un mouvement de conversion qui allait leur permettre de se placer entre Hancock qui arrivait pour faire sa jonction avec Grant. La division fédérale, sous le commandement de Getty, partit au pas de course pour déjouer cette tentative. L'armée unioniste put se former en bataille et la lutte dura jusqu'à la nuit.

Le lendemain le combat recommence avec un acharnement dont on n'a pas encore vu d'exemple. Le brigadier général Wadsworth est tué d'une balle qui l'atteint au front. Le général Web est blessé. Les rebelles sont repoussés sur tous les points et laissent le général Jones tué sur le champ de bataille. Seymour et Shaler sont prisonniers. Le combat du samedi s'est borné à un simple engagement de cavalerie qui eut lieu à Todd's Tavern. Les deux armées se retrouvaient en présence, les séparatistes courant sur les hauteurs de Spottsylvania, les unionistes campés à deux milles et demi de cette place. Le dimanche matin, la lutte recommence avec une ardeur qui se soutient jusqu'à midi, quoique les deux armées soient également épuisées. Un duel d'artillerie signala cette journée, qui se termina par une forte reconnaissance de cavalerie exécutée à 7 heures du soir. Le lundi matin, le major général Sedwick est tué dans les rangs des fédéraux. Le 9, les deux armées se reposent pour reprendre la lutte le lendemain. Elle s'engage sur toute la ligne. Burnside lance toutes ses troupes, enfonce les lignes des rebelles, leur prend trois brigades entières et quatre pièces d'artillerie. A la fin de la journée, Burnside occupait les retranchements derrière lesquels s'étaient abritées au commencement les troupes de Longstreet. Le combat le plus terrible et le plus décisif de la *bataille de Wilderness*, comme on l'a appelée, fut celui du jeudi 12 mai.

A quatre heures et demie du matin, Hancock a attaqué l'ennemi en face de lui, a fait jouer son artillerie, puis exécuté une charge irrésistible au cœur de

la position. Johnson, un des meilleurs généraux sudistes, est un moment fait prisonnier, avec la plus grande partie de la brigade Stonewall.

A six heures et demie du soir, Grant annonçait lui-même les résultats à Washington, par cette dépêche : « Le huitième jour de la bataille se termine laissant « entre nos mains trois à quatre mille prisonniers, dont deux officiers d'artillerie « et plus de trente canons.

« L'ennemi est obstiné, et semble avoir trouvé son dernier retranchement.

« Nous n'avons pas perdu de corps, pas même une compagnie, tandis que « nous avons détruit et pris une division, une brigade et un régiment ennemis.

« U. Grant. »

Après ces grandes journées de la bataille de Wilderness, Grant et Lee font assaut de tactique militaire pour se surprendre l'un l'autre ; mais tout se borne à des reconnaissances, et aucune action sérieuse n'est engagée.

Les nouvelles du sud-ouest sont favorables aux fédéraux. Le général Johnston bat en retraite devant Sherman.

Le 23 mai, Grant annonce que Lee a abandonné la ligne du North-Anna et opère sa retraite sur Richmond.

Le bombardement de Charleston est repris le 22. Un monitor fédéral vient mouiller en rade, et tout annonce dans les mouvements de la flotte unioniste, que des opérations importantes se préparent. Grant se rapproche de plus en plus de Richmond et refoule les confédérés vers les fortifications de la ville.

Buttler, qui se trouve à Bermuda-Hundred, parvient, le 1er juin, à culbuter les confédérés, qui essayaient de tourner sa gauche.

A ce moment, les efforts militaires, faits par les fédéraux pour écraser la rébellion, se traduisent en une dépense de 2 millions de dollars, soit près de 11 millions de francs par jour.

Le 19 juin, un dimanche, les Américains livraient un combat naval en rade de Cherbourg. A onze heures, 30 minutes, l'*Alabama,* navire confédéré, armé de 10 à 12 canons de fort calibre, et commandé par le capitaine Semmes, était sorti de rade. A midi et 10 minutes, le *Kearseage*, corvette des Etats-Unis, qui portait 13 canons et 165 hommes d'équipage, et que commandait le capitaine Winslow, s'est dirigé immédiatement sur le navire sudiste et a commencé à le canonner. Le duel maritime a duré une heure. A la suite de ce duel, l'*Alabama* avait reçu plusieurs boulets qui le coulaient à cinq milles de la côte.

Grant livre un nouveau combat le 3 juin, et parvient à tourner le flanc de l'ennemi et à s'établir dans une partie de ses lignes avancées. Cet engagement n'a eu d'autre résultat que d'affaiblir les séparatistes.

Le 7 juin, la Convention nationale unioniste, réunie à Baltimore, adopte par acclamation la candidature de M. Lincoln pour la présidence, et celle de M. Andrew Johnson pour la vice-présidence des Etats-Unis. Baltimore est la

capitale de cet Etat de Maryland, qui votera en octobre sur l'adoption ou le rejet de la nouvelle constitution qui abolit l'esclavage.

C'est dans le Maryland que le gouverneur de l'Etat a pu publier la nouvelle loi fondamentale, et la mettre en vigueur à partir du 1er novembre 1864, cette loi dont l'article unique se résume en cette phrase :

« *A partir de ce jour, 1er novembre, il n'y a plus d'esclaves dans le Maryland.* »

Le sénat adopte, dans sa séance du 23 juin, un bill de la chambre, ayant pour but d'abroger les lois de 1793 et de 1850, sur l'extradition des esclaves, loi qui était un sujet de honte pour l'Union, quoique, depuis l'avénement de Lincoln, elle n'eût que peu de valeur et pas d'application.

Nous ne pouvons passer sous silence les conférences qui eurent lieu à cette époque en vue du rétablissement de la paix en Amérique.

Des hommes influents appartenant au Sud, MM. Clay, Thompson, Holcomb et Sanders, se réunirent, à Cliffton-House, à plusieurs membres du parti démocrate, ayant à leur tête M. Horace Greeley.

Les représentants des deux partis n'avaient, disent les uns, que des titres semi-officiels, ils n'agissaient, disent les autres, qu'à titre officieux.

La réponse de Lincoln aux propositions des confédérés posa comme bases essentielles : le rétablissement de l'Union et l'abandon complet de l'esclavage. Le Sud ne devait jamais céder sur ce dernier point. Les conférences pacifiques n'aboutirent pas.

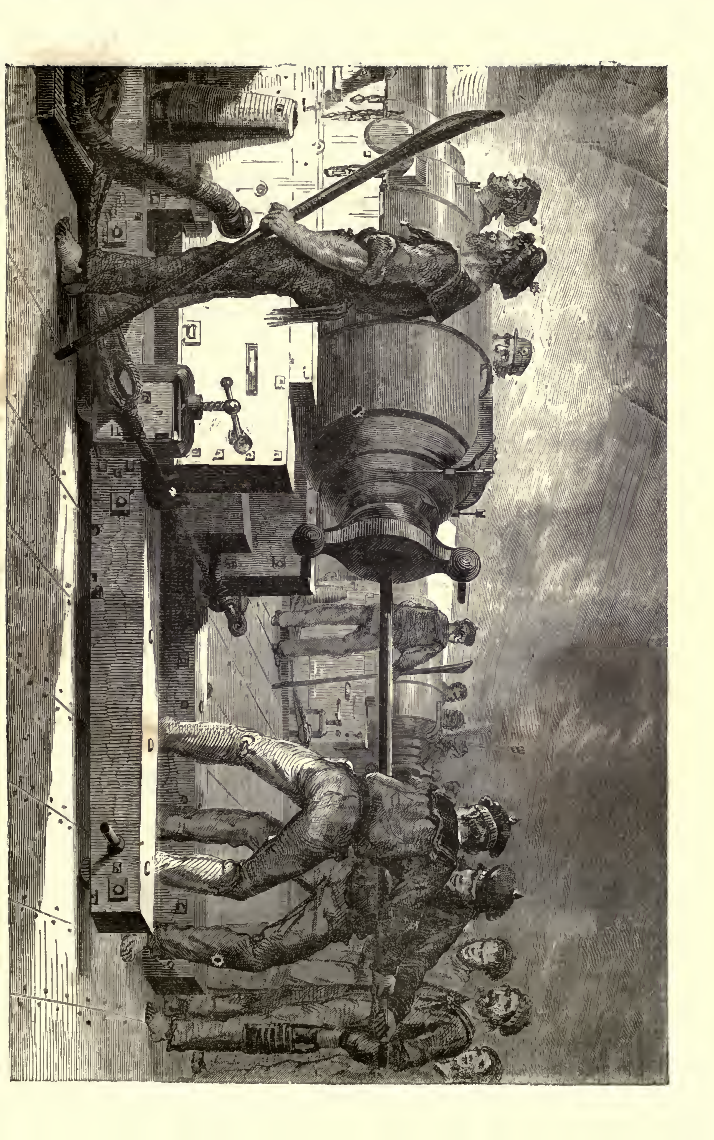
Les armées fédérales reprennent vigoureusement l'offensive. Sherman, qui est toujours en Géorgie, parvient à enfermer Johnston dans les fortifications d'Atlanta. Johnston, accusé d'incapacité, est remplacé par le général Hood, qui se trouve à la tête de 60,000 hommes, et inaugure son commandement par une défaite que lui fait subir Sherman. Ce succès, obtenu le 21 juillet, amène les fédéraux sous les murs d'Atlanta, centre des opérations dans les Etats cotonniers.

Grant n'attendait qu'une chose pour commencer le siége de Petersburg, c'est que Sherman se fût solidement étabi à Atlanta. De ce point, son lieutenant, en cas d'une victoire, pouvait couper la retraite aux confédérés vaincus.

Lincoln lance un nouvel appel de cinquante mille hommes, « afin de recruter et de maintenir la force des armées en campagne, pour les garnisons et les opérations militaires qui peuvent être requises dans le but de supprimer la rébellion, et de rétablir l'autorité du gouvernement des Etats-Unis dans les Etats insurgés. »

Le 30 juillet au matin, Grant attaque les fortifications de Petersburg, avec 94 gros canons et 15 mortiers. A quatre heures du matin, une mine fait sauter un fort, qui ensevelit sous ses décombres tout un régiment de la Caroline du Sud. L'attaque a commencé une heure après, et Burnside s'est emparé des ruines du fort et des retranchements de chaque côté. Le combat a été des plus acharnés, et les confédérés ont laissé 5,000 hommes sur le champ de bataille.

Pour aider puissamment le plan combiné par Grant, le gouvernement de Was-



hington vient d'organiser un département militaire, comprenant le nord de la Virginie, le Maryland, le sud de la Pensylvanie et le district de la Colombie. Le général Hooker est nommé commandant en chef de ce département et chargé d'attaquer Richmond du côté du nord.

Le vieil amiral Farragut entre, avec la flotte fédérale, dans la baie de Mobile, dont il poursuit le siége. Sherman est toujours devant Atlanta. Il a réussi, le 13 août, à s'emparer de la ligne des fossés à tirailleurs, et s'y est maintenu. Il finit par s'en emparer.

Atlanta était le cœur de la confédération du Sud; il reste encore à prendre la tête, Richmond.

A Petersburg, les confédérés attaquent Warren, qu'ils ne parviennent pas à déloger après trois jours de combats, mais auquel ils font perdre 3,000 hommes. Grant leur fait chèrement payer ce succès passager. Dans plusieurs engagements, livrés sur la route de Weldon, il leur met 10,000 hommes hors de combat.

Le président Lincoln ordonne un jour de prières et d'actions de grâce pour remercier Dieu des succès obtenus à Atlanta et devant Mobile.

Le Nord, à l'heure qu'il est, a reconquis plus des deux tiers des États rebelles; il a repris le cours du Mississipi et maintenu un grand blocus effectif. Il vient d'occuper Atlanta, au cœur de la Géorgie, l'État le plus puissant du Sud; il a réussi à isoler complétement Richmond; sa flotte tient la ville de Mobile sous ses canons, et s'est rendue maîtresse de la baie. Encore un effort, et le Sud sera vaincu.

Le 19 septembre, Sheridan livre bataille au général Early, dans la vallée de Shenandoah, sur les bords de l'Opoquan, près de Winchester. Le général confédéré Early commandait 27,000 hommes; les forces de Sheridan s'élevaient à 30,000 hommes. L'action a duré depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir. Les séparatistes sont complétement défaits, perdent 5 canons, 15 drapeaux, et laissent 2,500 prisonniers entre les mains des fédéraux.

Des renforts arrivent de tous côtés à Grant, qui se dispose à en finir avec la rébellion en Géorgie. La ville de Petersburg est soumise à un bombardement continu. Le 30 septembre, les fédéraux emportent les deux premières lignes de défense de la place. Birney, qui a traversé la rivière James, s'avance sur Richmond, dont il approche jusqu'à une distance de deux milles.

Le 27 octobre, Grant fait une reconnaissance générale. L'impatience du Nord voudrait le voir agir plus activement, mais son plan est résolu, il ne cédera pas aux gens pressés. Réduire Richmond par la disette est un procédé beaucoup plus rationnel que de risquer une attaque contre des troupes supérieurement retranchées. D'ailleurs ses lieutenants font de la besogne pour lui.

Sur mer les confédérés éprouvent un échec. Leur dernier navire est capturé dans le port de Bahia, ce qui amène un échange de notes diplomatiques entre le gouvernement des Etats-Unis et le gouvernement brésilien, qui toujours avait été favorable à la cause du Sud.

La *Florida* était dans le port pour se réparer; dans ce même port se trouvait la corvette fédérale le *Wachussett.* Dans la nuit du 6 au 7 octobre on s'aperçut, à bord du navire séparatiste, que le bâtiment ennemi filait ses amarres. On appela les hommes, qui se mirent à leur poste, et au même instant la *Florida* fut entourée de chaloupes. Bientôt le *Wachussett* arriva et se jeta sur la poupe du navire confédéré, qui eut un mât brisé par une décharge à mitraille, puis les gens du bâtiment fédéral se précipitèrent sur le pont et s'emparèrent, après un rude combat à l'arme blanche, de la corvette séparatiste.

Un canot appartenant à la division navale brésilienne fut envoyé pour prévenir le *Wachussett* que, s'il ne cessait pas son attaque, on allait le couler.

Le navire fédéral passa une amarre à la *Florida* et disparut avec sa prise.

Les débats diplomatiques durèrent longtemps. Le Brésil demandait une réparation au gouvernement des Etats-Unis. De son côté, ce gouvernement se plaignait amèrement de la conduite tenue par la flotte neutre. Il avait en cela parfaitement raison, car lorsque le *Wachussett* se retira du port de Bahia, il eut à essuyer huit décharges, qui portèrent toutes et qui lui firent subir de grosses avaries. Enfin, après des discussions très-longues, satisfaction fut donnée de part et d'autre.

A cette époque, ce qui préoccupait surtout les esprits était la réélection d'un nouveau président des Etats-Unis.

Plusieurs candidats se présentaient, mais le concurrent sérieux de Lincoln était Mac Clellan.

Une majorité de 400,000 voix en faveur d'Abraham Lincoln, tel fut le résultat de l'élection.

Le Kentucky, le New-Jersey et le Delaware votèrent pour le général Clellan, mais n'ayant en tout que 2,000,000 d'habitants, ils ne pouvaient faire triompher leur candidat qui, du reste, n'avait aucun antécédent politique et représentait, dans le Nord, l'aristocratie ou l'esclavagisme.

Lincoln, au contraire, représentait le parti vraiment et justement républicain. Homme du peuple lui-même, ayant souffert et travaillé comme le plus humble des sujets des Etats de l'Union, ne s'étant élevé à cette haute position de chef de plusieurs millions d'hommes que par le courage et la persévérance, il comprenait et partageait les besoins de ceux qui se confiaient à lui.

Sa réélection était significative, et pouvait se résumer en ces quelques mots : Triomphe de la liberté sur l'esclavage.

Un important avantage est remporté à Plymouth par les fédéraux. Après quelques jours de combats et d'escarmouches, ils s'emparent de cette place qui, cependant, était défendue par le bélier *Albermale.* Notons une tentative audacieuse et heureuse du lieutenant Cushing, qui n'hésita pas à remonter le Roanoke au milieu de la nuit, accompagné seulement de douze hommes, à s'avancer auprès de l'*Albermale*, au milieu d'une grêle de balles, et à plonger une torpille sous le bélier.

Cette énergique manœuvre procura aux fédéraux l'entrée de Plymouth.

Le gouvernement des Etats-Unis reçut, le 22 novembre, une dépêche lui annonçant que le général Sherman avait divisé son armée en deux parties. L'une marchait sur Macon, l'autre sur Augusta. Elles devaient se rejoindre à Milledgeville et de là se porter sur Charleston.

Les confédérés voulaient depuis longtemps s'emparer de New-York, mais ils ne pouvaient songer à attaquer ouvertement cette ville; aussi eurent-ils recours à l'incendie. Dans la nuit du 25 au 26 novembre, plusieurs grands établissements, situés sur différents points de la ville, prirent subitement feu. Les secours arrivèrent si promptement et furent si intelligemment distribués, que la tentative des sudistes resta infructueuse.

Les confédérés éprouvèrent à la fin de l'année un échec devant Nashville qu'ils assiégeaient, et qui était défendue par le brave et intrépide général Thomas.

Voici la dépêche qui fut expédiée par le général unioniste à son gouvernement :

Nashville, 15 décembre, 9 heures du soir.

« J'ai attaqué l'ennemi ce matin, et je l'ai repoussé jusqu'à la route de Franklin, à une distance d'environ huit milles.

« Nous avons capturé le quartier général et les wagons de Chalmer, vingt wagons, de quinze cents à deux mille prisonniers, et seize pièces de canon.

« Nos troupes se sont bravement comportées et ont enlevé à la baïonnette les retranchements des rebelles.

« J'attaquerai de nouveau l'ennemi demain, s'il est disposé à s'arrêter et à livrer bataille; et s'il bat en retraite pendant la nuit, je le poursuivrai, tout en envoyant un corps de cavalerie sur ses derrières, afin de détruire, s'il est possible, ses convois d'approvisionnement.

« Georges H. Thomas, *major géneral.* »

Le lendemain, nouvelle bataille également heureuse pour les fédéraux, ainsi que le constate une seconde dépêche du général Thomas :

Nashville, 16 décembre, 6 heures du soir.

« Une bataille terrible a été renouvelée aujourd'hui. Hood se retire, mis en déroute. Nos forces le poursuivent vigoureusement. Nous avons capturé quarante caissons et nous continuons à taire de nombreux prisonniers.

« Georges H. Thomas. »

PRISE DE SAVANNAH. — BOMBARDEMENT DE WILMINGTON. — BATAILLE DE NASHVILLE. — ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DANS LES ÉTATS-UNIS.

Sherman, qui s'était emparé du fort Mc. Allister, sur la rivière Ogeechee, au confluent des deux rivières Albany et Savannah, assiége vigoureusement la ville de ce nom et s'empare de cette place dans la matinée du 21 décembre. Il détruit

du coton pour 40 millions de dollars, capture 1,000 nègres et fait 4,000 prisonniers; la prise de la ville lui livre en plus 40 canons.

Le lendemain, Sherman victorieux écrit cette dépêche au président Lincoln :

Savannah, 22 décembre.

« Permettez-moi de vous offrir, comme présent de Noël, la ville de Savannah, avec cent cinquante pièces de grosse artillerie, une grande quantité de munitions et environ vingt-cinq mille balles de coton.

« W.-T. SHERMAN, *major général.* »

Les rebelles avaient fait sauter les béliers cuirassés qui se trouvaient dans le port et brûlé l'arsenal. Savannah était la métropole commerciale de la Géorgie, et l'une des plus importantes villes du Sud sur l'Atlantique.

Il ne reste plus aux confédérés, comme port d'approvisionnement, que la ville de Wilmington, dans la Caroline du Nord. L'amiral Porter et le général Buttler vont se charger de la prendre. Ils commencent le bombardement, le maintiennent irrésistible pendant cinquante-quatre heures, le 24 janvier et jours suivants. Les confédérés la croyaient imprenable, mais leur général Hode sera obligé de la rendre aux fédéraux.

Pendant que Sherman ajoute à sa gloire le mérite de la prise de Savannah, Thomas, son lieutenant, livre à Hood la bataille de Nashville, qui dure deux jours. Le premier jour, les unionistes ont attaqué les rebelles et ont enfoncé leur aile gauche, en leur prenant deux convois, seize canons et un millier de prisonniers. Le second jour, le succès, plus décisif, a amené la capture de 4,000 prisonniers et de 24 canons. La déroute de Hood est complète. Sherman, victorieux à Atlanta, à Savannah, marche sur Branchville pour arriver de là à Charleston. Les places fortes des confédérés doivent tomber les unes après les autres.

Le 30 janvier 1865, la chambre des représentants, à Washington, sur la proposition du Président de la république des Etats-Unis, décrète, par 119 voix contre 56, la plus grande mesure législative du siècle. En un article unique, elle proclame l'abolition de l'esclavage. « Ni l'esclavage, ni la servitude involontaire, « excepté pour la punition d'un crime dont une personne aura été légalement « convaincue, n'existeront dans les Etats-Unis ni dans aucun lieu soumis à leur « gouvernement.

« Le Congrès aura pouvoir de faire faire des lois nécessaires à l'application de « cet article. »

Lorsque le *speaker*, président de la Chambre, proclama le résultat du vote, l'enthousiasme des représentants et du public se manifesta par des applaudissements si frénétiques, que toute tentative pour rétablir l'ordre fut inutile. La séance fut levée. L'assemblée n'avait pas perdu sa journée, elle venait d'affranchir un monde.

La fortune de tous côtés se prononçait en faveur de la cause nordiste. Charleston tenait encore et Richmond était défendu par Lee, le meilleur général confédéré. Mais Sherman allait assiéger la première ville et Grant bloquait la capitale sudiste.

C'est ce moment que Lincoln, abolitioniste par principe, mais prudent politique par raison, avait choisi pour proclamer l'abolition de l'esclavage. Il avait temporisé jusqu'à présent, avait marché à son but peu à peu et par décrets de plus en plus émancipateurs, mais il n'avait pas encore trouvé l'occasion qui devait faire éclater le plus grand acte de sa politique et de son passage aux affaires.

Lincoln, ne pouvant oublier ni son serment, ni la Constitution fédérale, devait nécessairement tenir compte des résistances que rencontreraient au sein des Etats restés fidèles ses plans anti-esclavagistes.

A cause de cette marche lentement progressive dans l'application de ses idées, Lincoln ne saurait être accusé de timidité ni d'indifférence. Il s'est montré prudent comme doit l'être un chef d'Etat, qui n'agit pas avec la liberté d'allures que peut se permettre un philosophe dans son cabinet. Il a commencé par abolir l'esclavage dans la capitale de la Colombie; il a proclamé la liberté des esclaves fugitifs, posé le principe de l'émancipation avec indemnité pour tous les Etats fidèles, décrété la peine de mort pour tout capitaine négrier. Il a relevé la race nègre en établissant des relations diplomatiques avec les républiques noires de Liberia et d'Haïti. Il a enfin décrété l'armement des nègres libres. Quelque abolitioniste que l'on soit, on ne peut pas demander à un chef d'Etat plus de fermeté, plus d'activité dans la résolution. Les scrupules, nés dans la conscience de Lincoln en face de son serment et de la Constitution qui reconnaît implicitement l'esclavage, ne font que plus d'honneur à l'honnêteté de son caractère.

Les nécessités de la guerre posaient la question d'émancipation, et chaque jour les événements et surtout la résistance obstinée du Sud lui faisaient faire un pas de plus vers sa solution.

Il était réservé à l'énergie d'un caractère peu ordinaire d'assigner l'heure de cette solution.

Lincoln avait trouvé dans sa conscience d'honnête homme le courage de marquer un terme à la scandaleuse institution de l'esclavage, plaie hideuse qui gangrenait le flanc de la jeune Union américaine et qu'il fallait encore cautériser avec le fer rouge des boulets et la mitraille.

Les confédérés, surmenés par la victoire qui s'attachait aux pas des armées du Nord, songèrent plus que jamais à reprendre les négociations. Une entrevue eut lieu dans la rade de Hampton. Lincoln y assista et posa les propositions suivantes :

1° Rétablissement de l'autorité nationale sur tous les Etats;

2° Maintien de la position prise par le Président des Etats-Unis sur la question de l'esclavage dans son dernier message annuel au Congrès.

3° Pas de cessation d'hostilités jusqu'à ce que les forces opposées au gouvernement se soient débandées.

Les commissaires du Sud, MM. Stephens, Hunter et Campbell demandaient la cessation des hostilités. Lincoln ne pouvait y consentir au moment où le succès était prêt à couronner l'œuvre de la restauration de l'Union. La conférence du fort Monroë, dans la rade de Hampton, n'aboutit pas mieux que les précédentes tentatives de pacification. Elle fut close dans les premiers jours de février.

La guerre recommence. L'armée du Potomac est avancée au sud-ouest de Petersburg, sur une petite rivière nommée Natcher's run. Après un combat assez vif, elle gagne quatre ou cinq milles de terrain qui la rapprochent de Richmond.

Sherman, dans la Caroline du Sud, occupe Brancheville, place importante située sur le chemin de fer de Charleston à Augusta. Il veut contraindre les Sudistes à abandonner la métropole carolinienne.

Le 17 février, le général *grand marcheur* prend possession de Columbia, après un bombardement qui force Beauregard à évacuer la ville. La prise de Columbia nécessite, pour les confédérés, l'abandon de Charleston. Sherman y fait son entrée, le 21 février, au milieu des plus grandes manifestations de joie de la part de la population nègre.

Le général Gilmore annonce la prise de Charleston par cette dépêche :

« Au major général Halleck,

« Général, la ville de Charleston et toutes ses défenses sont tombées en notre « pouvoir, le 18 février au matin, avec environ 200 pièces de bonne artillerie et « un approvisionnement considérable de munitions.

« L'ennemi a commencé à évacuer les fortifications de la place le 17, au soir, « et le major Macbeth a rendu la ville au général Schimmelfenning le 18, au « matin, à 9 heures. Elle a été aussitôt occupée par nos forces. Notre mouvement « offensif de Bull's Bay, sur l'Ediste, a déterminé les confédérés à la retraite.

« Les entrepôts de coton, les arsenaux, les ponts de chemin de fer et deux « navires cuirassés ont été incendiés par l'ennemi. Quelques bâtiments en con- « struction dans les chantiers maritimes ont également été détruits.

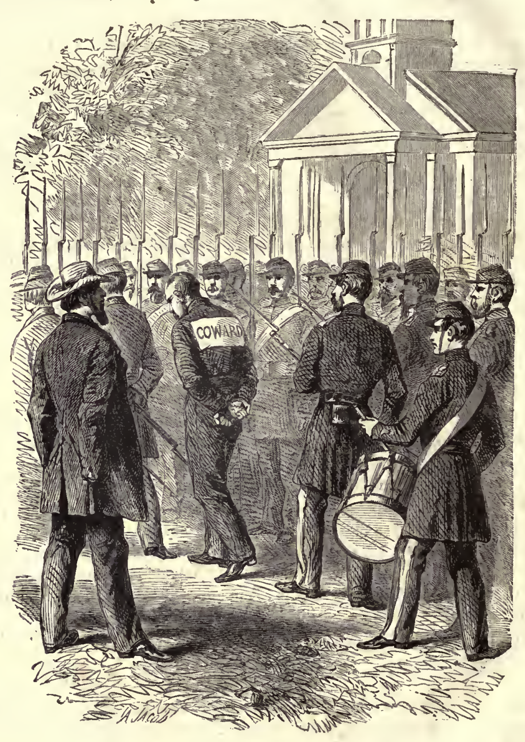
« Presque tous les habitants qui sont restés dans la ville appartiennent à la « classe la plus pauvre.

« A. Gilmore. »

Voilà donc la ville célèbre qui a eu le triste honneur de donner au Sud l'exemple de la rébellion, la ville qui a tiré le premier coup de canon de la guerre civile, la place qui a soutenu le plus long siége de la guerre, voilà donc Charleston qui se livre sans conditions au vainqueur.

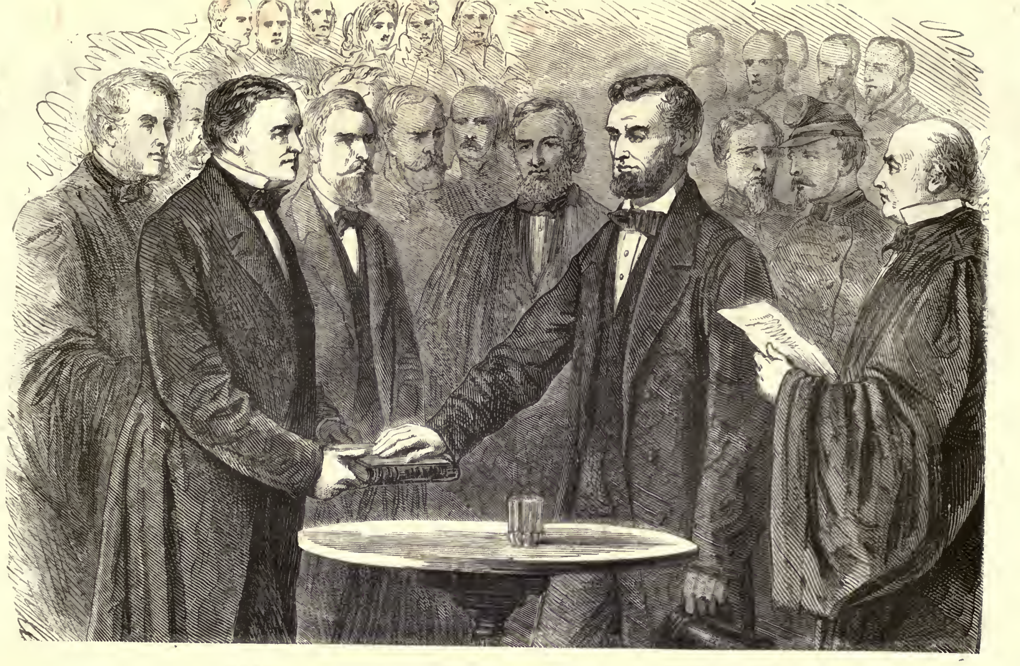
Sherman se remet en marche. Il est chargé par Grant d'empêcher la jonction de Lee avec les troupes esclavagistes du Sud-Ouest et de mettre le général confédéré entre son armée et celle de Grant, pour l'attaquer de deux côtés à la fois.

Les forces du Sud sont en mouvement. Hood et Hardee cherchent à rejoindre Johnston, qui se trouve à la tête de 90,000 hommes formant tout l'effectif de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride.



Punition infligée aux lâches dans l'armée fédérale.

Johnston manœuvre pour arrêter Sherman qui s'avance vers le littoral. Il attaque les fédéraux à Salisburg-Plain. Sherman le bat et le force à repasser la rivière Taskin.



Le président Lincoln renouvelant son serment à la Constitution, le 4 mars 1865, au Capitole de Washington.

Sur un autre point, dans la vallée de Shenadoah, Sheridan surprend le général rebelle Early dans Charlotteville, et le fait prisonnier avec 1,800 hommes. Charlotteville, située sur le chemin de fer de la Virginie centrale, qui relie Richmond à Lynchburg, était un des plus grands arsenaux de l'armée sudiste.

L'amiral Dahlgren, en s'emparant de Georgetown, dernier refuge des coureurs de blocus, finit d'enlever à la confédération esclavagiste le seul point d'approvisionnement qui lui restait sur l'Atlantique.

Les Sudistes remportent quelques avantages insignifiants. Lee occupe le chemin de fer de Chattanoaga à Knoxville et enlève les garnisons fédérales d'Athènes et de Sweetwater.

Le but de Grant, qui se prépare à agir, est d'isoler Richmond des Etats du Sud, de couper toutes les communications qui peuvent l'approvisionner de troupes, de munitions, de vivres.

Par son ordre, Sheridan détruit tous les ponts sur la rivière entre Lynchburg et Richmond, ainsi que tous les ponts du chemin de fer de Hanton à Charlotteville.

Sherman, de son côté, pousse une nouvelle pointe dans la Caroline du Nord, occupe Fayetteville et Goldsboro sur la rivière Neuse. Les confédérés sont forcés d'évacuer toutes les villes qui formaient vers le Sud les postes avancés de la capitale esclavagiste.

Lee, qui avait concentré dans la Caroline du Nord toutes les troupes dont il pouvait disposer en dehors de la Virginie, bat aujourd'hui en retraite devant Sherman et se concentre sous les murs de Richmond isolé.

RÉINSTALLATION DE LINCOLN A LA PRÉSIDENCE DES ÉTATS-UNIS. NOMINATION DE M. BIGELOW A L'AMBASSADE DE PARIS. BATAILLE DE PETERSBURG. PRISE DE RICHMOND.

Le 4 mars 1865, Abraham Lincoln a prêté une seconde fois, en qualité de Président des Etats-Unis, le serment exigé par la loi fondamentale. La cérémonie a été la même que celle que nous avons décrite le jour de sa première installation. Le trait saillant du discours prononcé par Lincoln fait ressortir cette déclaration, que, au nom d'une loi supérieure à la constitution devant l'autorité de laquelle il s'inclinait en 1861, au nom de l'humanité, il proclame aujourd'hui ce qu'il a déclaré au commencement de l'année, l'abolition de l'esclavage sur le sol de la République américaine.

Lincoln, le fils des pionniers quakers, l'homme aux sentiments religieux et profondément honnêtes, terminait ainsi son discours : « Sans malveillance « envers personne, avec charité pour tous et avec fermeté dans le droit autant « que Dieu nous permet de voir juste, finissons l'œuvre dans laquelle nous sommes « engagés pour panser ensuite les blessures de la nation, prendre soin de celui qui « aura affronté les batailles, de sa veuve et de ses orphelins, et faisons tout ce « qui est en notre pouvoir pour atteindre une paix juste et durable parmi nous- « avec toutes les nations. »

Un des premiers actes de la nouvelle présidence de Lincoln fut d'élever au poste d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Paris, M. John Bigelow qui, depuis la mort de M. Dayton, arrivée en décembre 1864, remplissait ces fonctions tout n'étant que consul. M. John Bigelow est né à Malden dans l'Etat de New-York, le 23 novembre 1817. D'abord avocat, puis journaliste, il fonda le journal le *Plebeian*, et collabora à la *Democratic Review*. L'*Evening-Post* de New-York, dont il était un des principaux actionnaires, est devenu entre ses mains l'organe du parti républicain. En 1860, il contribua de toute sa publicité à l'élection de M. Lincoln. Depuis 1861, époque à laquelle M. Bigelow est arrivé en France en qualité de consul, le diplomate écrivain a publié en français *Les Etats-Unis en* 1863.

Le cinquième acte de ce drame guerrier qui, depuis quatre ans désole l'Amérique, va se jouer sous les murs de Richmond, le dernier boulevard de l'esclavagisme.

Une indicible panique règne dans la capitale du Sud. Les sénateurs et les représentants du Congrès rebelle abandonnent déjà leurs postes. Les journaux se lamentent et pleurent sur les ruines de la Confédération.

Le Congrès de Richmond lui-même est découragé. Il accorde à M. Jefferson Davis une quasi-dictature. Il fait un appel au patriotisme des citoyens qui peuvent aider le trésor épuisé de la confédération, et termine enfin une session qui ne laissera derrière elle que le souvenir de sa stérilité.

Le moment est venu. Grant, qui a employé tout son temps à se fortifier et à affaiblir son ennemi, va terminer la grande lutte en faisant tomber Richmond.

La bataille commence le samedi 25 mars.

Le président Lincoln se trouvait depuis dix jours à City-Point, sur la rivière James, dans le voisinage du théâtre des opérations. On avait d'abord parlé de négociations. Le *New-York Herald* affirmait que Lee avait demandé une entrevue à Grant, que la paix était décidée, et que le Président ne retournerait pas à Washington sans l'avoir signée. On ajoutait que M. Jefferson Davis avait offert à Lincoln de renoncer à toutes ses prétentions pourvu que l'on garantît à lui et aux autres chefs sudistes les droits de citoyens. Lincoln aurait répondu qu'il ne pouvait accéder à une telle demande, attendu qu'une loi du Congrès avait déclaré les chefs rebelles déchus de tous leurs droits, et que, d'autre part, s'il avait le plus grand désir de faire la paix, il voulait avant tout qu'elle fût solide et à l'abri de toute contestation.

Au lieu de convoquer une conférence de paix, Lincoln réunit donc un conseil de guerre, auquel ont assisté, sous sa présidence, les généraux Grant, Sherman, Meade, Ord et Shéridan.

A la suite de cette réunion, Sherman est retourné, fort à regret sans doute, auprès de ses troupes, dans la Caroline du Nord, et Grant a ébranlé toutes ses forces, c'est-à-dire l'armée du Potomac, commandée par le général Meade;

l'armée du James commandée par le général Ord et l'armée de la Shenandoah placée sous les ordres de Sheridan. Ce mouvement, commencé le 20 mars, menaçait à la fois Petersburg et Richmond; mais l'objet immédiat du général en chef était d'atteindre et de détruire le chemin de fer de Southside, qui servait à l'approvisionnement des deux villes assiégées.

Les troupes de Grant se sont mises en marche le 29 au matin; elles avaient été massées depuis la veille sur les routes de Vaughn et d'Halifax, au sud-ouest d'Hatcher's Run et se composaient du 2e, 5e, 6e et 10e corps d'armée. A trois heures du matin, elles quittaient leurs bivouacs et se portaient en avant. Leur flanc gauche était protégé par cinq divisions de cavalerie qui, sous les ordres de Sheridan, s'étaient dirigées pendant la nuit vers Dinwiddie Court House, à sept milles du Hatcher's Run et entre ce cours d'eau et le chemin de fer de Lynchburg. L'infanterie de Grant ne rencontra pas d'opposition, avant son arrivée sur la route de Boyltown, qui coupe celles de Vaughn et d'Halifax et où elle captura les avant-postes confédérés.

La division Griffin, du 5e corps, s'avança ensuite dans la direction de Petersburg, et dans l'après-midi elle rencontra un corps sudiste qui, formé en ligne de bataille, voulut exécuter une charge. Mais la supériorité numérique des fédéraux était telle, que les rebelles furent immédiatement forcés de se retirer en abandonnant un certain nombre de prisonniers entre les mains de leurs adversaires.

Les mouvements de Grant l'avaient rendu maître, sans coup férir, d'une position importante entre le Hatcher's Run et le chemin de fer de Southside, position vers laquelle se rendait, d'un autre côté, le général Sheridan qui, dans la matinée du 29 mars, était déjà arrivé à Dinwiddie Court House.

Le président Lincoln, établi à City-Point, transmettait à Washington, par le télégraphe, les bulletins des opérations. Dans la première journée, le 29 mars, les troupes fédérales avaient déjà occupé la moitié de l'espace qui les séparait, la veille, du chemin de Southside. Le 30, le mouvement fut contrarié par la pluie; cependant la lutte continuait vigoureusement. Le 31, le général Lee qui commandait en personne les confédérés, prit l'offensive de bonne heure, fut d'abord repoussé, regagna ensuite le terrain perdu, mais finit par abandonner le champ de bataille aux fédéraux qui se trouvaient alors à un mille du Southside. C'est au général Sheridan que revient le principal honneur de cette journée.

Le premier avril, le général Sheridan délogea les Sudistes de leurs retranchements des Five Forks et atteignit la route du Southside. Le 2, à l'aube du jour, les fédéraux attaquèrent l'ennemi sur toute la ligne avec une irrésistible vigueur, le rejetèrent dans Petersburg et commencèrent à détruire le chemin de fer. Douze mille prisonniers et cinquante canons restèrent entre leurs mains. Cette journée, la cinquième et dernière de la grande bataille, qui durait depuis le 29 mars, a décidé du sort de la confédération esclavagiste.

Le général Lee, se voyant menacé du sort que Pemberton avait subi à Wicksburg, il y a deux ans, évacua Petersburg et Richmond pendant la nuit du 2 au 3, et s'échappa avec le reste de son armée par la route de Danville, la seule qui lui fût encore ouverte et qui le conduisait à Lynchburg, dans la direction du sud-ouest. Le général Grant, sans prendre aucun repos à Petersburg, partit à la poursuite de Lee, dans l'espoir de le faire prisonnier avec toute son armée, et le 4 avril il envoyait une dépêche dans laquelle il annonçait avoir fait déjà plus de 1,500 prisonniers et trouvé la route jonchée d'armes, de munitions, d'ambulances, de fourgons et de caissons en partie brûlés. Une telle retraite a tous les caractères d'une déroute.

Le général Weitzel a eu le premier l'honneur d'entrer à Richmond, le 3 avril à huit heures du matin, à la tête de ses troupes, et c'étaient DES TROUPES DE COULEUR ! Il n'y a rien eu de prémédité dans ce fait assurément très-remarquable. Ce sont les chances d'une guerre juste et libératrice qui ont livré la capitale de l'esclavagisme aux hommes de la race servile, non pour qu'ils la pillent, l'outragent ou la dévastent, mais pour qu'ils la protégent, pour qu'ils éteignent l'incendie allumé par leurs anciens maîtres, pour qu'ils y ramènent, avec la liberté, l'ordre et l'autorité légitime.

Le général Weitzel a expédié la dépêche suivante datée de Richmond, 3 avril, 10 heures :

« Le peuple de Richmond nous reçoit avec de grandes démonstrations de joie et d'enthousiasme. »

« Tout indiquait que le gouvernement et les troupes esclavagistes avaient fui dans la plus grande hâte, sans prendre même le temps de détruire un important matériel qui est tombé entre les mains des fédéraux.

Tout ce qui se rattache aux derniers moments du pouvoir rebelle dans la capitale virginienne a un vif attrait de curiosité. Nous résumons donc ici quelques incidents de ce grand épisode de l'histoire contemporaine.

Jefferson Davis n'est pas resté à Richmond jusqu'au lundi matin, comme on l'avait dit d'abord. Après un conseil de guerre tenu avec le général Lee et les membres du cabinet, il avait reconnu l'impossibilité de défendre sa capitale ; le lendemain, il conduisit sa famille à Charlotte, dans la Caroline du Nord, et revint à Richmond. Cependant le dénoûment est venu plus vite qu'il ne s'y attendait.

Le dimanche 2 avril, il assistait aux cérémonies religieuses de l'église Saint-Paul, dont il est membre, quand on lui apporta une dépêche de Lee. Le général en chef lui annonçait la nécessité d'évacuer Petersburg et Richmond dans le plus bref délai. M. Davis partit par un convoi du soir pour Danville, en exprimant, dit-on, la résolution de continuer la lutte. Le bruit a couru qu'il avait préalablement vendu son mobilier ; mais il a été démenti. Dans cette mémorable après-midi, la cité virginienne a offert l'aspect d'un sauve-qui-peut général, au moins dans la classe aristocratique. On assure toutefois que madame Lee, la

femme du généralissime rebelle, est demeurée dans la ville. Quelques familles riches ont suivi ce sage exemple.

Quant à la classe laborieuse, elle était sacrifiée, selon l'usage. Les troupes sudistes, sous les ordres du général Ewell, mettaient le feu à la ville, et tout le quartier des affaires, depuis Main street jusqu'à la rivière, était réduit en cendres. Les ponts du James ont aussi été détruits. C'est à minuit que le général fédéral Weitzel fut informé de ce qui se passait dans la ville. Il ne pouvait tenter d'approcher pendant la nuit, parce qu'il savait que le terrain situé en avant des fortifications était garni de nombreuses torpilles. Il fallut donc attendre le jour. Aussitôt que la clarté le permit, il envoya un détachement de cavalerie dans la direction des lignes rebelles.

Les hommes dont se composait cette petite troupe durent avancer avec beaucoup de prudence pour éviter les torpilles qui, heureusement, étaient indiquées par des petits morceaux d'étoffe rouge. Les précautions que les rebelles avaient prises pour eux-mêmes furent fort utiles aux fédéraux. Ceux-ci virent bientôt approcher une voiture dont le cocher agitait un pavillon blanc. Cette voiture contenait M. Mayo, maire de Richmond, qui venait, en compagnie de quelques citoyens notables, offrir de rendre la ville aux autorités fédérales. L'offre était exprimée par un écrit de la manière suivante :

« On propose de rendre formellement aux autorités fédérales la ville de « Richmond, ci-devant capitale des Etats confédérés d'Amérique, et les fortifica- « tions par lesquelles elle a été défendue jusqu'à ce jour. »

« Le document fut transmis au général Weitzel, qui mit aussitôt ses troupes en mouvement et entra dans la ville. Le drapeau de l'Union, immédiatement relevé sur le Capitole, fut salué par la population comme le symbole de sa délivrance. L'ouvrage le plus pressé était d'éteindre le feu. C'est ce qu'on fit avec un peu de peine. La misère était grande dans la ville, et le général Weitzel s'est mis en mesure de faire des distributions de vivres.

« Le feu était à peine éteint qu'on a découvert un complot dont l'objet était de rallumer l'incendie et de faire sauter un magasin contenant vingt mille livres de poudre. Les individus auxquels on attribuait cet infernal projet ont été arrêtés.

« Le Président s'est rendu à Richmond mardi. Il a été reçu par le peuple avec de grandes démonstrations d'enthousiasme. Etabli dans le salon de M. Jefferson Davis, il a reçu tous les citoyens qui ont voulu lui rendre visite. » (*Opinion nationale.*)

Le général G.-F. Shepley a été nommé gouverneur militaire de Richmond. Il a signalé sa prise d'autorité par l'ordre suivant :

Richmond, 3 avril 1865.

. Les armées de la rébellion, ayant renoncé à l'entreprise d'asservir le peuple de la Virginie, se sont efforcées de détruire par le feu la capitale qu'ils ne pouvaient plus longtemps retenir en leur pouvoir.

Le lieutenant-colonel Manning, marchand prévôt de l'armée du James, et maintenant marschal prévôt de Richmond, enverra immédiatement un détachement de la garde prévôtale pour arrêter, s'il est possible, le progrès des flammes.

Les pompiers de Richmond et tous les citoyens intéressés à la conservation de cette belle cité, doivent immédiatement se mettre aux ordres de cet officier et travailler de tout leur pouvoir à arrêter le progrès de l'incendie.

Le premier devoir des armées de l'Union sera de sauver la ville, que les armées de la rébellion avaient condamnée à périr.

II. Personne ne quittera la ville de Richmond sans un permis obtenu dans le bureau du marschal prévôt.

III. Tout citoyen, soldat ou individu quelconque qui pillera, détruira ou détournera ce qui tient aux propriétés publiques ou particulières, sera arrêté et puni sommairement.

IV. Les soldats sous mes ordres s'abstiendront de toutes paroles ou gestes offensants à l'égard des citoyens.

V. On ne permettra l'usage d'aucune expression offensante ou insultante pour le drapeau, la cause ou les armées de l'Union.

VI. Pour un exposé de leurs droits, de leurs devoirs et de leurs priviléges, les citoyens de Richmond sont respectueusement renvoyés aux proclamations émanées du Président des États-Unis au sujet de la présente rébellion.

VII. Toute personne qui a en son pouvoir ou sous son contrôle un objet quelconque appartenant à la soi-disant confédération ou à un fonctionnaire de cette confédération, ou les registres ou les archives d'un tel fonctionnaire, devra immédiatement rendre compte desdits objets au colonel Manning, marschal prévôt.

Les citoyens de Richmond reçoivent ici l'assurance qu'avec le retour au drapeau de l'Union, ils peuvent attendre le rétablissement de la paix, de la prospérité et du bonheur qui étaient autrefois leur partage sous l'Union dont ce drapeau est le glorieux symbole.

G. F. SHEPLEY,

Brigadier-général et gouverneur militaire de Richmond.

En arrivant dans la capitale du Sud, les troupes du général Weitzel, composées de noirs formant une partie du 25e corps, ont trouvé vingt-huit locomotives et cent cinquante wagons de toute espèce. Les rebelles avaient détruit, pendant la nuit de l'évacuation, la plupart de leurs magasins et de leurs ateliers militaires, et le feu s'était communiqué à plusieurs parties de la ville. Fort heureusement les fédéraux ont réussi à s'en rendre maîtres, et l'ex-capitale du Sud a échappé au sort d'Atlanta et de Columbia.

Avant de quitter la ville, les rebelles avaient envoyé en grande hâte tous les prisonniers fédéraux de la prison Libby à Varuna Landing, sur le James, où les échanges avaient lieu précédemment. Mais aucun officier fédéral n'était là pour recevoir les prisonniers, et ils furent mis en liberté au nombre de sept cents, par ordre des autorités rebelles.

Ces prisonniers sont arrivés à City-Point, et ils rapportent que pendant l'évacuation de Richmond, les rues étaient pleines de citoyens de toutes les classes et de tous les âges, qui paraissaient fort joyeux du départ des rebelles.

Les diverses dépêches reçues, s'accordent à dire que la réception faite aux troupes fédérales, à leur entrée à Richmond, a été des plus enthousiastes. Un

grand nombre d'unionistes qui avaient continué à habiter la ville depuis 1861 se sont portés à la rencontre des soldats pour leur souhaiter la bienvenue.

De toutes parts des drapeaux américains flottaient aux fenêtres pour la première fois depuis le bombardement du fort Sumpter, et des vivat en l'honneur de l'Union sortaient de toutes les poitrines.

Ces faits suffisent pour prouver que l'Union n'a jamais cessé d'avoir des partisans dans le Sud, en dépit des assertions contraires de la presse esclavagiste.

Grant, écrit M. Cortambert, un véridique correspondant de New-York, n'avait pas donné un moment de répit au général sudiste, après l'avoir contraint d'abandonner Petersburg et Richmond. Le grand objet de Lee était de gagner la Caroline du Nord pour faire sa jonction avec Johnston; mais il se trouvait au nord de l'Appomatox, et Grant, s'avançant sur la rive méridionale de ce cours d'eau, empêchait Lee de le traverser et le forçait de s'éloigner toujours plus de la Caroline.

Après trois jours de retraite désespérée, l'armée sudiste, constamment harassée par la cavalerie de Sheridan, fut atteinte près de Burkesville par plusieurs divisions de l'armée fédérale, livra sa dernière bataille et subit sa dernière défaite qui fut écrasante. Quatorze pièces d'artillerie, plusieurs centaines de fourgons et treize mille hommes, au nombre desquels se trouvaient sept généraux, restèrent aux mains des vainqueurs. Le lendemain, Grant fit proposer à Lee de se rendre, pour arrêter l'effusion du sang. Lee répondit qu'il désirait la paix, et demanda quelles étaient les conditions de Grant.

Après l'échange de plusieurs lettres, il fut convenu que Lee et tous ses hommes se reconnaîtraient prisonniers de guerre; que les armes, bagages et munitions de l'armée confédérée seraient remis aux troupes des Etats-Unis, à l'exception de l'épée qu'on permettrait à chaque officier de conserver; enfin, que tous les prisonniers seraient mis en liberté après avoir donné leur parole de ne plus porter les armes contre le gouvernement des Etats-Unis, et qu'ils pourraient retourner dans leurs foyers, où ils ne seraient jamais inquiétés par les autorités fédérales, tant qu'ils tiendraient leur parole et respecteraient les lois.

C'est le dimanche, 9 avril, que fut signée cette capitulation si honorable pour les vaincus, si magnanime de la part des vainqueurs. La nouvelle arrivait à Washington dans la première partie de la nuit, et de là, courant comme la foudre, allait réveiller toutes les villes du Nord, où on l'accueillait avec des cris d'enthousiasme, de joyeux carillons et des salves d'artillerie. Ce grand événement a presque fait oublier la prise de Richmond. En effet, Richmond n'est qu'une ville et la rébellion pouvait en trouver une autre pour y établir le siége de son gouvernement. Mais Lee et son armée, c'était la force vitale de la sécession. Cette force anéantie, la confédération n'est plus rien. Il faut que la guerre cesse. Johnson, dans la Caroline du Nord, a encore des forces respectables; en les réunissant à celles de Lee, il aurait pu résister longtemps. Abandonné à lui-

même, il ne lui reste plus qu'à obtenir de Sherman ce que Grant a bien voulu accorder à Lee.



Le général Grant.

Richmond a beaucoup souffert de l'incendie allumé par les rebelles avant de quitter cette ville. L'ordre donné aux incendiaires par les autorités confédérées était de mettre le feu aux quatre principaux entrepôts de tabac. De là les flammes se sont communiquées à tout le quartier des affaires et auraient peut-être dévoré la ville entière, sans l'intervention des troupes fédérales.

Une quantité considérable de tabac, appartenant au gouvernement français, a péri dans cette circonstance.

L'ordre le plus parfait règne dans la cité virginienne depuis qu'elle est occupée par les forces de l'Union. Ce n'est pas un ordre comme celui qui régnait à Varsovie quand l'armée de Nicolas y avait pénétré : c'est une harmonie véritable entre les soldats et les citoyens, qui se respectent mutuellement et se reconnaissent comme les enfants d'une même patrie.

Lincoln a déjà fait deux visites à cette ville. Selon un témoin oculaire, la seconde entrée du Président à Richmond a provoqué l'enthousiasme le plus extraordinaire parmi les habitants blancs et noirs. Presque toute la population se pressait pour voir l'homme sur le compte duquel elle avait entendu tenir tant de propos outrageants. Les nègres manifestaient leur joie de la manière la plus bruyante et saluaient Lincoln comme un second Messie. Quelques-uns tombaient à genoux dans les rues et, levant les mains au ciel, remerciaient Dieu de leur avoir montré l'homme qui les délivrait, eux et leurs enfants, d'une servitude plus dure que celle de l'Egypte.

Quelques jours après la prise de Richmond, un accident très-grave mettait en péril la vie de M. Seward. Le secrétaire d'Etat s'était jeté hors de sa voiture, dont les chevaux avaient pris le mors aux dents. Il a eu un bras cassé et la mâchoire fracturée. L'âge avancé de M. Seward a fait craindre que le rétablissement ne fût difficile.

Les troupes fédérales ont attaqué Mobile.

Voici les extraits importants de la correspondance échangée entre le général Grant et le général Lee :

CONDITIONS.

Appomatox-Court-House, 9 avril 1865.

Au général R.-E. Lee, commandant les armées des États confédérés.

Conformément à la substance de ma lettre à vous adressée, le 8 courant, je me propose de recevoir la capitulation de l'armée de la Virginie du Nord aux conditions suivantes :

Conjointement avec les listes de tous les officiers et hommes (listes en duplicata, dont un exemplaire sera donné à un officier que je désignerai, et l'autre gardé par les officiers que vous pourrez désigner) les officiers donneront leur parole individuelle de ne pas prendre les armes contre les Etats-Unis après avoir été convenablement échangés.

Chaque compagnie ou commandant de régiment signera un engagement semblable pour les hommes sous leurs ordres. Les armes, l'artillerie et les objets appartenant à l'Etat devront être réunis et délivrés aux officiers que je chargerai de les recevoir. Ceci ne s'étendra pas aux sabres des officiers, ni à leurs chevaux ou bagage personnel. Après quoi, chaque officier et homme sera libre de rentrer dans ses foyers, où il ne sera pas inquiété par l'autorité des Etats-Unis tant qu'il tiendra sa parole et qu'il exécutera les lois en vigueur là où il pourra résider.

Très-respectueusement,

U.-S. GRANT, lieutenant général commandant.

CAPITULATION.

Au lieutenant général U.-S. Grant, commandant les armées des États-Unis.

Quartier général, armée de la Virginie du Nord.
9 avril.

Général,

J'ai reçu votre lettre d'aujourd'hui renfermant les conditions de la capitulation de l'armée de la Virginie du Nord proposées par vous. Comme elles sont essentiellement les mêmes que celles spécifiées dans votre lettre du 8 courant, elles sont acceptées.

Je vais désigner les officiers qui seront chargés d'exécuter les stipulations.

Très-respectueusement, etc.

R.-C. Lee.

Sa capitulation une fois signée, le général Lee a adressé à ses soldats les adieux suivants :

« Quartier-général de l'armée de la Virginie septentrionale,
10 avril 1865.

« *Soldats !* — Après quatre ans de pénible service, marqués par une bravoure et une valeur sans égales, l'armée de la Virginie septentrionale a été forcée de céder au nombre et aux ressources accablantes. Je n'ai pas besoin de rappeler aux survivants de tant de terribles batailles, qui sont restés fermes jusqu'au bout, que j'ai consenti à cette reddition, non par méfiance d'eux, mais par la conviction que la valeur et le dévouement n'auraient pu accomplir quoi que ce soit qui pût compenser les pertes occasionnées par la continuation de la guerre. Je me suis décidé à éviter un sacrifice inutile de l'existence de ceux que leur courage passé a rendus chers à tous leurs compatriotes.

« D'après les conditions de la reddition, les officiers et les soldats peuvent rentrer dans leurs foyers et y rester jusqu'à ce qu'ils soient échangés. Vous emporterez avec vous la satisfaction du devoir fidèlement rempli et je prie sincèrement qu'un Dieu miséricordieux vous accorde sa bénédiction et étende sur vous sa protection.

« Avec une admiration sans bornes pour votre constance et votre dévouement

à votre patrie, et avec un souvenir reconnaissant de votre bonne et généreuse considération envers moi.

« Je vous fais mes adieux affectionnés.

« Général R. E. LEE. »

La teneur du serment requis de chaque officier ou soldats ayant appartenu à l'armée de Lee, est ainsi conçue :

« Je soussigné, prisonnier de guerre, appartenant à l'armée de la Virginie septentrionale, dont le général Robert E. Lee, commandant de ladite armée, a effectué la reddition au général Grant, commandant les armées des Etats-Unis, donne ma parole d'honneur solennelle que je ne servirai désormais dans aucune armée des Etats Confédérés, ni dans aucune entreprise militaire quelconque contre les Etats-Unis d'Amérique; qu'en outre je ne rendrai aide à aucun ennemi desdits Etats, jusqu'à ce que j'aie été convenablement échangé, de telle manière qui aura été mutuellement approuvée par les autorités respectives. »

En échange de ce serment écrit, chaque officier et soldat reçoit du prévôt-marschal un papier ainsi conçu :

« Le titulaire ci-nommé ne sera pas molesté par les autorités des Etats-Unis aussi longtemps qu'il observera les conditions de sa reddition, et qu'il se conformera aux lois en vigueur dans le pays où il aura fixé sa résidence. »

C'est le 3 avril, à huit heures du matin, que les fédéraux ont fait leur entrée à Richmond. L'avis en est parvenu vers onze heures à Washington, à Baltimore, à Philadelphie, à New-York, à Boston; et dans toutes ces villes, la population entière en était informée avant qu'aucun journal en eût fait le récit. Lorsque les feuilles de l'après-midi ont commencé à circuler à New-York, elles n'ont fait qu'ajouter quelques détails à ce que tout le monde savait déjà. Ces mots : « *Richmond is ours!* Richmond est à nous! » étaient dans toutes les bouches, et l'on apprenait que dans toute l'étendue des Etats-Unis le peuple, dans le délire de la joie, tirait des salves d'artillerie, sonnait les cloches, organisait de joyeux meetings. Le ministre d'Etat, M. Seward; le ministre de la guerre, M. Stanton et le général Butler, qui se trouvaient à New-York, haranguaient la foule dans les rues. L'événement du jour était partout célébré avec un enthousiasme sans précédent dans l'histoire de l'Amérique; on acclamait le rétablissement de l'Union et l'abolition définitive et radicale de l'esclavage.

Après Lee, Johnson a traité de la paix avec Sherman; Dick-Taylor et Kirby-Smith ont fait aussi leur soumission. Mobile s'est rendu. L'insurrection sudiste a fait son temps. Coupée, hachée, morcelée, elle ne vit encore que par quelques tronçons épars qui ne seront pas difficiles à anéantir. Le gouvernement de Washington, n'ayant plus devant lui d'adversaires, vient de licencier 400,000 hommes, à qui il est permis de reprendre les pacifiques travaux auxquels les hostilités les avaient violemment arrachés.

Au moment où la guerre semble terminée, où le peuple américain croit en avoir fini avec les sacrifices, il n'est pas sans intérêt, pour se faire une idée de ce

que coûtent les folies guerrières; il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur un tout petit document officiel. Cet exposé mensuel est celui du mois de mars. Il a été publié à Washington par les soins du secrétaire du Trésor.

Il donne la situation financière des Etats-Unis à cette époque.

Dette portant intérêt en or. . . .	1.100.361.242	doll.
Dette portant intérêt en papier. . .	751.055.128	»
Dette ne portant plus d'intérêt. . .	349.420	»
Dette ne portant pas d'intérêt. . .	515.189.287	»
	2.366.955.077	doll.

Le dollar, valant cinq francs en chiffre rond, la dette des Etats-Unis se trouve donc portée au chiffre de onze milliards, huit cent trente-quatre millions, sept cent soixante-quinze mille, trois cent quatre-vingt-cinq francs.

Voilà donc ce qu'ont coûté les quatre années de la guerre d'Amérique.

A côté de cette énorme dette contractée par les Etats du Nord pour subvenir aux frais de la guerre, il faut ajouter tout l'argent dépensé par les Etats du Sud et, pour compléter ce lourd inventaire, il convient également d'enregistrer les sacrifices d'hommes imposés aux armées des deux pays. Cet impôt humain peut être porté, sans trop d'exagération, au chiffre de deux millions.

Voilà donc ce qu'a coûté l'affranchissement d'une race. Des milliards d'argent des millions d'hommes, des forces et des intelligences anéanties en masse dans toute leur maturité. On dirait que l'humanité ne peut faire un pas vers le progrès sans marcher dans le sang et sur des ruines. L'abolition de l'esclavage a été une des solutions les plus coûteuses de notre temps, parce que l'esclavage était la plus honteuse des institutions. Et comme si ce n'était assez de tous ces sacrifices, il a fallu que celui qui avait décrété l'émancipation de la race noire en Amérique signât de son sang cette loi de réparation humanitaire; et, comme George Brown, fût marqué pour être le martyr de cette grande cause.

ASSASSINAT DE LINCOLN.

Le jour du vendredi saint, 14 avril, Lincoln avait présidé un conseil de cabinet, auquel assistait le général Grant, le vainqueur de Richmond. A un moment donné, le Président se tourna vers le lieutenant général et lui demanda s'il avait des nouvelles de Sherman. Grant lui répondit qu'il n'en avait pas, mais qu'il attendait d'heure en heure des dépêches qui lui annonceraient la reddition de Johnson.

« — Eh bien! dit Lincoln, vous aurez prochainement des nouvelles, et elles seront importantes. »

« — Pourquoi pensez-vous cela? » dit le général.

« — Parce que j'ai rêvé la nuit dernière; et toujours, depuis le commencement

de la guerre, j'ai invariablement rêvé la même chose toutes les fois qu'il y a eu quelque grand événement.

Il rappela alors Bull's Run, Antictam, Gettysburg, et dit qu'à la veille de chacun de ces épisodes de la guerre il avait fait le même rêve.

« — Tenez, ajouta-t-il en se tournant vers le secrétaire de la marine, c'est dans votre partie, M. Welles. J'ai rêvé que je voyais un vaisseau qui cinglait avec une rapidité extrême, et je suis sûr que cela présage quelque important événement national. »

Le rêve ne le trompait pas, mais l'important événement national qu'il présageait devait être bien sinistre.

Dans la soirée du même jour, Lincoln était dans d'excellentes dispositions d'esprit. Le tour favorable que semblait prendre depuis quelques jours la situation politique, joint à sa bonne humeur naturelle, lui donnait une animation et une allégresse de bon augure pour la soirée. Il résolut d'aller au spectacle, et les ordres étaient donnés en conséquence, lorsqu'un des amis personnels du Président, M. Ashmun, se présenta avec une autre personne pour l'entretenir d'une affaire privée. Il était tard; Lincoln prit une carte, la posa sur son genou et écrivit :

« M. Ashmun sera reçu auprès de moi avec son ami demain matin à neuf heures.

« Signé : A. LINCOLN. »

« 14 avril 1865. »

Ce sont les derniers mots écrits de la main de Lincoln et la dernière signature qu'il ait donnée.

A huit heures précises, M. et Mme Lincoln montèrent en voiture. Mme Lincoln donna l'ordre au cocher de passer par la maison de M. le sénateur Harris. Mme Harris monta dans l'équipage avec son gendre, M. Rathburn, d'Albany, et un instant après on arrivait au théâtre Ford, où l'on prenait place dans l'avant-scène de gauche.

La loge du Président est double, c'est-à-dire qu'elle est formée de deux loges dont on enlève la cloison et qui, de cette manière n'en forment qu'une. On y arrive par un couloir sombre, étroit, séparé de la galerie publique par une petite porte. Cette porte avait été condamnée, avant la représentation, au moyen d'un morceau de bois, épais d'un pouce, sur six pouces de large et trois pieds de long. Ce taquet était arcbouté d'un bout dans une entaille creusée dans le mur, et de l'autre dans la moulure du chambranle de la porte, de sorte qu'il était impossible de le déplacer en poussant la porte du dehors. Un trou avait été pratiqué dans la porte avec une vrille, évidé en dehors, de manière à pouvoir regarder ce qui se passait dans la loge. De plus, comme il y avait à l'intérieur des verrous de sûreté qui auraient pu être fermés, les vis en avaient été à demi-retirées, de manière à céder, au besoin, sous une pression du dehors.

Les meubles qui garnissaient la loge avaient été placés dans une disposition

spéciale. Le fauteuil à bascule de Lincoln était sur le devant, dans l'angle le plus éloigné de la scène; celui de Mme Lincoln était sur le même plan, un peu en arrière, tandis que les autres siéges et le canapé avaient été rangés de l'autre côté de la loge, laissant ainsi un large espace au milieu, où un homme pouvait manœuvrer à l'aise.

Lincoln s'est assis dans le fauteuil qui lui était destiné, Mme Lincoln près de lui, Mme Harris à l'angle opposé, sur le devant, et le major Rathburn sur le canapé, à quelques pieds en arrière.

Le spectacle en était arrivé à la seconde scène du troisième acte de la pièce : *Our American Cousin.* Le Président était penché en avant, le menton appuyé dans sa main avec le sans-façon qui lui était habituel. Il avait les yeux tournés vers la scène et riait d'une franche gaieté. Tout à coup, mais silencieusement, un homme se glisse dans la loge, s'approche du fauteuil du Président, et on entend un coup de pistolet. La balle frappe Lincoln à la tête. Le major Rathburn ne s'est aperçu de l'entrée de l'étranger qu'en entendant le coup de feu. Il se retourne et, à travers la fumée produite par l'explosion de la poudre, il distingue vaguement un homme à deux pas du Président. Il s'élance et le saisit, mais l'assassin se débarrasse de son étreinte en lui lançant un coup de poignard qui l'atteint au bras gauche et lui permet de sauter de la loge sur la scène en lui laissant un pan de son habit dans la main. Le major court à la porte de la galerie pour appeler du secours. Il la trouve barricadée et doit arracher le morceau de bois qui la retient avant que l'on puisse entrer. Deux médecins se présentent, et aucune autre personne n'est admise dans la loge.

L'état du Président avait, dès le premier moment, été reconnu sans espoir. Il n'a pas recouvré un seul instant le sentiment. Ses yeux étaient saillants, hors des orbites et injectés de sang.

Le corps a été immédiatement transporté dans la maison de M. Paterson, située en face le théâtre, de l'autre côté de la dixième rue. Au chevet du lit, sur lequel on avait déposé Lincoln, étaient les secrétaires de la guerre, de la marine et de l'intérieur, et l'attorney général. Le sénateur Sumner, les généraux Farnsworth et Todd, le major Hay, étaient aussi dans la chambre. Dans une pièce contiguë étaient Mme Lincoln, son fils Tad, Mme Harris, M. Rufus, F'Andrews et deux dames, amies de Mme Lincoln.

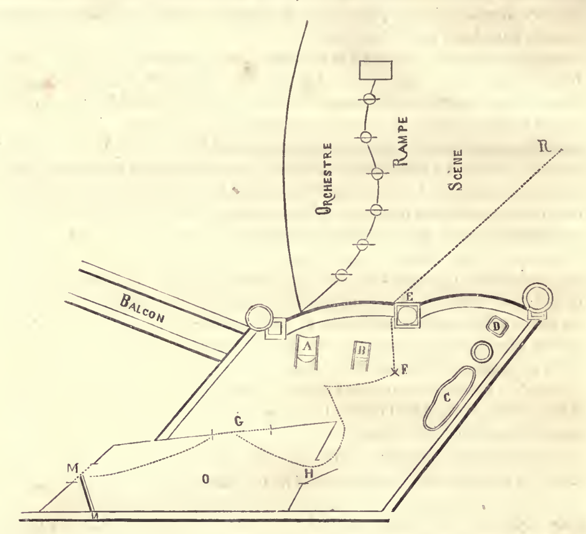
Vers sept heures, la respiration du Président devint plus difficile et plusieurs fois on le crut mort. Puis la respiration reprenait avec de tels efforts qu'on l'entendait des pièces voisines.

Enfin, le moment fatal arriva. Il se faisait un tel silence qu'on entendait le mouvement des montres des médecins qui tenaient le pouls du moribond.

A sept heures, vingt-deux minutes du matin, ses muscles se détendirent, et le dernier souffle s'échappa de ses lèvres. Il a expiré sans lutte, sans convulsions, avec l'apparence d'un calme parfait.

Le corps a été immédiatement transporté à la Maison Blanche, où les médecins ont procédé à l'autopsie.

La balle a été extraite du lobe antérieur du cerveau. L'embaumement a été terminé à trois heures de l'après midi. Sur le lit funèbre où il avait été placé, Lincoln semblait dormir. Son visage portait encore ce sourire bienveillant, que



Plan de la loge. — A fauteuil du Président, B fauteuil de madame Lincoln, M porte par laquelle Booth est venu ; il a suivi la ligne pointée de M à G, puis H, F E et R.

connaissaient tous ceux qui l'avaient approché, et, sauf ses yeux cernés d'une teinte noire, ses traits n'avaient subi aucune altération.

Sur le cercueil destiné à renfermer ses restes, a été posée une plaque d'argent avec cette inscription :

Abraham Lincoln
seizième Président des Etats-Unis
né le 12 février 1809.

L'accomplissement de l'assassinat de Lincoln n'a pas pris plus de trente se-



Esclaves fugitifs se rendant aux travaux de fortifications.

condes, entre le coup de pistolet et le moment où le meurtrier a franchi les trois mètres qui séparent le balcon de la loge, du plancher de la scène.

En tombant sur le théâtre, l'assassin, avec un geste tragique, et brandissant son poignard ensanglanté, s'est écrié en regardant le public : « *Sic semper tyrannis.* » Puis, d'une seconde émission de voix : « *Le Sud est vengé !* »

Ces mots, entendus distinctement de toute la salle, y éclatèrent comme un coup de tonnerre. La soudaineté de l'action, le ton déclamatoire des paroles, firent croire un instant à un épisode théâtral. Mais ce fut la durée d'un éclair.

Le meurtrier s'élança dans les coulisses. Un avocat M. J. B. Stewart se précipita en même temps sur la scène et ne le manqua que de quatre pas ; il allait l'atteindre lorsqu'il lui échappa en lui fermant la porte au visage. Le temps de la rouvrir, l'assassin avait disparu.

Mme Harris, qui était dans la loge du Président, a fait le récit suivant :

« Environ une heure avant l'événement, l'assassin vint à la porte de la loge, et y jeta un coup-d'œil pour voir la position des personnes qui y étaient réunies. On supposa que c'était le fait d'une erreur, ou d'une curiosité indiscrète. On n'y attacha, du reste, aucune importance à ce moment. Lorsqu'il entra, plus tard, dans la loge, le major Rathburn se leva et lui demanda ce qu'il voulait. Il s'avança néanmoins sans répondre, et, plaçant le pistolet à bout portant derrière la tête du Président, fit feu, puis se précipita sur la rampe de la loge, d'où il lança en arrière un coup de poignard destiné à atteindre M. Lincoln au visage ou à la poitrine. Le major Rathburn, s'étant jeté en avant pour protéger le Président, reçut le coup dans le bras. Le meurtrier alors sauta sur le théâtre et s'échappa.

Mme Lincoln a fait aussi une déposition attestant que l'attentat a été commis avec une rapidité surprenante. Elle a vu une forme humaine sortir de la loge, et a cru que c'était M. Lincoln qui tombait en dehors. Sous cette impression, elle s'est avancée pour regarder et a à peine aperçu le meurtrier sur la scène quand déjà tout était fini. Ramenant ses regards dans la loge, elle a vu M. Lincoln dont la tête était tombée sur sa poitrine ; elle a alors compris ce qui s'était passé.

L'ASSASSIN.

Malgré la soudaineté et la promptitude avec laquelle avait été accompli l'assassinat du Président Lincoln, nombre de personnes ont déclaré reconnaître dans le meurtrier J. Wilkes Booth. Plusieurs acteurs et musiciens de l'orchestre n'ont émis aucun doute à cet égard.

M. Ferguson a vu entrer l'assassin par le couloir qui mène à la loge présidentielle ; Booth s'est avancé à deux pas de la porte, a retiré son chapeau, et, le prenant dans la main gauche, s'est appuyé contre le mur placé derrière lui. Il est resté dans cette attitude une demi-minute environ ; puis il a fait un pas en avant, a appuyé la main sur la porte latérale, et l'a pressée du genou. M. Ferguson a entendu le coup de pistolet, a vu la figure de l'assassin au milieu de la fumée, et a de nouveau reconnu Booth au moment où il s'élançait sur la scène.

L'actrice Laura Keene a été un des premiers témoins de l'assassinat. Elle se préparait à entrer en scène du côté opposé à la loge du Président, au moment où Booth apparut sur le théâtre, passa près d'elle et lui frappa la main avec la sienne, celle qui tenait le poignard.

Elle le reconnut et apprit en même temps que le Président était tué. Elle ne comprit pas bien ce qui se passait, car la confusion était à son comble, et tout le monde criait : Arrêtez l'assassin!

Booth, en traversant la scène, a rencontré le machiniste, qu'il a écarté en le frappant de son poignard. Ce fut la dernière personne qu'il trouva sur son passage.

John Wilkes Booth, l'assassin du Président Lincoln, embrassa comme son père la profession de comédien, ainsi que deux de ses frères, Junius Brutus et Edwin.

John Booth est né en 1838, près de Baltimore. A l'âge de seize ans, il paraissait pour la première fois sur la scène, et il faisait ses débuts en 1856 à Philadelphie; il a quelques-uns des traits caractéristiques de la figure de son père et le talent dramatique héréditaire dans sa famille. Après avoir exercé pendant quelque temps en province, il se trouvait, en 1859 et 1860, chef de troupe à Montgomery (Alabama). On le regardait dans cette ville comme à demi fou; en 1860, il se blessait au pied avec une arme à feu et venait dans le Nord pour réparer sa santé.

Quelque temps après son arrivée à New-York, voyant que son frère Edwin remportait de brillants succès, il se décida à faire ses débuts et fit sa première apparition au vieux théâtre de Wallack, dans *Richard III.* Il joua assez faiblement jusqu'à la scène du combat qui termine ce drame; mais là, il saisit les deux épées accrochées au mur avec une force et une vigueur qui étonnèrent l'assistance; jamais cette scène n'avait été mieux représentée. Un soir, il jouait avec une telle animation, qu'attaquant M. Tilton, le *Richmond* de la circonstance, il le jeta violemment dans l'orchestre et manqua de lui casser un bras. Après deux ou trois représentations de Richard, Booth joua *Shylock* et échoua. Le bâtard, dans *Robbers* de Schiller, fut son troisième rôle. Il partit après pour Boston, où il fut un peu mieux reçu.

Depuis quelques mois, John Wilkes avait cessé de jouer à cause d'une affection des bronches, et avait gagné beaucoup d'argent dans des spéculations d'huile en Virginie. Il avait passé dernièrement une bonne partie de son temps à Washington où la ville et les théâtres lui étaient parfaitement familiers; il y a huit à dix jours, il était à New-York, où il faisait de copieuses libations, et on dit que, dans ses moments d'ivresse, il manifestait l'intention de tuer le Président, montrant une petite balle qu'il disait destinée à ce crime. Il parlait de la guerre en public comme sécessionniste déclaré, et on dit que son frère Edwin le faisait, il y a quelque temps, rentrer chez lui à cause de son intempérance de langage; mais personne ne supposait qu'il pût devenir un lâche assassin.

Son père, Junius Brutus Booth, tragédien anglais, né à Londres le 1er mai 1796, mourut dans la traversée de la Nouvelle-Orléans à Cincinnati, en décembre 1852. Après plusieurs engagements heureux à Depford et dans d'autres villes, même à Bruxelles, il fit son début en 1814 à Covent-Garden, à Londres,



dans *Richard III*. Il avait avec le célèbre tyran, tel que le représentaient les traditions de la scène, une si grande ressemblance personnelle, et il reproduisait son caractère d'une façon si saisissante, qu'il rivalisa heureusement avec Edmond Kean qui venait lui-même de se faire un nom.

Les directeurs de Drury-Lane l'admirent à jouer à ce théâtre quelques rôles avec Kean; mais lorsque, quelques jours après, il revint à Covent-Garden, il y

fut accueilli avec un tumulte tel, qu'il se décida à quitter pour un temps la scène de Londres. En 1831, il débuta aux Etats-Unis, à Petersburg, dans la Virginie, et l'année suivante à New-York, au théâtre du Parc; sur ces deux scènes, il remplit à plusieurs reprises son rôle favori de Richard III. Depuis ce temps, jusqu'à la fin de sa carrière, il parut souvent dans les divers théâtres des Etats-Unis, et en dépit de certaines habitudes irrégulières, il y a acquis une popularité qu'un acteur moins bien doué n'aurait pas su conserver.

Wilkes Booth, le fils, était, dit-on, l'acteur favori de la province de Mobile. C'est probablement à la connaissance qu'il avait des dispositions intérieures du théâtre qu'il a dû de s'échapper si vite après son attentat.

Booth, le meurtrier, était de première force au pistolet; il maniait aussi l'épée dans la perfection; il pouvait lutter avec des boxeurs de profession, et était un écuyer consommé; bref, tous les exercices du corps lui étaient familiers, et il excellait dans plusieurs. Il était encore à Boston le mardi précédant le crime, et ce jour-là même, comme il l'avait fait les jours précédents, il avait été à la galerie de tir tenue par MM. Floyd et Edwards, Chapman place, en face de l'hôtel Parker. Pendant cette visite, il s'est exercé à tirer dans les positions les plus excentriques, sous ses jambes, derrière son dos, etc.: il était bien disposé et il a montré une adresse extraordinaire. Il n'a pas parlé politique, et n'a causé que de choses indifférentes. Il n'a dû arriver à Washington que juste à temps pour faire les préparatifs de l'assassinat, disposer l'intérieur de la loge et arranger les portes.

Voici le signalement que la police de Washington a envoyé à ses agents dans toutes les directions, signalement qu'ont également publié tous les journaux :

Booth.—Taille, 5 pieds 8 pouces; poids, 160 livres; corpulence solide; cheveux noir jais, un peu frisés, de longueur moyenne, séparés par derrière; yeux noirs et forts sourcils noirs; porte une grosse bague à cachet au petit doigt; penche la tête et regarde en bas en parlant.

L'ASSASSINAT DE M. SEWARD.

Presque au même moment où Booth assassinait Lincoln, au théâtre Ford, un autre meurtrier s'introduisait dans la demeure de M. Seward, ministre-secrétaire d'Etat, que sa récente chute de voiture retenait au lit. Sous prétexte de remettre une prescription médicale, cet homme pénétrait dans la chambre après avoir frappé toutes les personnes qui s'opposaient à ce qu'il arrivât au chevet du malade. Frederick Seward, qui remplissait les fonctions de secrétaire d'Etat adjoint, tomba le premier sous ses coups. L'étranger essaya de le tuer en déchargeant sur lui un gros revolver de marine, mais le coup ne partit pas. Il se servit alors de la crosse avec une telle violence et une telle dextérité que le fils de M. Seward tomba sur le plancher, le crâne fracturé en deux endroits. Cet obstacle évité, il entra dans la chambre et frappa avec un couteau M. Seward dans son lit. Il ne réussit qu'à lui faire au visage de larges blessures, le secrétaire

d'Etat ayant eu assez de force pour se jeter dans la ruelle du lit et se garantir avec les couvertures. Un soldat étant entré et ayant saisi l'assassin, celui-ci s'en débarrassa d'un coup de poignard porté dans le flanc. Il sortit alors de la chambre, frappa encore de son couteau le major Seward, autre fils du secrétaire d'Etat et un domestique qui cherchaient à l'arrêter. Il réussit enfin à gagner la porte, sortit et sauta à cheval en criant, comme le meurtrier de Lincoln : « *Sic semper tyrannis.* »

Le pistolet et le couteau, qui avait de dix à douze pouces de long, ont été retrouvés dans la maison.

Après un soigneux examen médical, il a été reconnu que les blessures de M. William-Henri Seward et celles de son fils Frederick n'avaient atteint aucun organe essentiel de la vie, et qu'il était possible de les sauver l'un et l'autre.

LES ASSASSINS.

D'après les renseignements obtenus, il est très-probable que l'assassin du secrétaire d'Etat et de ses fils est un certain Payne. Le cheval sur lequel il s'est enfui avait été loué à l'écurie Naylor.

Le double assassinat du vendredi saint, qui a si fortement ému Washington, l'Amérique et le monde entier, a mis sur pied toute la police des Etats-Unis.

L'arrestation du nommé Payne, l'assassin présumé de M. Seward, a donné lieu à des recherches minutieuses faites dans la maison de madame Suratt, où il a été arrêté. On y a trouvé une foule de lettres qui établissent la culpabilité de Payne et une lettre portant l'adresse de Wilkes Booth, à l'hôtel National. Madame Suratt est une femme de quarante ans environ, à la figure rude et peu expressive. Sa fille est plus distinguée. Quant au fils Suratt qui est, dit-on, l'un des complices de Booth, il n'a pas encore été capturé. Payne a été confronté avec M. Seward, Mlle Fanny Seward, sa fille, et les deux infirmiers qui se trouvaient chez le secrétaire d'Etat au moment du crime. Tous ont déclaré le reconnaître, et l'accusé a été mis aux fers et écroué dans la prison du Vieux-Capitole.

Dans les environs de Washington on a arrêté, le 21, un inconnu qui cherchait à passer inaperçu au milieu des avant-postes, près du fort Thayer. Conduit au corps de garde, il n'a pu donner des preuves suffisantes de sa « respectabilité », et on l'a écroué au Vieux-Capitole. Peu après son arrivée dans cette prison, il s'est coupé la gorge au moyen d'un rasoir, et cette circonstance a provoqué une enquête immédiate dont les résultats ne sont pas encore connus.

A Relay-House, près de Baltimore, on a arrêté le nommé Andrew ou George Atzeroth, que l'on accuse de complicité avec les assassins. C'est un détachement d'éclaireurs du 1er régiment de cavalerie du Delaware qui a découvert cet homme dans les environs de la ville, à Germantown. Il était couché dans la maison d'un de ses parents, lorsqu'il a été capturé. C'est un individu d'un aspect rébarbatif, Allemand de naissance, et qui habite le pays depuis vingt-ans. Il a résidé longtemps à Port-Tobacco, sur le Potomac.

Voici comment s'exprime à son endroit une dépêche de Baltimore, le 21 avril :

« Atzeroth vivait en termes d'amitié avec la famille Suratt, et sa culpabilité n'est pas douteuse. Lorsqu'on a procédé à son interrogatoire, il s'est exprimé en termes très-équivoques. Ses réponses ont été copiées et seront envoyées à Washington demain matin. Atzeroth ne paraît pas s'épouvanter du sort qui l'attend, et il s'entretient très-tranquillement de toutes les circonstances relatives à son arrestation. Il est aujourd'hui incarcéré à Relay-House, et un détachement de cavalerie garde sa prison. Au moment de son arrestation, les soldats ont failli l'assommer, mais l'officier qui commandait le détachement est intervenu et lui a sauvé la vie. »

Ainsi que l'a déjà mandé le télégraphe, l'administration militaire a décidé que toute personne qui prêterait son aide à l'un des assassins pour lui permettre d'échapper à la justice serait traduite devant un conseil de guerre et punie de mort. Elle a en outre défendu aux agents de l'autorité de faire connaître à la presse les mesures qui seront prises pour amener l'arrestation des assassins.

Il paraît que dans sa fuite, après avoir accompli son crime, le misérable Booth avait eu une jambe cassée par suite de la chute de son cheval, et que cet accident l'a empêché de se soustraire plus longtemps à la justice des hommes.

Booth et le nommé Harrold avaient atteint la ferme des Garretts à la faveur d'uniformes confédérés. Booth était blessé. Dans la conversation, il parla de l'assassinat de Lincoln et dit que les récompenses offertes s'élèveraient à un demi-million. Lorsqu'on arrêta les Garretts, ils déclarèrent qu'ils ne soupçonnaient pas que ce fût Booth. On a trouvé sur lui une quantité considérable de bons du Canada. Harrold ne desserre pas les dents. Booth a été tué par une balle qui lui a traversé la tête ; il a encore vécu trois heures après avoir été frappé.

La cavalerie qui cernait la grange dans laquelle se trouvaient Booth et Harrold les somma de se rendre ; ce dernier semblait disposé à le faire, mais Booth le traita de lâche. Harrold se rendit dès qu'il vit qu'on avait mis le feu à la grange ; mais Booth tira sur le brigadier et le manqua, et ce dernier à son tour tira sur Booth et le tua. On suppose que Harrold est un complice de l'assassin de M. Seward. C'est le docteur Mudd, de Maryland, qui a remis la jambe à Booth et lui a fourni des béquilles.

Le docteur Mudd est arrêté; le frère de Booth, Junius Booth, est aussi arrêté.

LE NOUVEAU PRESIDENT ANDREW JOHNSON.

Le jour même de la mort de M. Lincoln, écrit A. Malespine, M. Andrew Johnson, Vice-Président, a été inauguré comme Président des Etats-Unis, en présence de M. Chase, *chief justice*, qui a reçu son serment, de tous les membres du cabinet, excepté M. Seward et de quelques autres personnes. Il a fait une courte allocution, dans laquelle il a promis de remplir les devoirs qui lui étaient imposés, mais ne s'est point prononcé sur la ligne politique qu'il se proposait de suivre.

M. Andrew Johnson, le nouveau Président des Etats-Unis, est né à Ralheig, dans la Caroline du Nord, le 29 décembre 1808. Il avait quatre ans lorsqu'il perdit son père, et à dix ans, il fut placé comme apprenti chez un tailleur de sa ville natale. A quinze ans, il était devenu excellent ouvrier, mais il ne savait ni écrire, ni même lire.

Il acheta un alphabet, pria un de ses confrères d'atelier de lui faire connaître les lettres, et consacra la plus grande partie de ses nuits à l'étude. Son livre de prédilection était un recueil de discours des hommes d'Etat anglais. En moins d'un an, il apprit tout seul à lire et à écrire.

Il émigra dans l'Ouest en 1826, pour y chercher fortune, emmenant avec lui sa mère, dont il était le seul soutien. Il s'arrêta à Greenville, dans le Tennessee, y travailla pendant un an, tantôt comme ouvrier tailleur, tantôt comme journalier dans les champs. Il se maria en 1827, et sa femme, dont l'instruction était remarquable, devint son professeur. L'année suivante, il fut nommé alderman, et en 1830, ses concitoyens l'investirent des fonctions de maire.

Sa fortune politique date de cette époque. De 1835 à 1842, il occupa presque continuellement un siége dans la législature du Tennessee, tantôt comme représentant, tantôt comme sénateur. En 1843, ses concitoyens lui confièrent le mandat de représentant au Congrès de Washington, et il eut les honneurs de cinq réélections. Il fut élu gouverneur du Tennessee en 1853, et réélu aux mêmes fonctions, en 1855.

Lorsque la rébellion a éclaté, il occupait depuis trois ans un siége de sénateur au Congrès de Washington. En 1862, M. Lincoln le nomma gouverneur militaire du Tennessee, et l'on sait avec quelle intelligence, avec quelle activité et surtout avec quelle énergie il s'est acquitté de cette mission difficile et périlleuse entre toutes.

Tel est le citoyen éminent que le suffrage de ses concitoyens avait appelé à s'asseoir dans les conseils de la République, à côté d'Abraham Lincoln, et à diriger les affaires si un coup imprévu venait à frapper le Président.

Devant cette biographie véridique et si grande dans sa simplicité, tombent les calomnies absurdes qu'on s'est empressé de mettre en avant pour saluer l'avénement du nouveau Président des Etats-Unis.

Andrew Johnson est trop le fils de ses œuvres pour n'être pas le digne successeur d'Abraham Lincoln.

La famille de M. Johnson, Président des Etats-Unis, demeure en ce moment à Nashville (Tennessee); elle se compose de Mme Johnson et de quatre enfants, deux fils et deux filles. L'aîné des fils, Robert, est âgé de vingt-neuf ans; l'autre fils, Andrew, n'a que douze ans. Les deux filles, qui sont mariées, n'ont rejoint que depuis peu leur mère et leurs frères dans le Tennessee. Un autre fils du Président, le jeune Charles Johnson, tombé de cheval en 1863, a été tué par cette chute. Le colonel Stover, gendre du nouveau Président, commandant le 4e régiment d'infanterie du Tennessee, a été tué à la bataille de Nashville, le 18 dé-

cembre 1864. Le juge Patterson, autre gendre du Président, demeure à Nashville.

Comme la femme de M. Johnson est, depuis quelque temps, d'une santé délicate, il est probable que Mme Stover, la fille du Président, fera les honneurs de la Maison-Blanche.

LES OBSÈQUES DE LINCOLN.

Les restes du Président Lincoln ont été déposés, le 18 avril, dans la salle orientale de la Maison-Blanche. Il avait été annoncé publiquement que les portes ne seraient pas ouvertes avant dix heures du matin; mais dès huit heures, une colonne de peuple d'un quart de mille de longueur, avec cinq ou six personnes sur chaque rang, se formait aux abords de la résidence présidentielle.

On entrait par la porte principale; de là, on passait dans le salon vert, puis dans la salle orientale et on sortait par l'escalier ordinaire.

Les abords de la Maison-Blanche étaient gardés par un bataillon du corps de la réserve. La salle orientale était revêtue de tentures de deuil, arrangées avec art. Aux croisées étaient appendues des draperies de barège noir; les cadres dorés de toutes les glaces étaient cachés sous des crêpes noirs et les glaces elles-mêmes étaient tendues de crêpe blanc. L'estrade sur laquelle reposait le cercueil était jonchée de camélias blancs et d'immortelles.

La garde du corps était confiée à plusieurs officiers de l'armée de terre et de mer, parmi lesquels se trouvaient le général Hitchcock, le général Eaton et le lieutenant Stone, du monitor *le Montauk*.

Le cercueil recouvert d'un drap noir, avec de lourdes franges d'argent, portait de chaque côté quatre médaillons d'argent auxquels étaint fixées les poignées. La partie supérieure était disposée de manière à laisser le buste et la tête à découvert.

Au pied du cercueil était une ancre magnifique, composée tout entière de fleurs; et au milieu, un seul camélia blanc, hommage de la députation californienne.

On n'admettait à la fois, dans la maison, qu'un nombre limité de personnes, et on les priait de passer avec autant de rapidité que le permettaient les convenances. Les expressions et la contenance de chacun, en considérant pour la dernière fois le mort honoré, prouvent une fois de plus, s'il est nécessaire, que la grande majorité des citoyens regarde la mort du Président autant comme une perte personnelle que comme une calamité nationale. Les uns adressaient des paroles d'adieu au corps froid et inanimé; la plupart passaient devant lui les yeux baignés de larmes. Toutes les classes, toutes les professions étaient représentées dans la foule. Les pleurs et les adieux des blancs et des noirs venaient se confondre sur le cercueil de celui pour qui l'humanité était Une. Les marques de douleur les plus touchantes venaient de ceux dont l'habit indiquait la pauvreté. « C'était l'ami du pauvre, » disait-on, et on avait raison.

Les traits de M. Lincoln ont conservé leur expression naturelle de douceur et de placidité, et la décoloration produite par les blessures était loin de le défigurer.

Le 12 avril, à sept heures du matin, les restes de M. Lincoln ont été retirés du Capitole et transportés au dépôt du chemin de fer de Baltimore, escortés par un régiment de cavalerie. Ils ont été reçus à la gare par les membres du cabinet, à l'exception de M. Seward, et par la délégation de l'Illinois; puis ils ont été placés sur un wagon spécial, tendu de draperies noires et blanches.

Le convoi funèbre comprend neuf voitures également drapées d'étoffes noires entremêlées de festons et de franges d'argent. Une locomotive-pilote, ayant toujours une avance de dix minutes sur le train funèbre, est chargée d'éclairer la voie, en même temps que de signaler toute occasion de danger. La vitesse de tous les trains sur les différentes lignes à parcourir a été réduite à vingt milles par heure, par ordre du secrétaire de la guerre.

Les invités, en petit nombre, ont pris place dans les wagons, et à huit heures précises le convoi mortuaire s'est dirigé sur Baltimore, où il est arrivé à dix heures. Le cercueil a été ensuite déposé sur un magnifique corbillard et conduit, au milieu d'une foule immense et recueillie, dans la rotonde de la Bourse. Il a été placé sur un riche catafalque élevé au milieu de cette pièce par les soins de la municipalité de Baltimore. A deux heures quinze minutes, les dépouilles de M. Lincoln ont été conduites en grande pompe à la gare du chemin de fer d'Harrisburg, escortées par toute la milice de la ville, par les différents corps d'état, les sociétés civiles et religieuses, des députations venues de l'intérieur, etc. Les maisons situées sur le parcours du cortége étaient couvertes d'emblèmes de deuil; les cloches sonnaient le glas funèbre et des coups de canon étaient tirés de minute en minute de tous les forts de la ville et des environs. A trois heures précises, le convoi est parti pour Harrisburg, où les mêmes cérémonies se sont répétées à son arrivée. Quittant la capitale de la Pennsylvanie à minuit, il est arrivé à Philadelphie le matin à six heures. De grands préparatifs ont été faits dans la ville de l'*amour fraternel*, pour rendre les derniers devoirs à l'illustre défunt.

Le convoi est arrivé à New-York lundi à dix heures du matin.

Le catafalque élevé à l'Hôtel de Ville avait dix-huit pieds de haut sur onze de profondeur. La partie inférieure était appuyée sur des urnes. Le buste du Président était placé au centre. Un aigle en argent surmontait les trophées funèbres. Les draperies étaient en satin noir. La salle des Gouverneurs était complétement tendue de noir avec des écussons aux couleurs nationales. Le catafalque, placé sur un piédestal, était vu de toutes les parties de la salle. Deux cent mille visiteurs ont défilé, dans les journées de lundi et de mardi devant le cercueil. Mardi a été pour New-York le jour de deuil. Le cortége et un meeting religieux se sont réunis dans Union-Square, à une heure de l'après-midi, sous la présidence de M. King. L'honorable M. G. Bancroft a prononcé l'éloge funèbre.

Mardi, la procession s'est formée dans Broadway à midi et a reconduit le convoi funèbre jusqu'à la station d'Albany. La milice, les autorités de la ville et de l'Etat, les sociétés de toutes dénominations, auxquelles s'étaient joints un nombre considérable de citoyens, en faisaient partie.

De New-York, les restes mortels d'Abraham Lincoln ont été amenés dans l'Illinois, à Springfield, la ville qui a vu les premiers succès politiques du grand citoyen et où il doit reposer désormais.

La nouvelle de l'assassinat d'Abraham Lincoln, Président des États-Unis, après avoir plongé dans le deuil le nord de l'Amérique, inspira dans l'Europe entière un mouvement de douloureuse indignation. Toutes les nations, tous les gouvernements : empires, royaumes, républiques, ressentirent le coup qui frappait les Etats-Unis, et tous s'empressèrent d'adresser à Washington les témoignages de leur sympathique douleur et l'expression de leur indignation pour le crime de lèse-humanité qui privait la grande République de son plus grand citoyen.

Le 1er mai, M. Rouher, ministre d'Etat, annonça dans la séance du Corps législatif que le Gouvernement français avait fait parvenir à Washington l'expression d'un hommage légitime à la mémoire d'un homme d'État illustre, arraché au gouvernement des États-Unis par un exécrable assassinat.

Par ordre de Sa Majesté, continua M. Rouher, j'ai l'honneur de communiquer au Corps législatif la dépêche écrite par M. le ministre des affaires étrangères, à notre représentant à Washington. Elle est ainsi conçue :

Paris, le 28 avril 1865.

« Monsieur,

« La nouvelle de l'attentat dont M. le président Lincoln vient d'être la victime a causé au gouvernement impérial un profond sentiment d'indignation.

« Sa Majesté a chargé immédiatement un de ses aides de camp de se rendre auprès de M. le Ministre des États-Unis pour l'inviter à en transmettre l'expression à M. Johnson, qui se trouve actuellement investi de la presidence.

« J'ai voulu moi-même, par la dépêche que je vous ai adressée en date d'hier, vous faire connaître sans aucun retard l'émotion douloureuse que nous avons ressentie, et je tiens aujourd'hui, et conformément aux intentions de l'Empereur, à rendre un hommage mérité au grand citoyen dont les États-Unis déplorent la perte.

« Élevé à la première magistrature de la République par le suffrage de son pays, M. Abraham Lincoln avait porté dans l'exercice du pouvoir remis entre ses mains les plus solides qualités, la fermeté du caractère s'alliant chez lui à l'élévation des principes.

« Aussi jamais son âme vigoureuse n'a fléchi devant les redoutables épreuves réservées à son gouvernement; au moment où un crime atroce l'a enlevé à la mission qu'il remplissait avec le sentiment religieux du devoir, il avait la conscience que le triomphe de sa politique était définitivement assuré.

« Ses récentes proclamations sont empreintes des pensées de modération dont il était inspiré en abordant résolûment la tâche de réorganiser l'Union et d'affermir la paix. La suprême satisfaction d'accomplir cette œuvre ne lui a point été accordée; mais en recueillant ces derniers témoignages de sa haute sagesse, aussi bien que les exemples de bon sens, de courage et de patriotisme qu'il a donnés, l'histoire n'hésitera pas à le placer au rang des citoyens qui ont le plus honoré leur pays. (Très-bien! très-bien!)

« Par l'ordre de l'Empereur, je transmets cette dépêche à M. le ministre d'Etat, qui est chargé

de la communiquer au Sénat et au Corps législatif; la France s'associera unanimement à la pensée de Sa Majesté. (Mouvement unanime d'approbation.)

« Recevez, etc....

« Drouyn de Lhuys. »

M. le Président Schneider prit alors la parole et s'exprima en ces termes :

« Messieurs, je veux être l'interprète de votre pensée, en exprimant publiquement la douleur et l'indignation que nous avons tous ressenties à la nouvelle de la mort sanglante du président Lincoln.

« Cet exécrable attentat a révolté tout ce qu'il y a de noble dans le cœur de la France Nulle part, l'émotion n'a été plus profonde ni plus universelle que dans notre pays.

« Aussi, nous nous associons avec énergie aux sentiments et aux sympathies qui ont été manifestés par le gouvernement. (Oui! oui! très-bien!)

« Appelé à diriger les affaires dans un temps de crise à jamais mémorable, M. Abraham Lincoln s'était maintenu à la hauteur de sa difficile mission. Après avoir montré son inébranlable fermeté dans la lutte, il semblait, par la sagesse de son langage et de ses vues, devoir amener bientôt, entre les enfants de la patrie américaine, une féconde et durable réconciliation. (Très-bien! très-bien!) Ses derniers actes sont le couronnement de sa vie d'honnête homme et de grand citoyen.

« Espérons que sa volonté et ses sentiments survivront à lui-même et inspireront au peuple américain de pacifiques et généreuses résolutions. (Nouvelles marques d'approbation.)

« La France a gémi de ces luttes sanglantes qui ont affligé l'humanité et la civilisation. Elle désire avec ardeur le rétablissement de la paix dans le sein de cette grande nation, son alliée et son amie. (Très-bien! très-bien!)

« Que nos prières soient entendues et que la Providence mette un terme à de si douloureuses épreuves! (Mouvement unanime d'approbation.)

« Le Corps législatif donne acte au gouvernement de la communication qu'il vient de lui faire et demande qu'un extrait du procès-verbal de cette séance soit officiellement adressé au ministre d'État. » (Assentiment général.)

Le même jour, 1er mai, M. Vuitry, ministre présidant le conseil d'État, donnait au Sénat la communication de la dépêche adressée par M. Drouyn de Lhuys à notre représentant à Washington.

M. Troplong, président du Sénat, prenait la parole après lui et, s'adressant au premier corps de l'Etat, s'exprimait en ces termes :

« Messieurs, en donnant acte à M. le ministre de sa communication, je demande au Sénat de me permettre d'exprimer en son nom un sentiment qui, par son unanimité et son énergie, s'impose de lui-même à tous les cœurs. Le Sénat a éprouvé une profonde émotion à la nouvelle de l'attentat commis sur le chef illustre d'une nation amie. M. Lincoln, placé depuis 1861 à la tête de l'Etat américain, avait traversé les plus douloureuses épreuves que puisse rencontrer un pouvoir fondé sur la liberté. C'est au moment où la victoire s'offrait à lui, non comme un signal de conquête, mais comme une heure de réconciliation, qu'un crime, encore obscur dans ses causes, a brisé l'existence de ce citoyen élevé si haut par le choix de ses compatriotes. M. Lincoln est tombé lorsqu'il croyait toucher au terme des maux de son pays et qu'il nourrissait le patriotique espoir de le voir bientôt reconstitué et florissant. Le Sénat, qui a toujours déploré la guerre civile, déteste à plus forte raison ces haines implacables qui en sont le fruit et ensanglantent la politique par l'assassinat. Il n'y a dans son sein qu'une voix pour s'unir aux pensées exprimées par ordre de l'Empereur, au nom d'une politique généreuse et de l'humanité. (Très-bien! très-bien!)

« Je propose au Sénat d'ordonner qu'un extrait du procès-verbal de la présente séance sera officiellement adressé à M. le ministre d'État. (Nouvelles et très-vives marques d'approbation.)

PARLEMENT ANGLAIS.

En présentant à la Chambre des lords une adresse à la Reine exprimant la douleur et l'indignation ressenties en Angleterre à la nouvelle de l'assassinat de M. Lincoln, le comte Russell a prononcé les paroles suivantes :

« S. M. a daigné déjà exprimer, dans une lettre de condoléance à madame Lincoln, ses sentiments de sympathie pour son malheur. Comme ne l'ignorent pas Vos Seigneuries, le Prési-

dent Lincoln avait été élu par une imposante majorité de ses concitoyens, et il remplissait les fonctions dont ils l'avaient investi de manière à justifier pleinement leur confiance.

« Le Président Lincoln a fait preuve d'une telle intégrité, d'une si grande droiture et en même temps d'une bonté si vraie, qu'il était l'homme du monde le plus propre à calmer les animosités qui pourraient survivre aux hostilités. Vos Seigneuries savent également quelles difficultés se sont présentées pour conserver des relations pacifiques entre notre pays et les Etats-Unis pendant la guerre; le succès qui a couronné nos efforts pour atteindre ce but a été amené par la bonne volonté qu'ont montrée les gouvernements des deux côtés de l'Atlantique. J'espère que la même politique de non-intervention qui a jusqu'à présent été notre règle de conduite continuera de nous guider pour l'avenir dans nos relations avec les Etats-Unis.

Lord Derby, qui a pris la parole après le noble comte Russell, a dit :

« J'espère que le successeur du président Lincoln suivra la voie tracée par celui-ci et qu'il évitera tout ce qui serait de nature à prolonger la guerre civile; car si malheureusement certaines susceptibilités étaient froissées de manière à pousser les Etats confédérés au désespoir, il est plus que probable qu'ils préféreraient l'extermination à la soumission. »

Dans la Chambre des communes, sir G. Grey, qui proposait une adresse semblable, s'est exprimé ainsi :

« Personne, j'en suis sûr, ne voudra refuser son admiration aux brillants exploits accomplis, à la bravoure déployée de part et d'autre dans cette lutte, et l'on ne peut que s'affliger de la voir souillée par un tel crime. Au moment même où s'ouvrait une ère nouvelle, où la victoire couronnait les armées des fédéraux, M. Lincoln a été frappé à mort, et ainsi a été mise en péril cette politique dont le noble but était de rendre la tranquillité à son pays.

« Le peuple américain déplore maintenant la perte de M. Lincoln; mais j'espère que le bon sens et l'intégrité de ceux à qui incombe la direction des affaires suivront l'exemple de M. Lincoln. S. M a daigné adresser de sa propre main une lettre de condoléance à madame Lincoln. (Applaudissements enthousiastes.) Lettre de veuve à une autre veuve, et laquelle, je le sens, sera une consolation pour celle que vient de frapper un si terrible malheur.

Voici l'Adresse que la Chambre des députés de Berlin a fait remettre, sur la proposition de M. Loowe, au président des Etats-Unis :

« Nous soussignés, membres de la Chambre des députés prussienne, vous prions d'accepter l'expression de la douleur que nous a causée la grave perte infligée au gouvernement et au peuple des États-Unis par la mort du Président Lincoln. Acceptez en même temps l'expression de la profonde horreur que nous inspire le crime atroce dont il a été victime. Nous sommes d'autant plus émus de ce malheur, qu'il est arrivé au moment où nous nous réjouissions du triomphe des États-Unis. La tentative faite contre la vie de M. Seward, lequel a puissamment aidé M Lincoln dans l'accomplissement de sa tâche difficile, trahit l'abominable but du crime, but qui est d'arracher par la mort de ces hommes aux peuples des Etats Unis les fruits de sa longue lutte et de son courageux dévouement.

« Vivant au milieu de nous, monsieur le ministre, vous avez été le témoin du vif intérêt que le peuple allemand a conservé au peuple des Etats-Unis pendant cette longue et difficile lutte. Vous savez aussi qu'il a vu avec joie et orgueil des milliers de ses enfants se mettre résolûment du côté droit et de la loi. Vous avez remarqué avec quelle joie les victoires de l'Union sont saluées chez nous et avec quelle confiance inébranlable nous avons attendu, même pendant les désastres, la victoire définitive de la bonne cause, et le rétablissement de l'Union dans toute sa grandeur.

« Nous vous prions, en outre, monsieur le ministre, de vouloir bien exprimer à votre gouvernement nos sentiments douloureux et nos sympathies pour le peuple et le gouvernement des Etats-Unis, et d'agréer l'expression de notre considération distinguée,

GRABOW, D'UNRUH, DE BOCKUM-DOLFFS. »

Le même jour (28 avril), la Chambre des députés de Turin adoptait l'Adresse suivante :

A M. le président du Congrès des représentants des États-Unis d'Amérique.

« Honorable monsieur,

« La nouvelle de l'assassinat du Président Abraham Lincoln a ému et contristé profondément la Chambre des députés au Parlement italien. De toutes les fractions politiques dont se com-

pose cette Chambre se sont élevées des voix unanimes pour flétrir un tel crime, et des expressions de regret et de sympathie à l'égard de la victime illustre et du peuple libre dont il était le digne chef.

« La chambre a résolu, à l'unanimité, de couvrir d'un crêpe, pendant trois jours, en signe de deuil, son drapeau, et elle m'a chargé de vous faire savoir, par un message spécial, sa douleur, qui est aussi celle de l'Italie et de tous les amis de la liberté et de la civilisation.

« La nouvelle de l'attentat contre les jours du ministre Seward a inspiré les mêmes sentiments.

« En remplissant, avec un triste empressement, la mission qui m'a été confiée, je vous prie, honorable monsieur, de vouloir bien agréer l'expression de ma sympathie et de ma considération.

« Le président de la Chambre des députés,

« Cassinis. »

Les correspondances de Stockholm nous ont appris que, le 24 avril, les habitants de Helsingbord avaient rédigé l'Adresse suivante, qui devait être remise à M. Lincoln :

« Monsieur le Président,

« Les membres de la commune de Helsingborg, en Suède, tant hommes que dames, ayant reçu, dans une réunion solennelle, la nouvelle de la prise de Richmond et de Petersburg, ont résolu de vous offrir l'expression de leur profonde vénération et de leur reconnaissance pour les services que vous avez rendus à la liberté et à l'humanité en proclamant l'affranchissement des esclaves. Que Dieu vous bénisse, vous et votre nation. »

A l'heure où l'on rédigeait cette Adresse, celui que le peuple suédois glorifiait dans sa victoire était mort martyr du devoir.

« Le gouvernement impérial autrichien a fait exprimer, immédiatement après qu'il eut appris l'assassinat du président Lincoln, ses profonds regrets à l'ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique à Vienne, et à Washington par l'intermédiaire de l'ambassade autrichienne, ainsi que l'espérance que cet acte exécrable n'exercera une influence défavorable ni sur le rétablissement de la paix intérieure dans les États-Unis, ni dans les relations amicales de ces derniers avec les puissances étrangères.

Les manifestations particulières n'ont pas marchandé leur sympathie à l'Amérique et se sont empressées de faire connaître la douleur que la mort de M. Lincoln inspirait à tous les cœurs généreux. En France, dès le 30 avril, les députés de la gauche adressaient au président du Corps législatif la lettre suivante :

« Monsieur le Président,

« En présence du malheur qui vient de frapper la République américaine et des démonstrations des parlements étrangers, nous ne pouvons dissimuler notre étonnement de n'avoir pas encore été convoqués en séance publique, et nous vous prions, monsieur le Président, de donner satisfaction au sentiment si légitime que nous vous exprimons.

« Veuillez agréer, monsieur le président, l'expression de notre haute considération.

« Jules Favre, Jules Simon, Carnot, Pelletan, Guéroult, Garnier-Pagès, Lanjuinais, Glais-Bizoin, Bethmont, J. Magnin, Ernest Picard, Dorian, Hénon. »

De leur côté, les journalistes se réunissaient et rédigeaient d'un commun accord l'Adresse suivante qui devait être transmise à M. le président Johnson :

« Monsieur le Président,

« La Constitution de votre pays a placé pour jamais la démocratie américaine au-dessus des coups dirigés contre les personnes. Où la liberté règne, où la loi seule gouverne, les premiers magistrats peuvent périr sans que les institutions soient ébranlées ou seulement menacées. Le regret et l'indignation peuvent agiter le peuple : la crainte ne saurait l'atteindre.

« Nous savons que ce sont là les heureuses conditions faites au peuple des États-Unis par ses institutions.

« Permettez-nous, cependant, de vous exprimer la douleur que nous fait éprouver la mort du citoyen qui vient d'être frappé. Abraham Lincoln sera regretté comme il était admiré par la démocratie française. Quel plus beau modèle, en effet, que ce grand homme du peuple, ce travailleur parvenu du rang le plus humble à la première magistrature de son pays, et demeuré le fidèle serviteur des lois!

« Dites au peuple de l'Union, monsieur le Président, que nous nous associons à son deuil comme nous partageons ses espérances. L'esclavage est mort, la liberté ne périra jamais; le triomphe de la grande République est assuré. »

(*Suivent les signatures des rédacteurs du* Temps, *de* l'Avenir national, *du* Siècle, *de* l'Opinion nationale.)

Le peuple de Londres n'est pas resté insensible au malheur qui frappait le peuple américain.

Le 29 avril, un meeting avait lieu à Saint-James-Hall.

Le fauteuil de la présidence était occupé par M. W. Ewans. M. W.-E. Forster, membre du Parlement pour Bradfort, a développé la proposition suivante :

« Le meeting désire exprimer les sentiments de douleur et d'horreur avec lesquels il a appris l'assassinat du président Lincoln, et la tentative d'assassinat contre M. Seward, et transmettre à madame Lincoln, au peuple et au gouvernement des États-Unis l'expression de sa profonde sympathie et de sa sincère condoléance. »

La résolution proposée par M. Forster a été adoptée à l'unanimité.

Tous les ministres et tous les consuls des États-Unis en Europe ont résolu de prendre le deuil pour six mois.

Les instructions qu'ils ont envoyées à leurs nationaux se trouvent noblement résumées dans la lettre que M. H. S. Sanford, ministre des États-Unis à Bruxelles, adressait aux consuls américains de Belgique. Elle est remarquable par la foi puissante que les hommes politiques de l'Amérique ont dans la solidité de leurs institutions. Nous la transcrivons :

LÉGATION DES ÉTATS-UNIS.

Bruxelles, 26 avril 1865.

Monsieur,

« Un crime épouvantable vient de signaler l'insurrection des esclavagistes. Après avoir été marquée par des actes barbares qui ne pouvaient émaner que de l'influence d'une cause barbare, sa fin a été couronnée par un crime atroce. Le président, que l'on avait tenté d'assassiner au début de la guerre, vient de tomber. Un Dieu miséricordieux a affaibli le bras de l'assassin qui, en essayant d'assassiner dans son lit le secrétaire d'État, a ajouté une nouvelle affliction au pays et un autre lâche crime contre la société.

« Après s'être élevé par sa propre valeur d'une sphère des plus humbles jusqu'à une position de puissance et de responsabilité qui n'a pas d'égale dans le monde, Abraham Lincoln a donné au monde un rare exemple de patriotisme désintéressé, d'intégrité et de fermeté en travaillant pour l'union du pays et l'exécution des volontés du peuple. La dénomination « d'*honnête* » que le sentiment populaire avait ajoutée à son nom passera dans l'histoire comme la distinction bien méritée à joindre à celles de patriote et de martyr. Il lègue un bel exemple à ceux qui lui survivent.

« La Providence l'avait épargné jusqu'à ce qu'il pût assister à l'achèvement de l'œuvre à l'accomplissement de laquelle il avait été appelé. La rébellion et l'esclavage, qui en avaient été la cause, sont arrivés à leur terme, et l'Union s'est, non seulement conservée, mais a acquis, comme nation, une nouvelle force et une nouvelle vitalité. Grâce à Dieu, sa sécurité n'est pas attachée à la vie d'un seul homme, et la mort de cet homme ne constitue pas un danger pour elle. Son gouvernement n'est qu'une émanation de la volonté populaire, et la mort de l'élu du peuple, à une autre époque que celle de la limite du terme présidentiel, ne peut causer aucune perturbation dans l'État. Le peuple reste, et sa volonté est continuée par ses successeurs.

« Appelés à porter le deuil d'un homme grand et bon et à déplorer la perte d'un éminent chef d'État, je vous prie de déployer aujourd'hui votre drapeau et, pendant les trois jours qui

suivront la réception de la présente communication, de le laisser à mi-mât, entouré d'un crêpe. Les capitaines de la marine américaine dans votre port déploieront également leur pavillon pendant le même laps de temps et de la même façon.

« Je dois également vous prier de porter le crêpe ordinaire de deuil pendant trente jours.

« Votre respectueux, H. S. SANFORD. »

Peuples et souverains, tous ceux qui regardent la liberté comme un bien nécessaire, tous ont envoyé, à travers l'Océan, des paroles de sympathie fraternelle à la jeune République. Le deuil est partout, l'horreur dans toutes les âmes, l'affliction dans tous les cœurs. En tous pays on pleure la mort d'Abraham Lincoln.

Ainsi vécut, ainsi mourut, ainsi fut honoré après sa mort Abraham Lincoln, deux fois élu Président de la république des Etats-Unis.

Si l'on recherche la cause des honneurs inusités rendus à la mémoire de Lincoln, on n'aura rien expliqué, si l'on dit seulement qu'il a été, pendant quatre années, le chef d'un Etat de trente-quatre millions d'hommes; que, pendant ce court espace de temps, il a combattu une insurrection formidable, soutenue dès son origine par de puissantes sympathies; qu'il l'a vaincue et qu'il a montré, par sa modération dans la victoire, qu'il était autant au-dessus de la bonne fortune que de la mauvaise. Si l'on ajoute qu'il a eu le rare bonheur d'attacher son nom au redressement de la plus ancienne des iniquités sociales, qu'après John Brown, le pendu, après Henriette Beecher-Stowe, la femme de cœur, il a brisé les fers d'une des races qui constituent la grande famille humaine, on aura dit quelque chose de plus.

Et cependant, il est un caractère plus auguste que celui de l'homme d'Etat et du réformateur qui brille dans Abraham Lincoln : c'est celui de l'homme de Devoir.

Il vécut par le Devoir et pour le Devoir, prenant pour devise ces paroles du poëte latin : « N'avoir rien à se reprocher, ne rougir au souvenir d'aucune faute. » Ce n'est pas seulement à la Patrie qu'il a rendu tout ce qu'il lui devait, mais encore à lui-même. Et, quand il est tombé, frappé par la balle d'un assassin, dans ce moment fugitif qui sépare la mort de la vie, il a pu dire : « J'ai vécu ! » c'est-à-dire j'ai fait ce que j'ai dû.

Oui, et on ne saurait s'y tromper : ce que l'Europe honore en Lincoln, qu'elle en ait conscience ou qu'elle ne se l'avoue pas à elle-même, c'est le DEVOIR. Elle affirme ainsi qu'il n'est pas deux morales, l'une pour les maîtres, l'autre pour les esclaves; l'une pour les hommes publics, l'autre pour les citoyens obscurs; qu'il n'est qu'une seule manière d'être grand, c'est de ne jamais mentir à soi-même, ni aux autres, et d'être juste.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE. 44.





